DOUZE MOIS

CHEZ LES

SAUVAGES DU LAOS

DOUZE MOIS

CHEZ LES

SAUVAGES DU LAOS

PAR

ALFRED COUSSOT

INGÉNIEUR DES ARTS ET MANUFACTURES

et

HENRI RUEL

ANCIEN CAPITAINE D'INFANTERIE DE MARINE
ANCIEN RÉSIDENT DE FRANCE AU TONKIN



PARIS
AUGUSTIN CHALLAMEL, ÉDITEUR
17, Rue Jacob, 17
LIBRAIRIE MARITIME ET COLONIALE

—

1898

LETTRE DE M. HENRI RUEL A M. ALFRED COUSSOT

Paris, 15 septembre 1896.

Mon cher ami,

Vous me demandez de vous communiquer le cahier de notes prises chaque jour pendant notre voyage d'études au Laos (1893-1894).

Je vous l'envoie bien volontiers.

J'accepte avec le plus grand plaisir d'avoir mon nom à côté du vôtre, mais à une condition : c'est qu'il soit évident pour tous que seul vous avez fait et coordonné le travail, et que je ne vous ai aidé que pour les parties accessoires dont vous m'aviez demandé le développement.

Mon nom n'apporte donc que la confirmation de mon témoignage et la preuve de la bonne affection que j'ai pour vous.

Je suis heureux de vous remercier une fois de plus des bons services que vous avez rendus à la Société d'Etudes de T'Boc en lui consacrant votre intelligence, votre savoir et votre courage à supporter les épreuves si dures de vos débuts dans la vie de voyageur.

Croyez, mon cher Coussot, à mon inaltérable amitié, et bons souhaits pour le succès du livre qui, j'en suis certain, rendra de réels services à nos successeurs.

Bien à vous,

HENRI RUEL.

AVANT-PROPOS

Le Laos, immense région encore assez mal définie du centre de l'Indochine, attire, surtout en ce moment, l'attention de tous ceux qui s'intéressent à notre grand empire colonial indochinois.

On a écrit souvent qu'en dehors des produits qu'on en pourrait tirer, on a répété avec raison, dis-je, que le Laos est la clef de la question d'Extrême Orient.

C'est par lui, en effet, au moyen de la grande voie du Mékong qui le traverse sur une longueur de plus de 1500 kilomètres, que nous pouvons espérer de pénétrer le plus rapidement sur les marchés de l'intérieur du Céleste-Empire, autant du moins que nous le permettront les grandes difficultés d'accès opposées par les hautes montagnes qui séparent le Yunnam du Tonkin.

La question est plus que jamais à l'ordre du

jour. Depuis l'occupation par nos troupes de quelques places de ce pays, en 1893-1894, on travaille toujours à la délimitation des territoires contestés. Après avoir repoussé l'idée inadmissible de l'Etat-tampon que l'Angleterre avait suggérée pour tirer parti de la neutralité par l'intermédiaire de ses amis les Siamois, le gouvernement français a organisé et envoyé des missions chargées d'étudier les frontières à donner à nos possessions de ce côté-là.

Ces études sont, croyons-nous, terminées sur bien des points; elles se poursuivent encore sur d'autres, notamment en ce qui concerne la frontière du Yunnam. Jusqu'à l'arrangement définitif avec les nations limitrophes, aucune question ne sera donc plus d'actualité que celle-là.

C'est cette pensée qui m'incite à publier ces quelques notes relatives au voyage que j'ai accompli dans ces pays reculés, il y a deux ans, comme Ingénieur de la mission envoyée par la Société française d'études des Mines de T'Boc pour explorer la partie du Laos située à l'ouest du Mékong et reconnaître en particulier les gisements aurifères signalés dans cette contrée.

Ce livre de sincérité absolue a été, en vue d'une clarté plus grande, divisé en trois parties :

I. *Le voyage de la mission.*
II. *Le Laos : le pays; les habitants; les mœurs; les produits.*
III. *Etude sur la géologie et la minéralogie du Bas-Laos.*

Des cartes originales, des illustrations surtout documentaires en éclairent et complètent le texte, auquel s'ajoute un petit vocabulaire de cambodgien, de laotien et de tiaraï établi par M. Henri Ruel. Puissent les pages qui vont suivre offrir quelque intérêt et quelque profit, non seulement aux géographes, aux ingénieurs, aux commerçants, mais encore à cette portion du public français, de plus en plus nombreuse chaque jour, que passionnent les questions coloniales !

C'est là mon espoir ; ce serait ma récompense.

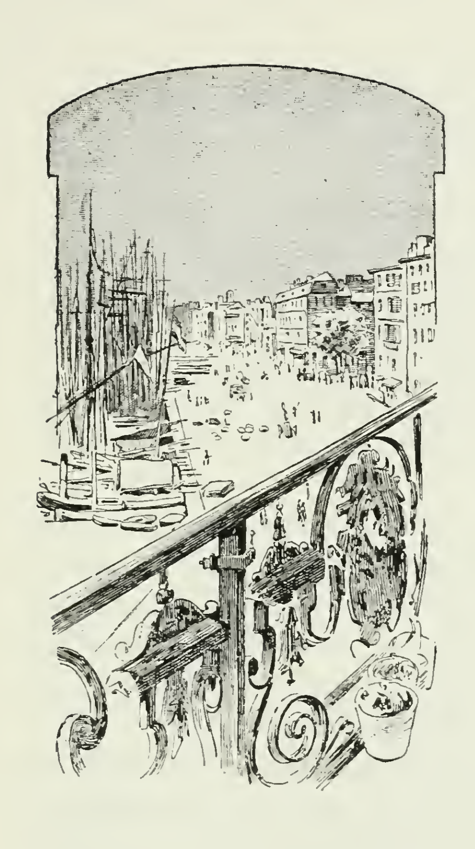
A. C.

PREMIÈRE PARTIE

LE VOYAGE DE LA MISSION



CHINE
TONKIN
Xieng-Hong
Lao Kay
Cao Bang
Fleuve Rouge
Riv. Noire
Riv. Claire
Tuyen Quan
Lang Son
Tai Nguen
Bac-Ninh
Dien-Bien
Hung Hoa
Sontay
Hanoï
Quang Yeu
Haï-Phong
Hung Yen
Song Mai Ma
GOLFE DU TONKIN
Louang Prabang
Mékong Fl.
Than Hoa
Xieng Kouang
HAÏNAN
Vinh
MER DE CHINE
ANNAM
Nong Khay
M. Pou Houd
Sé Bang
C. Lay
Pou Thaïs
Song Khon
Se Bang
Hué
Baie Tourane
SIAM
M. Oubon
Korat
Bassac
Se Moun
Mékong Fl.
Sekhong
Quang
Khong
Bangkok
Bokham
Binh
Dinh
Phuyen
Stung Treng
Srépock R.
Song Ba
Battambang
Gd Lac
Ya Lognen (I.)
Lognen
Sambor
Sambor
Tmackrey
Chantaboun
GOLFE DE SIAM
I. Chang
CAMBODGE
Kratié
Phnom Penh
I. Kut
I. Kong
Binh Thuan
Saïgon
I. Rong
Kampot
Cholon
Baria
I Tron
Long Xuyen
COCHINCHINE
Bac Lieu
Pte Ca-Mau
Poulo Condore
Pénitencier



CHAPITRE Ier

DÉPART DE LA MISSION. — DE MARSEILLE A SAÏGON

Le samedi 10 décembre 1893, la mission envoyée au Laos par la Société d'Etudes des Mines de T'Boc, réunie à Marseille depuis la veille, prenait passage à bord de l'*Océanien*, des Messageries Maritimes.

Elle se composait alors de :

MM. Ruel, ancien officier d'infanterie de marine, ex-vice-résident de France au Tonkin ;
Pelletier, ancien directeur de l'enseignement à Pnom Penh, explorateur du Cambodge ;
Coussot, ingénieur récemment sorti de l'Ecole Centrale des arts et manufactures ;
Lefebvre, ancien sous-officier de cuirassiers, qui avait demandé à accompagner la mission.

La reconnaissance et l'embarquement du matériel avaient donné lieu à de fâcheux incidents : une partie des bagages désignés comme malles de cabines étaient déjà à fond de cale quand nous nous présentâmes aux *Messageries Maritimes*, et nous dûmes, à notre grand ennui, nous en passer pendant la traversée.

D'autre part, il se trouva que les colis contenant les vivres de conserve, et qui avaient été déjà expédiés par le courrier précédent, avaient été emballés en dépit du bon sens par les fournisseurs. Il est indispensable que les voyageurs, obligés de compter avec les difficultés des déplacements et les variations atmosphériques, trouvent toujours sous la main leurs provisions assorties par petites quantités, chaque caisse contenant des échantillons de presque toutes les espèces. Nos emballeurs n'avaient tenu aucun compte de cette règle élémentaire, et il est inutile d'insister sur l'ennui d'avoir

à ouvrir une caisse uniquement composée de haricots ou de pois cassés, dont le transport sera ensuite fort malaisé, et qu'on devra absorber sans discontinuité, à l'exclusion de toute autre nourriture, sous peine d'en perdre la moitié et plus. C'est pour cette raison, par exemple, que nous fûmes privés de sucre pendant très longtemps : il était tout entier contenu dans deux caisses en fer-blanc non soudées, et il fondit à son premier contact avec l'eau de la rivière lors d'un naufrage de pirogues.

Enfin le reste du matériel, qui n'était pas encore arrivé à Marseille, devait être embarqué à bord du paquebot dont le départ devait suivre celui de l'*Océanien*, à deux semaines d'intervalle.

Les vivres se composaient de beurre, café, huile et vinaigre, chocolat, confitures, pois fins, tomates, bœuf en daube, thon, fromages, moutarde anglaise, vermicelle, macaroni, soissons, lentilles et sucre. Une caisse de bougies complétait l'épicerie. En fait de liquides, nous emportions 24 caisses de 12 bouteilles de vin, 4 demi-barriques de vin rouge, 4 demi-barriques de vin blanc, 4 caisses de 12 bouteilles de cognac, 4 caisses de 12 bouteilles de rhum.

Le matériel proprement dit comprenait : des pioches, des pelles, une forge de campagne et son enclume, des scies, une boîte complète d'outils usuels, cognées, marteaux, pointes, pitons, vis, toute une

batterie de cuisine en fer émaillé, avec nappes, serviettes, torchons, une fontaine munie d'un filtre Pasteur, deux lampes Duplex avec verres de rechange, des lanternes et photophores, des articles de bureaux, deux caisses contenant des produits pharmaceutiques en abondance et surtout heureusement choisis, une balance et ses poids, différents volumes de sciences ayant trait à la minéralogie; tous les appareils de laboratoire avec produits chimiques et boîte à réactifs, un fourneau pour coupellation, des cordes avec poulies et moufles, des éponges, des jeux, des cuvettes, enfin un appareil de sondage, système Fauvel.

Outre les objets de campement, les armes, les selles et autres articles de harnachement, le tabac et les cigarettes, on avait emporté encore quelques marchandises qui devaient servir à faire des échanges et à donner une idée de la valeur commerciale des contrées explorées. Nous expliquerons, dans la seconde partie de cet ouvrage, combien le choix de ces marchandises avait été malheureux, et nous indiquerons les préférences des indigènes.

Un peu avant notre départ, un nuage noir apparut à l'horizon, indice d'un orage qui éclata bientôt. Les vagues démontées imprimèrent à notre navire un fort mouvement de tangage dont le désastreux effet ne

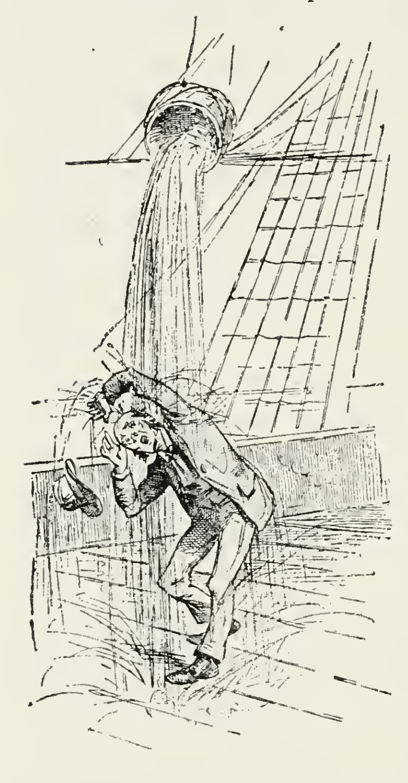
tarda pas à se faire sentir des passagers dès que nous eûmes quitté l'abri du port.

Le lendemain du départ, nous eûmes le plaisir de nous réveiller sur des eaux tranquilles, et le calme ne fut plus qu'à peine troublé par une petite tempête. La vie du bord, en général assez agréable, le fut d'autant plus, cette fois-ci, que la monotonie inhérente aux longues traversées fut rompue par de nombreuses fêtes.

La nuit de Noël fut célébrée d'une façon particulièrement brillante, à la grande joie des passagers anglais, tout enchantés de l'éclat donné à cette fête si chère à John Bull : concert improvisé sur l'arrière, transformé en salle de spectacle ouverte à tous les vents, morceaux de musique exécutés sur le piano, la flûte, la guitare, etc., romances chantées dans toutes les langues par des « artistes » de bonne volonté, vente de programmes illustrés, tirage d'une tombola, arbre de Noël monté par le menuisier du bord dans le salon des premières. A minuit, souper des mieux servis offert par les officiers du bord, et suivi d'un bal plein d'entrain qui se termina, vers trois heures du matin, par un cotillon endiablé et une longue farandole déroulée à travers le pont et les batteries.

Le lendemain même avait lieu la cérémonie, souvent décrite, du baptême réservé aux voyageurs franchissant la ligne ou l'un des tropiques pour la première fois.

On ne baptisait, bien entendu, que ceux qui le voulaient bien, mais peu de passagers reculèrent devant la perspective d'un bon bain et la curiosité de la cérémonie. Passons sur les préliminaires : le Père Tropique interpellant, dans un langage burlesque mais plein de sagesse, les passagers du bord et le commandant lui-même, pour leur faire comprendre l'intérêt d'un tel sacrement, puis le défilé dudit Père Tropique avec son épouse dans un char traîné par deux veaux et escortés de gendarmes grotesquement affublés. On arrive au lieu du supplice, c'est-à-dire près des fonts baptismaux, et le catéchumène s'assied sur une planchette formant le rebord d'une cuve en toile imperméable de cinq mètres carrés de surface et de plus d'un mètre de



profondeur. Pendant qu'on fait le simulacre de le débarbouiller de la nuque au talon, ses pieds sont brusquement relevés, en même temps que la planchette bascule et qu'une poussée adroite envoie le patient barboter au fond de la cuve.

A ces distractions variées du bord, les plaisirs plus vifs et plus impressionnants offerts par les diverses escales viennent s'ajouter pour faire paraître encore moins long le temps de la traversée, surtout si le voyageur parcourt pour la première fois la grande et si intéressante ligne de l'Extrême-Orient. Quelle différence d'aspect entre l'aride rocher sur lequel se dresse, isolé, Steamer-Point, le port d'Aden, et la végétation si luxuriante de l'île de Ceylan et des environs de Colombo! Quelle divergence de mœurs entre les deux villes de Port-Saïd et de Singapoor, plus ou moins cosmopolites toutes les deux, cependant! Nous n'insisterons pas sur les multiples et vives impressions, si souvent décrites, produites sur tous les voyageurs, par ces pays enchantés et si divers. Ce n'est donc pas sans un sentiment de regret, à l'adresse surtout de nos compagnons de voyage, que nous terminâmes notre première étape, de beaucoup la plus gaie et la plus agréable, en quittant l'*Océanien*, à Saïgon, le 6 janvier 1894.

Depuis que nous occupons Saïgon, cette ville a dû

beaucoup changer d'aspect, et à son avantage. De construction très coquette, presque exclusivement européenne, elle est certainement, pour un Français, la plus agréable des stations d'Orient.

Dès l'arrivée, on est surtout frappé par l'aspect propret et coquet dela ville, par la régularité de ses voies larges et ombragées, et par l'abondance de la végétation ; c'est un grand étonnement d'apprendre qu'elle a été tout entière conquise sur les marécages et les arroyos. Toute moderne, elle est bâtie suivant les principes les plus nouveaux, et les rues se croisent toutes à angles droits, étant sensiblement parallèles ou perpendiculaires à la direction de la rivière de Saïgon ; elles sont bordées de beaux trottoirs et ombragées par des plantations d'un plus ou moins grand nombre de rangées d'arbres variés et d'une vigueur remarquable, qui souvent se rejoignent en voûte au-dessus du milieu de la chaussée.

Tous les palais et les monuments publics sont fort beaux, gracieusement construits et ils offrent un type particulier, tenant à la fois de l'Europe et de l'Asie : à citer les palais du gouverneur de l'Indochine et du lieutenant-gouverneur de la Cochinchine, l'hôtel des postes, celui de la Banque d'Indochine, celui de la Chambre de Commerce, la cathédrale, assemblage de pierres de taille et de briques rouges dont le cachet est un peu moins heureux, etc.

Dès qu'on s'éloigne du centre, c'est-à-dire de la rive droite de la rivière servant de port, on commence à rencontrer des jardins toujours verts et gracieusement dessinés ; ceux-ci deviennent plus loin de véritables parcs au milieu desquels les habitations sont des villas.

Le Jardin des Plantes est vraiment superbe autant en raison de la diversité que de l'abondance de sa faune et de sa flore ; nulle part, pas même à Singapoor, on ne voit d'aussi beaux échantillons d'animaux sauvages, ni surtout des volières aussi bien garnies en oiseaux rares et bizarres.

Ce sont des journées entières qu'on passe avec intérêt dans cet immense et magnifique parc, dont l'agrément est encore accru, plusieurs fois par semaine, par l'audition de la musique militaire. Le jardin du gouverneur attenant au palais est encore plus grand, mais il est inhabité ; les voitures peuvent y circuler aisément et on conçoit combien on est heureux d'avoir à sa disposition tant d'ombrages et de verdure dans une contrée où l'Européen souffre tellement de la chaleur.

Cholon ou Cholen, à quelques kilomètres de là, se présente sous un tout autre aspect ; c'est le centre du commerce de détail, habité par les Chinois et relié à Saïgon par de belles routes, par des arroyos et même par une voie ferrée.

Les rues plus étroites et moins propres, quoique

bien entretenues, ne sont plantées d'aucun arbre, et la ville n'est guère intéressante que par la foule aux vêtements bariolés qui se presse un peu partout, mais particulièrement dans les embarcations et sur les quais. Ceux-ci ont un développement de plusieurs kilomètres et sont bordés de maisons habitées par des Annamites ou des Chinois. Les maisons chinoises sont assez originales et rappellent un peu les anciennes constructions de la vieille France, en bois et pisé. Elles comprennent toutes plusieurs étages et souvent des balcons auxquels sont suspendues de très belles étoffes.

Quelques pagodes sont à visiter, mais surtout le Palais du fonctionnaire indigène, le doc Phu do Huu Phuong, dont la description a été faite dans le *Tour du Monde*. Il est réellement merveilleux. Outre ses collections d'armes, d'argenterie et de Bouddhas, véritables musées installés dans des bâtiments quasi-européens, la salle de réception, dans une partie du palais exclusivement asiatique, dépasse l'imagination comme travail ; la toiture, très décorée, en est supportée par des colonnes en bois noir excessivement dur. Chacune de ces colonnes, formée d'un seul tronc d'arbre, est curieusement travaillée, et sur une épaisseur de plusieurs centimètres sont représentées des scènes avec personnages, de la plus grande finesse. Les poutres de bois couleur chêne sont travaillées de la

même façon. Les cloisons sont soit en bois, soit formées par des portraits, des glaces, ou des incrustations de nacre dans du bois noir ou dans de la laque, d'une valeur inestimable. Les boiseries sont sculptées à jour de petits personnages de vingt centimètres de haut environ, où le patient artiste a su ciseler des bracelets autour du bras, et autres menus détails d'une délicatesse infinie.

On sort émerveillé d'une visite à cette demeure princière, dont tout l'ameublement est en rapport avec la valeur du travail que nous avons essayé de décrire.

C'est très aimablement invités par son heureux propriétaire que, le lendemain même de notre arrivée, nous eûmes le plaisir de prendre notre premier repas exclusivement annamite, avec quelques-uns de nos compagnons de route : pas de couverts et pas de pain, naturellement, mais les deux baguettes traditionnelles et les bols de riz. La table est recouverte des mets les plus bizarres, où l'épice se fait surtout remarquer, et parmi lesquels on doit puiser à droite, à gauche, un peu au hasard... des baguettes.

Notre hôte, sans doute pour nous faire honneur, nous ménageait une surprise qui ne fut pas goûtée en proportion de son prix de revient ; le déjeuner commença en effet par un plat de vers palmistes grillés et servis tout chauds. Les premiers, dont on ignorait l'état civil, furent trouvés délicieux ; mais quel-

qu'un des convives ayant signalé leur ressemblance, à la grosseur près, avec les vers de noisettes, on en reconnut immédiatement la nature ; les autres ne passèrent pas sans grimaces et haut-le-corps, malgré les exhortations de notre aimable hôte qui nous stimulait par son exemple.

C'est là cependant un mets de prédilection pour le riche annamite auquel il coûte des hécatombes de palmiers, dans le cœur desquels on trouve rarement plus d'un insecte à la fois.

CHAPITRE II

DERNIERS PRÉPARATIFS. — DÉPART DE SAÏGON

Aussitôt arrivés, nous nous occupâmes de nous munir de vêtements en rapport avec la mode et le climat du pays ; le bas prix auquel ils nous furent livrés par les tailleurs chinois était pour nous une cause de grand étonnement. Le complet colonial, composé du pantalon et de la veste montante, col officier, coûte exactement moitié moins que le vêtement de même espèce fourni par un tailleur parisien. Les cordonniers aussi travaillent bien et à bon marché, la paire de chaussures en satin blanc, demi-découvertes, très légères, mais cependant très solides, n'étant pas payée plus d'une piastre, soit trois francs environ. Le voyageur est donc certain de trouver à s'approvisionner à Saïgon dans les meilleures conditions.

8 janvier 1894. — Après une dernière réunion avec nos sympathiques compagnons de traversée, nous les reconduisons jusqu'aux embarcadères, pour leur faire nos adieux; les uns continuent leur voyage vers la

Chine ou le Japon, les autres se dirigent vers le Tonkin, par une ligne secondaire des *Messageries Maritimes.*

Le soir même, nous nous mettons en campagne et commençons nos courses dans la ville, courses que nous continuerons les jours suivants sans perdre notre temps. Nous devons d'abord, en effet, nous acquitter des visites officielles, qui nous assureront le concours des agents du gouvernement et feront connaître le but de notre voyage. Il s'agit aussi de procurer un débouché aux produits que nous comptons trouver dans les contrées que nous allons explorer; à cet effet, il est bon de demander des conseils et des prix d'achats aux gros commerçants et même aux établissements de crédit qui s'occupent de ces questions.

Il faut enfin rassembler les produits d'échange et même les hommes qu'on doit recruter à Saïgon.

Pendant la traversée, j'avais pris des officiers du bord, qui s'étaient mis gracieusement à ma disposition, d'instructives et pratiques leçons pour le calcul de la latitude et de la longitude. Prévoyant combien il serait intéressant de connaître la situation exacte de l'un au moins des points du parcours, nous nous mîmes à la recherche des instruments nécessaires à sa détermination. Un sextant à peu près convenable fut trouvé dans un magasin, et un volume de la *Connaissance des temps* fut cédé par la direction de la marine, non

sans nécessiter de nombreuses visites au commandant de la marine et au gouvernement. Les travaux publics nous fournirent également quelques instruments, tels qu'une chaîne d'arpentage, des règles, des équerres, etc.

Par suite d'un malentendu, aucun appareil photographique n'avait été emporté de France : nous trouvâmes à Saïgon un instantané 13×9 qui nous permit plus tard de prendre quelques clichés ; malheureusement, la mauvaise qualité de nos plaques nous priva en grande partie de la magnifique collection sur laquelle nous espérions pouvoir compter.

14 janvier. — Pendant qu'avec M. Ruel, je m'occupe à Saïgon de mener à bien tous ces préparatifs, MM. Pelletier et Lefebvre partent pour Pnom-Penh, où ils doivent recruter les coolies du convoi et se procurer toutes les pirogues nécessaires.

Entre temps, nous apprenons l'accident arrivé à une héroïque victime du devoir dans les conditions suivantes. M. G***, instituteur à Baria, poste extrême à l'est de la Cochinchine, est appelé pendant sa classe par des indigènes de la localité. Ceux-ci, le sachant très bon chasseur, viennent le prier de se joindre à eux pour une battue faite par le village contre un tigre, des attaques duquel on a eu déjà beaucoup à se plaindre. La battue organisée et chacun à son poste,

M. G*** se trouve presque immédiatement en présence du terrible félin, sur lequel il fait feu, lui fracassant la mâchoire ; il veut alors prendre la fuite, mais il bute contre terre et tombe, tandis que le tigre, sautant sur lui d'un bond énorme, le saisit par sa jambe qu'il commence à dévorer, le pied d'abord, puis le mollet, et il arrive enfin au genou.

Une horrible lutte corps à corps s'engage alors, M. G*** se défendant à coups de poings et de pieds. Il appelle en vain les Annamites, spectateurs terrorisés, leur expliquant que le tigre est blessé à mort et qu'ils n'ont qu'à le frapper de leurs lances pour lui faire lâcher prise et l'achever ; ils n'osent même pas, sur ses indications, prendre et charger son fusil tombé à quelques pas de lui.

Enfin, après quelques minutes d'une lutte épouvantable, il parvient, par un dernier coup de pied asséné sur la tête, à se débarrasser du fauve qui meurt à deux pas de lui-même. Ce malheureux si courageux est transporté à Saïgon, dont Baria est distant de quatre-vingts kilomètres, et il subit à l'hôpital deux amputations successives qui ne réussissent pas. Doué d'une rare énergie, il rentre en France par le paquebot partant de Saïgon le 13 janvier, pour y supporter une troisième opération. Nous avons appris depuis que celle-ci a parfaitement réussi, mais que M. G***, remis de cette terrible secousse, n'a pu obtenir la seule récompense

qu'il demandât, sous prétexte qu'il n'était pas en service commandé.

20 janvier. — Le *Saghalien*, courrier de France, des *Messageries Maritimes*, arrive le soir à Saïgon. M. Voitel, qui avait désiré accompagner la mission, est en effet à bord et nous a rejoints ; le paquebot doit amener aussi le reste de notre matériel qui, faute de temps, n'avait pu être embarqué sur l'*Océanien*. Dans le courrier se trouvent les premières lettres reçues de France ; c'est une des plus vives impressions que l'on ressente en pays lointain, que celle produite par les lettres tant attendues des parents et des amis de la mère patrie ; mais combien on est plus ému encore quand on reçoit les premières nouvelles des êtres si chers qu'on a déjà quittés depuis plus de six semaines !

Une surprise des plus désagréables nous est ménagée : nos préparatifs de Saïgon terminés, et après entente avec les *Messageries fluviales* pour le transport de notre matériel jusqu'à Pnom Penh, nous voulons retirer ledit matériel des magasins des *Messageries Maritimes*, mais nous ne pouvons présenter les connaissements, dont nous ignorons l'existence. Le commissionnaire de Paris, chargé de préparer l'expédition, les avait cependant adressés à Saïgon. Mais nous sûmes plus tard que la lettre, au nom de MM. Pelletier et Ruel, avait pris la direction de Stung Treng

où M. Pelletier, en partant pour Pnom Penh, avait fait suivre son courrier. Impossible de rien obtenir, et la fête du Tet approche, pendant laquelle on ne peut compter, de quatre ou cinq jours, recruter le moindre travailleur. Ce sont les premiers indices d'une série de tracas et d'ennuis dont nous ne pourrons voir la fin.

MM. Pelletier et Lefebvre, auxquels s'est joint M. Voitel, quittent Pnom Penh, où ils ne sont pas sûrs des hommes recrutés, et remontent le Mékong en attendant l'arrangement de l'affaire.

Après une douzaine de jours de pourparlers avec le directeur des *Messageries maritimes*, et après avoir envoyé de coûteux télégrammes en France, nous sommes enfin autorisés à rentrer en possession de notre bien. Mais nous sommes au 5 février; les fêtes indigènes commencent le lendemain et il y a déjà pénurie de coolies; le soir on n'en trouvera plus, et c'est la douane qui, à son tour, nous met les bâtons dans les roues; enfin, grâce à l'énergie et à l'activité remarquables de M. Ruel, tout est arrangé; nos caisses et ballots sont scellés du cachet de la douane et, en deux heures, transportés sur le bâtiment des *Messageries fluviales*. — Le *Battambang* ne partant que dans la nuit du 6 au 7 février, nous pourrons jouir en paix, et la conscience rassurée, de notre dernière journée à Saïgon. Elle est marquée par des visites à nos connaissances

et amis de la capitale cochinchinoise ; nous allons voir, entre autres, le doc Phu de Cholon, qui exige notre présence à la splendide réception qu'il doit donner le soir, en l'honneur de la fête, et nous sommes forcés de nous y présenter en costumes de voyage au milieu des officiers en grand uniforme ou des fonctionnaires en habit ; mais quelle cordialité et quelle amabilité !

Nous profitons aussi des premières heures de la fête indigène. — Tout le quartier annamite est en joie, les magasins sont fermés, mais les maisons de jeux sont grandes ouvertes et c'est là que se presse la foule. Que de salaires gaspillés d'un seul coup ! L'Annamite, en ces quelques jours, se livrant à sa passion favorite, se monte de plus en plus jusqu'à une quasi-folie, et il perdrait sans regret sa dernière chemise, — s'il en portait une ; tout y passe, jusqu'à son dernier sapèque, jusqu'au moindre objet sur lequel il trouve à emprunter à 20 0/0 par mois.

Une manifestation plus bruyante de la gaîté générale se fait jour par les pétards qui ne cessent pas d'éclater à chaque instant, rendant imprudente toute sortie en voiture.

Nous embarquons vers le milieu de la nuit le 6 février, et la tête brisée par les bruits de la ville, nous prenons possession de nos couchettes à bord du *Battambang* qui part à deux heures du matin. Outre notre matériel européen, nous avons à bord une provision

de riz pour la nourriture de nos hommes, et quelques kilos de farine. Nous emmenons des artisans chinois qui nous seront d'un grand secours : un cuisinier et sa femme annamite, dont il a demandé à ne pas se séparer, un forgeron et un charpentier ; enfin un comprador, qui est le boy (garçon) à tout faire, à condition qu'il ne travaille pas et ne serve que d'intermédiaire pour les ordres à donner. Tous les quatre avaient été fournis par un chef de la congrégation chinoise, sorte de bureau de placement, où l'on trouve aisément les serviteurs dont on a besoin.

Nous arrivons à Pnom Penh le 8 février, après une excellente et courte navigation sur le beau fleuve Mékong, dont nous admirons l'aspect grandiose et la majesté.

Bien que nous n'ayons fait qu'un court séjour dans la capitale du Cambodge, j'ai pu visiter le palais du roi ; il a beaucoup d'analogie avec la ville : une partie est exclusivement européenne, mais sans rien d'extraordinaire ; la partie asiatique est plus curieuse, mais aussi plus sale. La ville elle-même n'offrait d'intérêt que pour l'aspect asiatique que présentait le quatier indigène sur lequel la construction européenne va sans cesse empiétant. Les rues, autrefois étroites et malpropres, tendent à s'embellir, mais sont loin de ressembler à celles de Saïgon. Enfin la pagode, bâtie sur le sommet de la colline qui domine

la ville entière, est une des plus jolies que j'aie rencontrées.

Je ne dirai rien ici des habitants, dont je parlerai avec quelque détail dans la seconde partie de l'ouvrage, en les comparant aux autres races asiatiques.

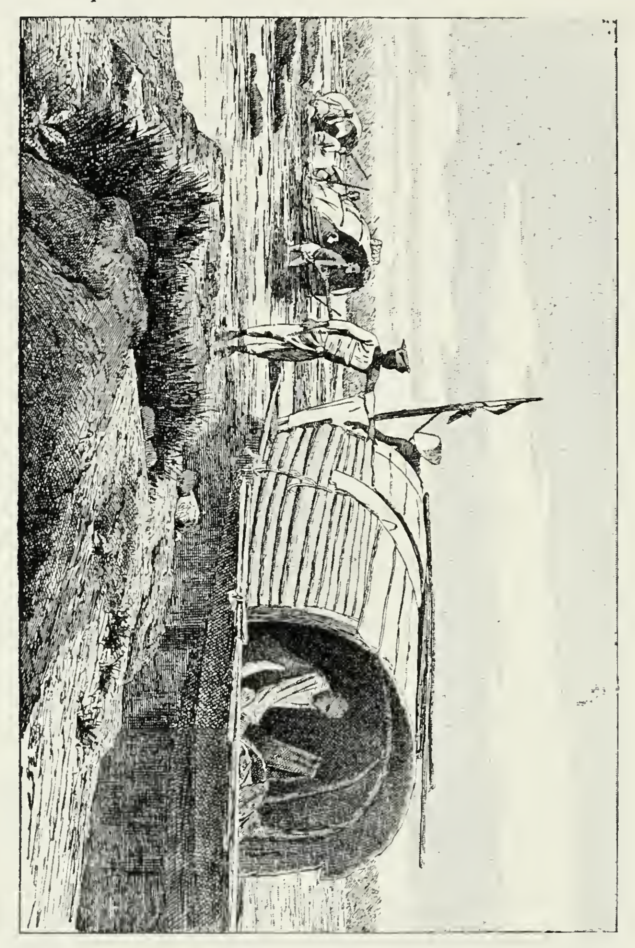
10 février. — Nous pûmes quitter Pnom Penh ce jour-là, M. Ruel et moi, après avoir fait toutes nos visites officielles et autres, et pris nos dernières dispositions.

Nous avions eu le plaisir d'y trouver quelques amis dont nous reçûmes, avec de bons et utiles conseils, la plus franche et la plus cordiale hospitalité. Nous laissons les malles européennes, dont nous n'avons que faire, obturées sur toutes les fissures et serrures, chez l'un d'eux, un Cambodgien, dont le frère, un ancien élève de l'École centrale des arts et manufactures, possède une scierie mécanique.

Une chaloupe de la Résidence supérieure nous conduisit jusqu'à Kratié, tandis que nos colis nous suivaient sur un chaland pris en location et remorqué par une chaloupe à vapeur également louée à Pnom Penh.

Nous avons avec nous un *sampang* acheté à Saïgon, sorte de bateau assez confortable et assez large, recouvert d'un roufle solide et qui sera désormais notre seule habitation, à la façon des Annamites dont quelques-

uns ne quittent de leur vie cette maison flottante. Nous



nous y installons à Kratié, en attendant le chaland qui n'arrive que le surlendemain matin.

Nous montons tous ensemble jusqu'à Tmackrey, à quelques kilomètres plus haut, et nous débarquons ce qui nous appartient sur la berge, à mi-hauteur entre les deux niveaux extrêmes des eaux du fleuve.

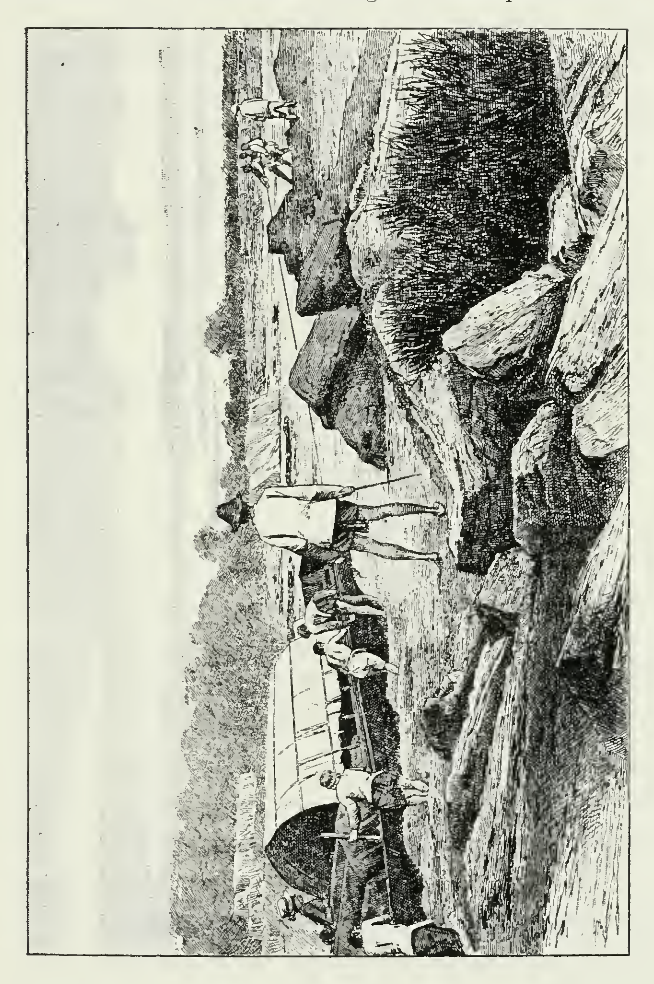
MM. Pelletier, Voitel et Lefebvre ont remonté jusqu'à Ca Logneu, île immense du Mékong dont M. Pelletier avait la concession ; ils ont dû y conduire le convoi de pirogues et les Cambodgiens recrutés à Pnom Penh, parmi lesquels il se produisait de nombreuses défections. A ce propos, nous ne saurions trop insister sur l'avantage qu'on aurait à s'adresser plutôt aux Chinois pour avoir des coolies convenables ; très forts, ils ne plaignent pas leur peine et vont partout sans hésitation. De plus, en les prenant en bloc dans une congrégation, ils sont plus dociles et se laissent plus aisément diriger par les chefs choisis parmi eux-mêmes.

M. Pelletier, prévenu, nous envoie plusieurs convois qui remontent à Logneu, par portions, tout le matériel qu'on a arrangé et mis en ordre pendant les premiers jours d'attente ; nous partons les derniers avec les quelques pirogues restantes. Obligés de nous arrêter à Samboc, nous avons la chance de nous rendre utiles au gouverneur en soignant son fils ; malheureusement il ne peut nous donner de coolies, car tous les disponibles sont accaparés par les convois officiels qui montent prendre possession du Laos, et aussi pour la construction d'une route de Pnom Penh à Stung Treng.

Il peut cependant nous en procurer quelques-uns qui nous permettent de pousser en avant, malgré les difficultés de la navigation au milieu des nombreux rapides. On ne peut se servir des avirons, avec cinquante à soixante-quinze centimètres d'eau tout au plus ; le bateau touche presque à chaque instant, et on le hâle de rocher en rocher au moyen de cordes en rotin. Les hommes passent souvent plus de quatre heures de suite dans l'eau, criant, perdant pied, nageant, tirant sur le câble et riant presque toujours. Leur force de résistance est extraordinaire.

Enfin nous arrivons devant Sambor, poste situé sur la rive droite du Mékong, vis-à-vis la pointe de l'île Logneu. Là se passe un incident des plus désagréables, dont nous commençons et finissons par nous amuser. Nos Cambodgiens ne connaissent pas le fleuve et nous engagent sur des roches de fond non apparentes à quatre heures du soir ; nous nous réjouissions à la pensée de nous reposer quelques jours au moins de cette pénible navigation, mais nous ne sommes pas au bout de nos peines ; impossible de nous sortir de ces maudits rochers. Arrêtés par l'un, nous ne dégageons (et avec quelles peines !) notre pauvre embarcation que pour tomber sur un autre ; et de Charybde en Scylla nous n'avons pas avancé de cent mètres quand nous voyons, avec désespoir, les lumières s'allumer dans le village ; avec cela, aucune provision, et impossible

d'avancer ou de reculer, malgré nos imprécations à



l'adresse de nos maladroits. Ce ne fut qu'après une

dizaine d'heures d'efforts continus que nous parvînmes à portée de la voix ; des hommes du village se portèrent à notre secours, ce qui nous permit d'échouer sur le rivage à quatre heures du matin, non sans avoir laissé sur les rochers de nombreux morceaux de la coque de notre solide bateau annamite.

Enfin, le 25 février, nous étions de nouveau tous réunis à Logneu, et pour la première fois avec nos bagages au grand complet.

CHAPITRE III

DANS LA PARTIE SUPÉRIEURE DU CAMBODGE

Ca Logneu est la plus grande île cambodgienne du Mékong : elle mesure en effet une longueur de cinquante kilomètres sur une largeur moyenne de cinq kilomètres. Dirigée sensiblement du nord au sud, c'est dans la partie supérieure qu'elle offre la plus grande largeur. MM. Pelletier et le docteur Mougeot avaient formé le grand et intéressant projet de la mettre en valeur ; ils en obtinrent la concession sous la condition d'avoir à la peupler dans un certain laps de temps. Malheureusement les capitaux firent défaut et les deux mille Chinois qu'on avait projeté d'y installer ne purent être réunis. A peine si quelques villages s'établirent, construits par des Cambodgiens ; un seul resta, Logneu, habité autrefois par M. Pelletier : c'est là que nous fîmes une installation provisoire.

Les pirogues sont déchargées sur le rivage, car on doit manutentionner toutes les caisses avant le départ ; on les divise en trois parties : la première,

composée des objets absolument indispensables, la deuxième, des objets utiles, et enfin la troisième, comprenant tout ce dont on peut se passer au début. Ce n'est certes pas là un petit travail ; nous n'avons en effet pas moins de quatre cents caisses ou colis, et il y a lieu cependant de faire un choix sérieux, car les eaux baissent chaque jour et nous nous demandons anxieusement si, même avec le minimum de poids, nous pourrons atteindre T'Boc par eau.

Il se produit encore des désertions parmi nos hommes et M. Pelletier, jusqu'au dernier moment, est obligé de courir de tous les côtés pour en recruter quelques-uns. Pendant notre séjour forcé, et tout en ne négligeant pas la manutention, on s'occupe de mettre à jour la comptabilité et de dresser les feuilles de paye des indigènes. Tous les coolies ont reçu des acomptes, et il est difficile de régler la situation avec toutes ces défections.

Le sol de l'île est exclusivement formé de terre végétale et couvert de forêts dont on n'a exploité qu'une très petite partie. Elle contient beaucoup d'animaux féroces et de nombreuses espèces de daims et de chevreuils ; c'est là que nous fîmes nos premières chasses intéressantes. Lé vice-résident de Sambor était un grand amateur de vénerie, ainsi que le mandarin indigène, et nous fûmes invités à faire avec eux de superbes battues. Ils disposent en effet d'un certain

nombre d'indigènes qui leur servent de gardes et qu'on nomme les miliciens. Pour chasser dans ces conditions, voici comment on opère : on choisit un endroit qu'on sait être giboyeux et on le fait entourer en arc de cercle par les rabatteurs munis de gros gourdins. A un signal donné, quand chacun est à son poste, les hommes partent tous ensemble en criant et en menant le plus de bruit possible ; les chasseurs n'ont qu'à se tenir en avant à une certaine distance pour tirer le gibier qui passe à portée. Lors de notre première chasse, nous entendîmes tout d'un coup un cri perçant au milieu du tintamarre habituel ; c'était un tigre aperçu par un des hommes au moment où il forçait la ligne des rabatteurs : devant un tel gibier on s'écarte prudemment. Ce jour-là, nous vîmes des quantités de lièvres qu'on dédaigna, quelques sangliers tirés sans succès à une très grande distance, enfin deux cerfs que nous eûmes le plaisir de rapporter au cuisinier.

Dans une autre circonstance, dans l'île de Logneu même, nous avions fait plusieurs battues sans rien rencontrer, quand les hommes ne trouvèrent rien de mieux, pour déloger le gibier, que de mettre le feu dans des hautes herbes. Les cerfs partirent de tous les côtés ; l'un d'eux, énorme et de pelage gris foncé, reçut, sans même ralentir son allure, deux charges de chevrotines. On le croyait indemne, mais un Cambod-

gien, au moment du départ, suivit sa piste; à cinquante mètres environ, il montra victorieusement une goutte de sang par terre, un peu plus loin il découvrit de nouvelles taches sur des feuilles, et, à deux cents mètres, l'animal raide mort, si lourd qu'il fallut quatre hommes pour le porter péniblement au campement.

Nous fûmes moins heureux à la chasse du tigre : l'un de ces félins, qui commettait force dégâts dans le village, avait été tué à l'affût, quelques jours avant notre arrivée, par un indigène enrôlé dans notre troupe. Aucun de ses terribles compagnons ne voulut se laisser prendre ; l'un des fauves s'approcha bien du chien qu'on avait attaché pour servir d'appât, près de la plate-forme où se tenaient les chasseurs, mais le bruit produit par la détente du chien de fusil qu'on arme suffit pour l'éloigner. Ils sont du reste très faciles à effaroucher et ce n'est que très accidentellement qu'on les rencontre : une seule nuit nous eûmes une petite alerte de courte durée. Nous étions obligés, pour empêcher les hommes de nous abandonner en emportant notre bien, de veiller à tour de rôle chaque nuit. M. Lefebvre étant de garde un matin, crut reconnaître près de la tente la marche du terrible félin dont il avait déjà entendu les pas, étant à l'affût. Il nous réveille aussitôt, et en armes nous marchons résolument vers l'endroit d'où partait le bruit ; ce n'était qu'un buffle du village échappé de l'enclos.

La chasse du petit gibier, tel que les coqs et les poules sauvages, les pigeons verts et les tourterelles, était aussi une source de distractions, et introduisait dans nos menus une variété qui n'était certes pas à dédaigner.

Pendant notre séjour, nous avons pu assister à quelques cérémonies plus ou moins religieuses accomplies dans le village. Un soir le *poban* ou chef de village nous informe qu'il va à Sambor chercher des médicaments pour chasser le mauvais esprit qui s'est emparé de sa femme. Le lendemain, intrigués par un bruit épouvantable de tam-tams et de musique criarde entendu toute la nuit, nous nous rendons à l'autre bout du village ; les Cambodgiens y avaient construit une sorte de pagode au fond de laquelle la malheureuse possédée faisait des gestes continuels, plus ou moins rythmés par cette folle musique, en face d'un autel provisoire. La cérémonie ne dura pas moins de quatorze heures, de six heures du soir à huit heures du matin. C'était fort peu intéressant, excepté pour les musiciens qui réparaient les fatigues de cette nuit d'insomnie par de copieuses rasades d'eau de-vie de riz.

Quelques jours après, nous apprenons la mort d'une autre femme du village. Nous nous rendons à la demeure de la défunte dont nous pouvons nous approcher; elle est dans un panier de bambou et paille de maïs

en forme de cercueil reposant sur des pieds. Nous sommes admis à soulever le voile et nous voyons le corps enroulé dans un linceul de toile, peut-être d'amiante, car il doit être inciméré. Après quelques préparatifs ayant pour but principal de disposer autour du cercueil des cierges très petits et de couleurs différentes, les bonzes ou prêtres viennent présider à la levée du corps, qu'accompagnent les chants plaintifs et alternés des prêtres, des desservants et des parents. Le cortège se met alors en marche : d'abord le doyen des bonzes, assis sur une plate-forme suspendue à la mode des anciens plateaux de balance et portée par deux hommes ; il est suivi de la partie masculine de la famille, et enfin du cercueil, que précèdent deux femmes éplorées, sanglotant à la façon un peu forcée des enfants capricieux, les cheveux rabattus par devant sur la figure et les yeux. Elles avancent sans se retourner, en jetant par dessus l'épaule de petits objets que nous avons pris pour des cailloux. Tout ceci est très touchant, mais la cérémonie revêt à nos yeux un caractère singulier quand le cortège arrive sur l'emplacement du bûcher qui n'est pas encore dressé.

Les pleurs et les cris cessent et on entoure de nouveau le cercueil que l'on couvre de serviettes avec répétition de chants anciens. Le bûcher s'élève et les cierges sont allumés ; on verse sur le cadavre un peu d'eau dont une partie est bue par un desservant qui

s'en lave aussi la tête, et le cercueil est placé sur le haut tas de bois. Tout le cortège défile avec des torches qu'on approche du bûcher sans y mettre le feu, ce soin étant réservé aux bonzes.

Enfin le bûcher s'allume, la flamme pétille, le cercueil s'effondre au milieu du brasier, les chairs crépitent.

Jusqu'à la fin de la cérémonie, que nous n'attendons pas, les assistants se jettent avec des cris différents objets par dessus les flammes, au milieu desquelles ils tombent quelquefois.

12 mars. — Les nouveaux emballages sont enfin terminés; les caisses et colis, rechargés dans les pirogues, classés suivant leur nature et leur destination, comme je l'ai dit précédemment. Les pirogues sont armées et munies d'avirons, de perches et de cordes en rotin, le tout en bon état; tous les postes de rameurs sont assignés aux différents hommes. Notre effectif se compose de deux sergents, quatre caporaux, vingt-sept coolies et cinq Chinois, soit trente-huit hommes en tout; quelques hommes du village doivent nous accompagner, et M. Pelletier bat les environs jusqu'au dernier moment pour en augmenter le nombre.

Nous partons donc sans lui le 13 mars, à 7 heures du matin, avec les neuf premiers bateaux, et la navi-

gation recommence aussi pénible que de Tmackrey à Sambor. Nous passons toute la journée sur le dos, dans nos pirogues respectives, et si cette position est des plus agréables, quand elle a pour but la flânerie, elle devient bien vite fatigante, quand elle est forcée et qu'on veut lire et travailler malgré tout.

Nos bateaux sont très chargés et nous ne disposons pas d'un assez gros personnel ; nous n'avançons donc que lentement sur un fond de roche et au milieu de petits blocs qui émergent.

M. Pelletier nous rejoint le soir même ; le lendemain, il prend les devants et nous ne le reverrons qu'à Stung Treng, où il arrive longtemps avant nous.

Les journées se suivent donc monotones, l'emploi en étant fort régulier : levés dès cinq heures, nous partons à six à la pointe du jour ; arrêt d'une heure; de onze heures à midi, pour le déjeuner, et nouveau départ jusqu'à la nuit ; et l'arrivée est certes le moment le plus agréable. Aussitôt réunis, nous prenons la plupart du temps un bain-apéritif, pendant que le cuisinier prépare notre dîner dont le menu se compose presque invariablement d'un ou deux poulets, suivant la grosseur. Il est donc vite achevé et ce sont ensuite de longues et agréables causeries jusqu'à l'heure du sommeil.

Si ce programme est troublé, ce n'est que par des accidents ou des difficultés de manœuvre. Quelquefois

les hommes aperçoivent au loin un caïman couché sur un banc de sable ou s'en allant à la dérive au fil de l'eau. On lui envoie sans résultat appréciable une balle de chassepot ou de revolver, ce qui a pour effet de le faire plonger et disparaître sous l'eau.

Le naufrage d'une pirogue est une distraction plus longue, mais moins agréable. Le 16 mars a lieu le premier de ces accidents ; il s'agit de franchir un petit seuil produit par l'encaissement du courant entre des roches sur une certaine longueur, mais sur une largeur excessivement faible. Le courant est très violent, et le seuil d'autant plus marqué que la différence entre le fond aval et le fond amont est plus accentuée. Naturellement on ne passe les bateaux que les uns après les autres, et tous les hommes sont obligés pour chacun de s'atteler à la longue corde en rotin nécessaire à la manœuvre ; il suffit du plus faible faux mouvement du seul homme resté sur la pirogue pour que celle-ci embarque et coule immédiatement. D'autres fois, quand il n'y a pas entente entre les hommes attelés à la corde, il arrive que le plus grand nombre lâchent en même temps, et les autres sont entraînés par le bateau, emporté lui-même par le courant.

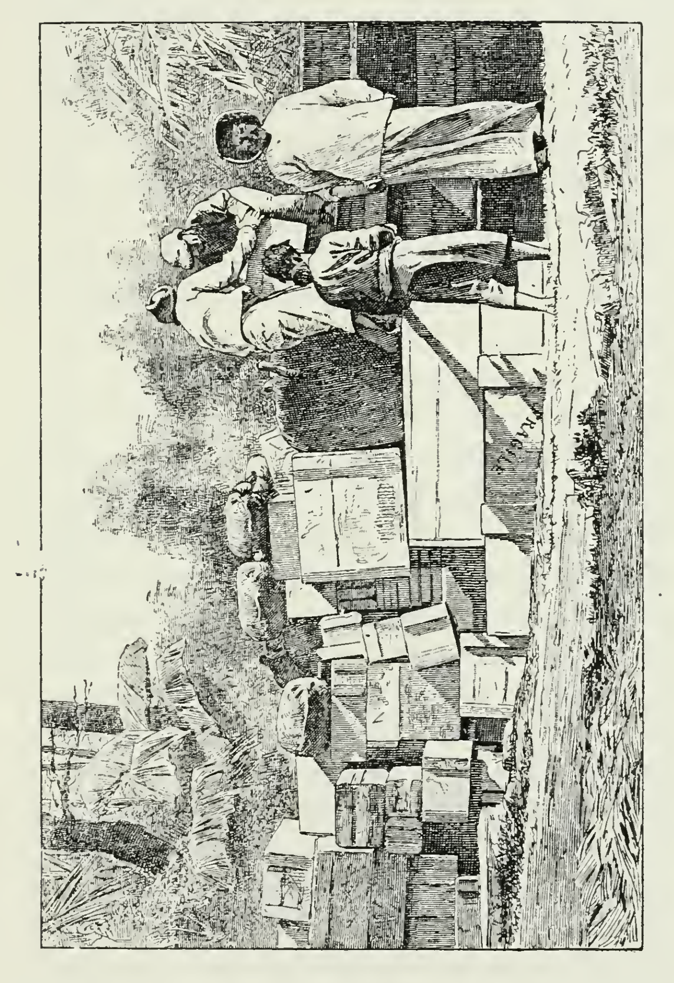
Ce jour-là, la pirogue victime de l'accident contenait le sel et les tubes d'un appareil de sondage. Naturellement le sel a fondu, et pour renflouer la pirogue on est obligé de la décharger complètement.

Le lendemain, nouvel accident dans les mêmes conditions, seulement ce sont des vivres qui prennent cette fois avec l'eau un contact trop prolongé; la plus grande partie du sucre est perdue; on est obligé de s'arrêter pour faire sécher le reste.

18 mars. — Ce jour-là nous rencontrons des rapides encore plus mauvais que ceux des jours précédents. Ce sont ceux de Préa Tapang, au milieu desquels nous nous trouvons dès le matin, après avoir entendu le tigre en chasse toute la nuit ; il a même dû s'approcher assez de notre campement, car au jour nous découvrons ses traces, ainsi que celles de chevreuils et de paons.

Deux passages s'offrent à nous : dans le premier, le courant est d'une force telle qu'on ne peut y aventurer les barques qui seraient brisées contre les rochers. Le deuxième n'a presque pas de fond. Tout le monde se met à enlever les pierres détachées et on pratique ainsi un chenal où les plus petits bateaux s'engagent facilement; les gros passent après. En son milieu le chenal s'élargit et peut contenir tous les bateaux, moitié traînés, moitié portés. La deuxième partie du chenal est rocheuse ; il n'a pas quarante centimètres de profondeur à certains endroits, et la largeur ne dépasse pas trois mètres. De chaque côté, dans le fond, on voit des roches pointues qui, avec la violence

du courant, sont un danger continu. Si par malheur



les amarres cassent, le bateau peut être considéré

comme perdu. Nous sommes obligés de débarquer les caisses sur les roches pour alléger les pirogues, et de les recharger après avoir fait passer la plus grande partie du convoi. Malgré ces précautions, un des plus gros bateaux est défoncé et on est obligé de l'amener à terre pour le réparer et le remettre en état de tenir sur l'eau.

Mais le plus fort est fait et désormais on trouve presque partout suffisamment d'eau pour se servir des avirons.

20 mars. — Nous allons à une bonne allure pour rattraper un peu le temps perdu, ce qui ne nous empêche pas de remarquer un petit village sur lequel flotte le pavillon français. Nous passons devant sans nous arrêter ; mais aussitôt une pirogue est détachée à notre poursuite, venant nous apporter une invitation à déjeuner; elle nous est adressée par M. Robaglia, lieutenant de vaisseau, qui ne nous connaît pas, mais qui se trouve être une relation parisienne de M. Ruel. Il est en mission scientifique sur le Mékong dont il étudie l'hydrographie avec M. Renard, enseigne de vaisseau. Quelle enthousiaste et cordiale réception, si loin des boulevards, et quel déjeuner exquis, auquel nous faisons largement honneur, en affamés que nous sommes. Nos hôtes ont tué dernièrement un bœuf sauvage et ils nous en offrent à toutes les sauces, pré-

parées par un fort bon cuisinier. Nous sommes obligés de repartir aussitôt après, charmés de l'affectueux accueil qui nous a été fait.

Nous espérions arriver à Stung Treng le lendemain soir ; nous n'en sommes donc plus très éloignés lorsque la nuit nous oblige à nous arrêter ce jour-là.

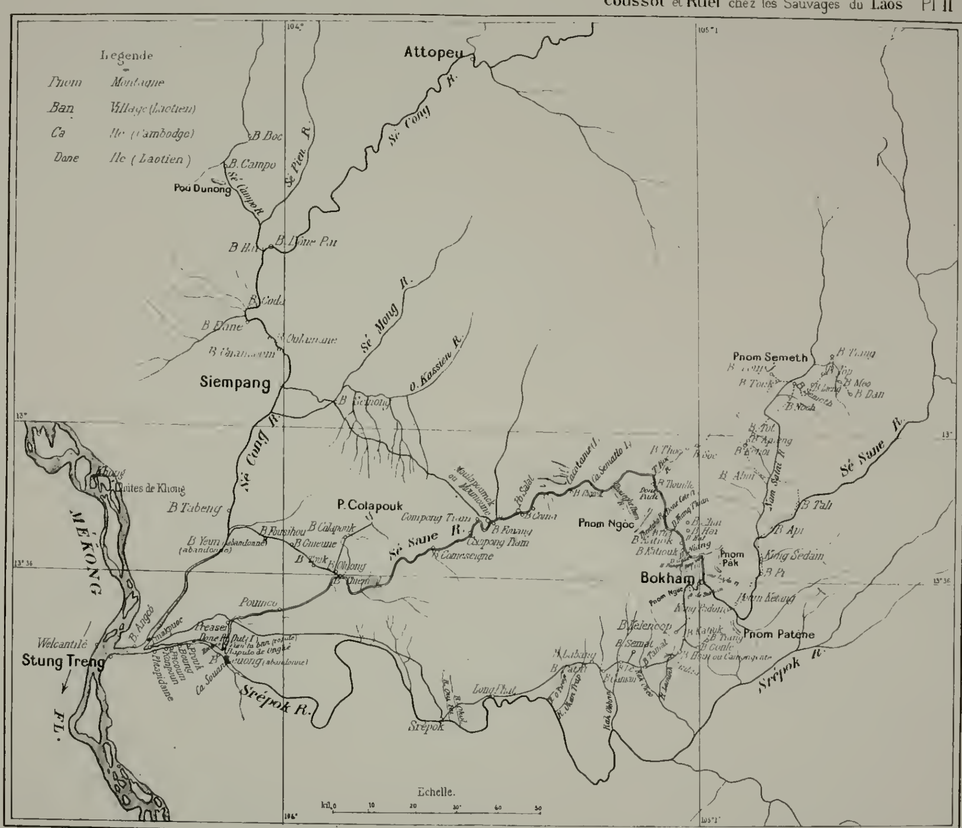
Nous sommes campés sur une belle plage de sable, sur la rive droite, d'où nous apercevons à peine l'autre rive qui fait partie du territoire siamois. Nous achevons de ronger les derniers os de nos derniers et d'autant plus étiques poulets bi-quotidiens, quand nous entendons un formidable charivari partant du rivage ennemi : éclats de voix de gens absolument terrifiés ! Très intrigués, nous quittons notre modeste table et rejoignons les indigènes du convoi, dont quelques-uns finissent par comprendre que tout ce bruit a pour but de chasser le monstre qui veut manger la lune. Nous regardons en effet notre petit satellite que nous trouvons échancré par une éclipse partielle, la plus nette que nous ayons jamais vue. Elle ne pouvait exciter une émotion aussi bruyante que chez les indigènes, car c'est pour eux le signe précurseur que les crues seront terribles et qu'ils seront inondés s'ils ne réussissent à effrayer et à chasser le vilain glouton.

Le lendemain, trois heures de marche nous suffisent pour atteindre Stung Treng. Nous apprenons que M. Pelletier s'est installé sur la rive siamoise, à Wel-

cantile, sur l'offre hospitalière du gouverneur, autrefois cambodgien, une ancienne connaissance à lui.

Nous établissons notre campement sur le bord de la rivière, à son confluent avec le Mékong.

Coussot et Ruel chez les Sauvages du Laos Pl II



CHAPITRE IV

STUNG TRENG. — VOYAGE JUSQU'AU CONFLUENT DE LA SÉ SANE

Stung Treng est une agglomération de villages qui s'étendent presque sans discontinuité sur une longueur de plusieurs kilomètres tout le long de la rivière. L'unique rue suit la partie supérieure de la berge séparant les maisons de celle-ci. Elle se termine au fort bâti à la fois sur le Mékong et sur la rivière formée par la réunion du Sé Coug, de la Sé Sane et de la Srépok. Il surveille donc à la fois les deux cours d'eau et leur confluent, ainsi que la rive siamoise, et il est gardé par une compagnie de tirailleurs annamites qui y tient garnison.

Toutes les maisons sont construites à la façon indigène et élevées à une certaine hauteur au-dessus du sol. A peine si, au moment de notre arrivée, l'habitation seule de l'administrateur échappe à cette règle et offre plus de confortable ; il est vrai qu'on travaille chaque jour à son aménagement.

Quand nous arrivons, la rivière est à l'étiage, ce qui nous permet de nous installer dans la partie de son

lit abandonnée par elle ; la ville nous domine d'une quinzaine de mètres, toute la hauteur de la berge. Nous avons simplement dressé nos tentes, que l'on est obligé d'arroser fréquemment dans le jour, au moment de la plus forte chaleur.

Notre première visite est pour le bureau de poste où tous nous trouvons plus ou moins des souvenirs du pays. Ce n'est qu'ensuite que nous allons faire connaissance avec la localité. Nous sommes très bien reçus par l'administrateur, mais surtout par le poste, dont le chef, qui est un capitaine d'infanterie de marine, a servi comme sous-lieutenant sous les ordres de M. Ruel. Il est monté avec sa compagnie, par terre, quelques mois auparavant, au moment de la chasse aux Siamois, et sa femme l'a rejoint.

Nous avons rencontré d'autres femmes d'officiers venues dans les mêmes conditions ; nous ne saurions trop les admirer d'oser ainsi affronter les dangers de ces contrées malsaines, sans crainte pour leur personne ou leur santé. Il faut vraiment du courage à une Française pour se contenter des installations sommaires des postes militaires et demeurer là un certain temps.

Le jour même de notre arrivée, M. Pelletier nous a rejoints, nous apportant des minerais de fer qu'en nous attendant il était allé chercher lui-même en territoire siamois. Il nous mène chez des Cambodgiens et des Chinois qui nous montrent des échantillons d'or et de

pierres précieuses provenant des endroits que nous devons visiter. Bien qu'ils affirment avoir trouvé à l'état naturel de vrais petits lingots d'or, il est probable que ces pépites sont artificielles et proviennent de la fusion d'autres plus petites, ou même de paillettes. Il ne nous a pas été donné d'en rencontrer d'autres aussi grosses pendant tout notre séjour en Indochine.

Après avoir procédé à l'installation, on paye les hommes qui partent presque tous ; cela ne laisse pas que de nous inquiéter, car nous espérions trouver à Stung Treng des coolies laotiens, et M. Pelletier, malgré tout le mal qu'il s'est donné, n'a pu en recruter un seul.

27 mars. — C'est le mardi de Pâques, les fêtes pascales se sont passées presque sans que nous nous en doutions. Ce mardi-là, il pleut à torrent toute la journée, le temps, gris, est affreux ; il faut continuellement soulever les tentes pour rejeter l'eau, et nous devons changer plusieurs fois de vêtements dans la journée. Ce n'est pas absolument la première fois que nous voyons tomber la pluie en Indochine, mais c'est le premier jour qui s'écoule sans que le soleil se montre.

La veille, la rivière, ayant un peu monté, nous avait forcés à déménager et à transporter notre installation un peu plus loin ; cela nous cause un certain plaisir, en

nous donnant l'espoir que les eaux un peu plus hautes nous offriront une voie plus facile.

Les hommes qui nous avaient quittés après la paye, quelques jours plus tôt, reviennent tous peu à peu. Nous comptons donc pouvoir continuer bientôt notre route. A cet effet, on prépare les neuf pirogues les plus légères et les plus commodes en même temps, et on y embarque les caisses préparées depuis Logneu. C'est à Welcantile, sur l'autre rive du Mékong, que se fait le transbordement, sous la surveillance de M. Lefebvre. Tout le complément des colis est transporté dans la pagode, abandonnée et transformée en magasin, mise à notre disposition par le gouverneur du village. Pendant ces préparatifs, M. Pelletier cherche en vain à recruter d'autres coolies ; mais il réussit à se procurer de nouveaux échantillons de minerais. Je les étudie et je les classe, et j'établis à tout hasard un avant-projet de *sluice* pour le lavage des sables aurifères dont on lui a parlé.

MM. Ruel et Voitel s'occupent de la comptabilité et du réengagement des coolies.

Après avoir fait nos visites d'adieux aux derniers Européens que nous devons rencontrer, nous replions les tentes et nous dirigeons sur Welcantile, où nous nous trouvons de nouveau tous réunis le 29 mars 1894.

En abordant cette terre étrangère, le vieux cuisinier chinois se précipite face contre terre sur la berge, au

risque de glisser et de tomber à l'eau; croyant en effet qu'il est tombé, on court à son secours. Mais il se relève en souriant, il n'a aucun mal : il a seulement



voulu se prosterner, pour éloigner de lui le courroux de la divinité du pays, laquelle passe pour très malfaisante pour les Chinois. Du reste, ses compatriotes et lui passent une partie de la nuit en prières et brûlent de nombreux cierges ou papiers odorants pour notre réussite.

Il est donc décidé que MM. Ruel, Pelletier et moi, nous partirons seuls avec les neuf bateaux et les hommes disponibles, MM. Voitel et Lefebvre devant rester pour garder ce qu'on est obligé de laisser en arrière. Une fois arrivés au terme du voyage, nous nous arrangerons pour organiser des convois de réapprovi-

sionnement, puisqu'on ne peut emporter que le strict nécessaire pour une durée de deux mois.

30 mars. — Après de touchants adieux, on se sépare donc à trois heures du soir et le convoi traverse de nouveau le Mékong presque perpendiculairement à la direction du courant. M. Ruel et moi, nous occupons le sampang annamite qui est plus stable et mieux aménagé, et qui contient, outre nos effets personnels, les instruments de précision et la batterie de cuisine. Nous nous proposons de relever le cours de la rivière peu explorée jusqu'à ce jour ; pour cela je suis muni d'une forte boussole, à portée du regard, et dont l'axe est parallèle à celui du bateau. Chaque changement de direction du bateau est donc enregistré par un changement correspondant dans la position de l'aiguille aimantée : il est facile, de proche en proche, de tracer les sinuosités du cours d'eau, et les distances sont déterminées par la hauteur sous laquelle on voit, au bout du bras étendu, certains objets, naturels ou non, de dimensions connues.

A plusieurs reprises, nous avons pu constater la parfaite exactitude de la méthode. Elle exige une attention continue, dont la difficulté est encore accrue par la nécessité de reporter sans cesse les renseignements obtenus sur le cahier de croquis, où l'on ne peut dessiner qu'en le tenant sur ses genoux. Pas de table

en effet et aucun moyen de s'asseoir sur un siège. De plus, il est impossible de faire la sieste, si nécessaire à l'Européen au moment de la forte chaleur. C'est de cette façon que fut relevé le cours de la Sé Sane, avec une grande exactitude, puisque Bokham, dont nous avons déterminé la position au moyen du sextant, s'est trouvé bien placé en latitude et à une simple différence de quelques minutes près en longitude.

Le soir, nous nous arrêtons à Ban Angco presque en face des dernières maisons de Stung Treng, et les habitants s'enfuient presque tous en nous voyant. Nous espérons cependant pouvoir recruter des coolies en cours de route.

Le lendemain, nous dépassons l'embouchure du Sé Cong. Avant d'arriver à Tmak-Phuoc sur la rive droite nous sommes pris par un courant très violent. En voulant aider à le remonter, je tombe à l'eau et passe sous le bateau, mais, sans lâcher la gaffe, je gagne la rive à la nage, malgré la force du courant, au grand étonnement des indigènes.

Nous passons la soirée à Tmak-Phuoc. Je vais à la chasse, mais je ne vois que des indigènes, qui se sauvent à mon aspect plus vite que des lièvres.

Les Chinois saïgonnais sont absolument découragés et ne veulent plus marcher. Obligés de ramer et n'en ayant pas l'habitude, cette besogne leur semble trop dure.

1er *avril.* — Départ à 6 heures du matin. Nous ar rivons à Pakoum, où nous déjeunons sur un banc de sable. A portée de là, seuils très durs à franchir et courants épouvantables. Nous sommes obligés de prendre la gaffe nous-mêmes et de pousser comme



les coolies. Nous arrivons enfin à un village laotien, Boung, vers huit heures et demie du soir. Un de nos Cambodgiens, Pi Bol, a pu tuer à la chasse un san-

glier, dont la venaison variera un peu notre ordinaire.

2 avril. — Nous partons à 7 heures et demie. M. Pelletier, resté en arrière, obtient un guide et quatre Laotiens pour nous aider jusqu'au prochain village, où nous ne serons que dans deux jours. De plus, nous pouvons installer notre service de correspondance avec Welcantile. Nous rencontrons encore deux seuils assez difficiles à passer.

Le pays change d'aspect et devient merveilleux, boisé avec toutes les nuances du vert.

CHAPITRE V

NOUS REMONTONS LA SÉ SANE

3 avril. — Nous repartons et nous trouvons le village qu'on nous avait annoncé, un village de *penongs* (sauvages), brûlé et abandonné. Nous continuons la route et pénétrons enfin dans la rivière profondément encaissée entre deux rangées de rochers à pic. Nous voici enfin en plein inconnu. Le soir, à 5 heures, rapide excessivement violent. On est obligé de décharger partiellement les bateaux les plus lourds, de peur qu'ils n'embarquent et ne coulent. Nous sommes exténués. La chaleur, pendant la manœuvre, à 4 h. 1/2, était de 37°.

4 avril. — Départ à 7 heures. On s'aperçoit ce matin que les Laotiens se sont sauvés pendant la nuit. C'est un gros ennui, car, de relais en relais, ils pouvaient nous faciliter les relations avec les sauvages. Ils ont emporté une couverture et différents objets en souvenir avec les avances que M. Pelletier leur avait

faites! Le pays est d'une beauté sévère. Un silence très particulier, sauf à l'approche des rapides qui s'entendent de loin ; des roches et des arbres très pittoresques sur les deux rives. Des singes sautant et gambadant offrent la seule note gaie. Nous éprouvons une sensation particulière de bonheur, celle de sentir que des premiers nous pénétrons dans ces im-



menses régions encore inexplorées, avec l'espoir d'y trouver ce que nous sommes venus y chercher, mais consolés à l'avance, en cas d'échec, par l'intérêt du voyage et la beauté du pays.

A 9 heures, arrêt, série de rapides dont le dernier ne serait pas franchissable sans un chenal latéral. Nous sommes obligés de tout débarquer de notre sampang. Nous hâlons dessus pendant trente minutes, les hommes le poussant et le soulevant par derrière, sans le faire avancer. Le passage nous prend toute la soirée. Une pirogue a coulé, des caisses ont été emportées par le courant, avec un fusil, tout notre savon, une partie du fourneau de coupellation et la malle du comprador chinois Albert.

Dans toute notre journée, nous n'avons pas fait 1500 mètres. Cela peut donner une idée des difficultés du voyage, du découragement et de la fatigue des hommes. Nos deux Cambodgiens chefs, Pi Bol et A Sec, sont des types remarquables et qui gagnent à être connus. Le personnel chinois est inférieur en route, moins habitué aux privations et aux fatigues. Les Annamites tiennent bon. Toute la journée, il a fallu courir et peiner sur de la roche coupante et granuleuse, chauffée par un soleil de 45° et plus. Nous donnions naturellement l'exemple. M. Pelletier a le dos couvert de cloques, comme si on l'avait échaudé avec de l'eau bouillante. Nous sommes secoués comme en mer, la rivière ayant des sortes de vagues très courtes.

Les deux jours suivants, nous franchissons, avec les mêmes lenteurs et les mêmes difficultés, une série

d'autres rapides. Les hommes ont les pieds en sang et n'en peuvent plus.

M. Lefebvre arrive le 7 avec notre courrier; il est venu nous rejoindre sur les instances de l'administrateur de Stung Treng ; celui-ci ne voit peut-être pas en effet d'un bon œil notre voyage d'exploration dans une contrée soumise à son autorité. Il charge donc M. Lefebvre de nous faire part des bruits qui lui sont parvenus, « que les indigènes veulent faire un mauvais parti à la mission ». Il ajoute que notre entreprise est très dangereuse et il essaie de nous en dissuader.

Cela explique ce voyage de M. Lefebvre que nous avions laissé à Welcantile avec M. Voitel à la garde du matériel, jusqu'à l'arrivée du convoi que nous enverrons dès que nous serons arrivés au terme du voyage.

Nous sommes heureux d'avoir ainsi notre courrier quelques jours ou quelques mois plus tôt; est-il besoin d'ajouter que nous ne tenons aucun compte des bienveillants soucis de l'administration à notre égard? Notre camarade nous quitte le lendemain, emportant nos lettres pour le bureau de Stung Treng, après avoir passé la soirée et la nuit avec nous. Il doit remonter sous peu.

De notre côté nous poursuivons notre route avec les mêmes difficultés.

Encore des seuils à franchir; deux bateaux coulent.

On perd plus d'une heure à ramasser les caisses et à les faire sécher.

Un des rapides, le dernier heureusement, dure pendant plus de 500 mètres, avec des courants très forts. Une fois nous sommes entraînés, et nous redescendons en tournoyant, dans l'espace d'une minute, un parcours que nous avions mis plus d'une demi-heure à remonter.

Nous arrivons enfin, le 8 avril au soir, à un village laotien appelé Poum Ko, où nous passons la journée du lendemain pour laisser reposer notre personnel, absolument éreinté.

Pas un homme dans le village pour renforcer nos équipages. Rien qu'une vingtaine de femmes. D'abord timides, elles nous apportent des poulets, des œufs, des fruits, contre un peu de tabac que nous leur donnons. Elles sont toutes vieilles et plus ou moins décaties; cependant, comme tous les indigènes, elles ont sous leurs haillons une noble démarche.

Nous ne trouvons même pas un cochon à acheter pour nos hommes. Heureusement, le soir, un de nos chasseurs tue une biche. On fait du pain et des pâtés pour les jours suivants.

Le 10, à quatre heures, nous apercevons pour la première fois une montagne à l'horizon. Nous rencontrons, descendant en pirogue à Stung Treng, un garde principal de la milice qui a été sous les ordres

de M. Ruel, avec un chef laotien ; ils viennent de recruter des coolies khas (350 environ); nous en trouverons dans l'intérieur.

La route continue sans incident notable. Nous en avons fini avec les rapides décidément. De rocheux qu'il était, le fond devient sablonneux. Nous marchons, sinon très vite à cause du courant, du moins sans grandes difficultés. Le cours du fleuve est absolument sinueux entre des rives très boisées.

Le 13 au soir, nous rencontrons un campement de Cambodgiens venus de Stung Treng aux provisions pour le compte du gouverneur. Ils redescendent dans quelques jours. Nous en profitons pour écrire en France.

Le lendemain, nous arrivons à un village d'une vingtaine de maisons, Compong-Tiam, où nous trouvons une fabrique de poteries très intéressante, dont les propriétaires se sont sauvés à notre approche. Ils font des jarres très grandes et d'un travail soigné, avec une espèce d'argile malaxée et cuite. Ils recouvrent le vase achevé et sec d'un enduit luisant formé avec des écailles de poissons et des coquillages nacrés. Une de ces jarres s'échange plus haut, paraît-il, contre un buffle.

Les gens du village ne semblent pas trop timides; ils viennent, dans la soirée, nous voir et nous apporter de petits fruits aigrelets dont le goût rappelle celui

de la pomme verte. Ils nous font cadeau d'un beau chat noir très doux. Nous avons donc maintenant le chat du bord.

15 avril. — Nous arrivons vers 11 heures à un grand village, — Moumoune, Poumok, Moulapoumok, — où nous trouvons des Penongs Praous qui, bien faits, pas très grands, les cheveux relevés sur la tête en un gracieux chignon, semblent se rapprocher davantage, comme type, des Annamites que des Cambodgiens.

Nous descendons dans une maison, dont le maître, un Chinois, est à T'Boc, cherchant de l'or. Sa femme en a beaucoup. Elle nous montre deux échantillons de sulfure de cuivre trouvés dans la province de T'Boc, nous en donne un d'or naturel, et nous confie son fils avec deux domestiques.

Les gens du village connaissent en grande partie T'Boc, et quelques-uns s'offrent à nous accompagner. Cela commence à prendre tournure, et nos hommes, un peu découragés, sont tous ragaillardis à la pensée d'être secondés et d'avoir moins à se fatiguer.

Le lendemain matin, la mère nous amène son garçon, Alaï, un fils de Chinois et de Laotienne, qui, à vingt ans, n'en paraît que quinze à peine. Il va rejoindre son père et s'embarque sur notre sampang. Nous repartons et nous arrêtons au village suivant, qui

s'appelle Po Salat. Nous trouvons là M. Pelletier en grande conférence avec les notables et les gouverneurs, lui assis sur sa chaise, eux accroupis sur leur derrière, selon les us et coutumes du pays. L'un d'eux est le jeune frère de l'ancien roi de Bassac, qui reçut en 1867 la mission Doudart de Lagrée. Il vient nous voir ; nous lui rendons sa visite et l'invitons à dîner. Il nous procure 16 hommes pour aller à T'Boc. Ancien haut mandarin, il possède deux éléphants, des chevaux, des buffles, des esclaves, et jouit d'une grande influence dans le pays.

17 avril. — Partis de bonne heure, nous devons arriver ce soir à un village de Penongs Praous. A trois heures, nous voyons leurs premières maisons édifiées au sommet des arbres, à 5 ou 6 mètres du sol. Nous arrivons vers 6 heures à leur village, appelé Ban Tagnat. Ils célèbrent une fête et nous apportent des jarres de vin de riz, des poules, du riz, des œufs. Ils nous construisent une maison pour la nuit. Ils semblent très doux, très gais.

A partir de T'Boc, il n'y aura plus de Penongs Praous. Nous entrerons alors dans le pays des Tiaraïs.

Le lendemain, les Laotiens de Po Salat s'en retournent chez eux ; ils sont remplacés par 16 sauvages, armés de lances et de coupe-coupe.

Nous arrivons à 7 heures et demie à l'embouchure de la rivière de T'Boc, à quelques heures du village, à deux jours au plus, paraît-il, des points les plus riches en or. Cette rivière, c'était le but ; et nos hommes semblent aussi heureux que nous d'être arrivés.

T'Boc en effet est notre objectif; c'est de ce village que M. Pelletier a si souvent entendu parler, c'est lui qui a prêté son nom à la Société qui nous a envoyés dans ces parages.

Nous ne nous engagerons cependant pas dans cette rivière, et nous ne chercherons point à atteindre le village de T'Boc, car, avec notre matériel, il nous est aussi difficile de nous y rendre par eau que par terre : la rivière n'est pas assez forte pour porter nos pirogues, et nous ne trouverons aucune voie de ce côté-là pour traverser les fourrés impénétrables de la forêt vierge.

Renseignements pris, nous nous décidons à continuer de remonter la Sé Sane, jusqu'à ce que nous ayons trouvé une localité de notre choix, où nous pourrons recevoir directement les convois et d'où nous pourrons rayonner dans toute la contrée, et revenir à T'Boc au besoin.

Nous arriverons justement à Bokham, le point que les chercheurs d'or ont le plus travaillé, et qui a le plus de renommée parmi les Birmans orpailleurs. C'est du reste ce village que le capitaine Cupet, dans sa relation, cite comme un marché de l'or.

Nous rencontrons et visitons le village (praou) de Ban-Tiouï (ou Ban-Tiouille), très curieux avec ses maisons élevées sur des arbres coupés à une certaine hauteur, ses défrichements étendus, ses plantations de maïs. Les habitants se défendent au moyen d'abattis, de piquets pointus pour éviter les incursions des Laotiens qui viennent, la nuit, enlever des hommes pour les vendre. Ils vivent par villages indépendants de 40 ou 50 individus. Les enfants sont jolis avec des yeux noirs très doux et non bridés. Les hommes ont les lobes de l'oreille percés de gros trous où ils passent des morceaux d'ivoire gros comme le doigt.



La relève se fait maintenant sans difficultés. Chaque village traversé nous donne des coolies que relaient des hommes du village suivant. A Ban-Tha,

les hommes arrivent avec deux cochons, des poules, du vin de riz, des bananes.

Nous rencontrons une série de rapides assez violents. Les difficultés ne sont pas encore absolument terminées, mais la fin approche.

Le soir, les Praous, les Cambodgiens, les Laotiens, les Chinois font la fête. On tue les porcs donnés le matin, on les mange arrosés de vin de riz, tous jacassant, chacun dans sa langue, jusqu'à minuit. On fume un peu d'opium et l'on va se coucher.

CHAPITRE VI

ARRIVÉE ET INSTALLATION A BOKHAM

21 avril. — Nous arrivons vers neuf heures du matin au village de Bokham. C'est un village de penongs (sauvages), avec des Laotiens à côté. Nous y sommes très bien reçus ; on nous apporte les présents accoutumés : porcs, vin de riz, poules, œufs. Nous causons; les gens du pays assurent que la montagne située à deux lieues contient des gisements d'or, que dans le temps on y travaillait et qu'ils seraient heureux de nous voir nous installer chez eux.

M. Pelletier et moi, nous allons à la montagne dans la soirée avec une dizaine d'hommes et deux indigènes. A trois quarts d'heure du village, nous trouvons des vestiges d'une ancienne exploitation aurifère. Nous passons la nuit en pleine forêt sauvage. Le matin, nous nous remettons à nos recherches ; tous les quartz cassés semblent contenir de l'or en plus ou moins grande quantité.

Lorsque nous revenons, après un déjeuner sommaire, les tentes sont dressées, les cadeaux affluent des villa-

ges environnants. L'excellent accueil de ces Tiaraïs, le désir d'étudier le gisement aurifère de la montagne, nous décident à demeurer quelque temps à Bokham. On nous cède une maison qui nous servira de magasin. Nous ferons recouvrir notre tente avec une toiture en paillotte, pour nous protéger de la chaleur pendant le jour.

Les députations de sauvages tiaraïs se succèdent. Ils ont l'air ouvert et assez intelligent. Le soir, grande fête en notre honneur : vin de riz, libations, danses au son des tam-tams et des gongs.

Nous faisons tout débarquer et sécher, nous installons le magasin ; notre toiture est terminée ; on nous donne une autre maison pour nos Chinois. Les indigènes sont réellement heureux de nous voir, ils nous demandent la permission de nous garder pendant la nuit. Ils causent volontiers, donnent tous les renseignements que nous leur demandons sur leur organisation et leurs coutumes. Ils vivent par petits groupes, se choisissant un chef, sont en hostilité permanente avec les autres races de sauvages, et cherchent réciproquement à se prendre des hommes qui seront vendus comme esclaves.

Nous leur demandons s'ils seraient contents de travailler à la montagne. Ils répondent que oui. Leur chef me promet une centaine d'hommes. Nous verrons ce que cela donnera.

24 avril. — Ce matin, à 3 heures, orage et pluie violents. Heureusement que notre installation est terminée.

Les renseignements donnés par les gens du pays sur la quantité d'or trouvée sont assez contradictoires. Nous les regarderons travailler et verrons par la suite en quoi nous pourrons utilement modifier leur manière.

Nous montons le soir à cheval, M. Ruel et moi, pour aller à la montagne et nous rendre compte de leur façon d'opérer. Ils cherchent les fonds de ravins, déracinent les arbres et font au pied un trou généralement profond de $1^{m}50$. Le quartz est laissé de côté.

Nous rentrons à 6 heures. Il va falloir nous organiser avec rien, puisque notre gros matériel est resté à Welcantile et que nous avons perdu, dans un naufrage, la caisse contenant une partie du fourneau de coupellation et nos produits chimiques les plus indispensables.

Les journées qui suivent sont employées à continuer notre installation et celle des hommes. J'établis l'avant-projet d'un bocard pour broyer les quartz aurifères. Le forgeron chinois installe sa forge. On s'occupe des maisons à construire et on envoie couper des arbres et des bambous dans la forêt pour le travail.

Le temps commence à devenir orageux, et nous craignons que ce ne soit le commencement de la saison

des pluies, ce qui nous causera un retard considérable.

Nous continuons à nous renseigner sur la valeur aurifère de la région. Il y a de l'or indéniablement, partie en quartz que les indigènes ne savent pas traiter, partie en alluvions qu'ils traitent par les battées et qui leur rapporte très peu, sauf les rares fois où la chance les favorise en leur faisant découvrir un morceau d'or un peu plus gros.

Le père du petit Alaï à nous confié arrive à Bokham. C'est un marchand chinois qui fait depuis longtemps le commerce dans la région et qui semble très bien la connaître. Il nous donne le prix de quelques marchandises. Sur toutes il y a 100 pour 100 à gagner. Mais ici, il faut absolument se conformer aux modèles établis, et rien ne sera plus difficile que d'en faire admettre de nouveaux.

Le sauvage ne travaille pas à la montagne. Quand il y va, c'est dans l'espoir d'y trouver un peu d'or, deux ou trois grammes tout au plus, qu'il échangera contre les choses qui le tentent.

Le vieux Chinois met à notre disposition ses deux éléphants ; deux autres arrivent le 27 avril. M. Pelletier part le lendemain en tournée d'exploration avec sept hommes et deux éléphants chargés d'une pacotille. Le même jour nous envoyons le comprador chinois Albert avec trois bateaux à Welcantile, d'où il ramènera, le plus tôt possible, les marchandises d'échange,

les vivres et l'outillage dont nous avons absolument besoin.

De six heures du matin à six heures du soir, notre petite fourmilière est en pleine activité, dans un atelier couvert que nous avons fait édifier pour abriter nos hommes contre la pluie continuelle. On scie les arbres apportés pour la construction des maisons, on les équarrit à la hache, on les rabote, et notre charpentier chinois leur donne la dernière façon pour l'ajustage.

La confection du bôcard se poursuit lentement. Nous en attendons l'achèvement avec impatience, car nous pourrons alors aller en forêt à la montagne avec deux ou trois cents sauvages rassemblés, opérant à leur guise, et faire de notre côté des essais avec notre personnel.

Tous les jours on nous apporte du poisson, du riz, des poulets, des cochons. Un peu remis de douleurs intestinales qui m'ont fort éprouvé, je vais à la montagne faire une petite reconnaissance, sans grand résultat.

Il fait horriblement lourd de midi à 3 heures, plus chaud qu'en Cochinchine. Quelques hommes commencent à avoir des accès de fièvre ; nous leur faisons à tous une distribution de sulfate de quinine.

9 mai. — Continuation des travaux : réfection des rouffles de nos bateaux, ajustage des pièces de bois

destinées aux maisons, construction du bocard. A défaut de l'enclume que j'ai fait vainement chercher dans tout le pays pour le forgeron chinois chargé d'établir l'appareil sous ma direction, on emploiera à cet usage une des faces d'un poids en fonte de 10 kilogs rapporté de France. Nous nous aménageons comme si nous devions demeurer ici, ce que nous ignorons encore d'ailleurs.

Lettre de M. Pelletier, nous renvoyant cinq hommes qui ne peuvent, prétendent-ils, aller plus loin et que nous lui remplaçons par cinq autres. M. Pelletier n'a encore trouvé que peu de chose : des sables, mais d'une faible teneur en or. Il a manqué être assailli par les sauvages armés de lances et de sabres, qui se sont contentés de les entourer, lui et ses compagnons, en hurlant et en gesticulant. Il nous indique une mine que l'on prétend argentifère; il continue sa route vers le nord-est.

Le bocard est enfin terminé et mis en place ; mais on ne peut aller travailler à la montagne avant d'avoir fait les sacrifices d'usage (bâm-cong), sans quoi personne n'irait, de crainte de mort. Le 12 mai commencent les cérémonies ; les gongs et les tam-tams résonnent. Les gongs ont trois ou quatre notes différentes et donnent absolument l'illusion de cloches. On offre au Bouddha de la montagne deux buffles, deux cochons, deux poulets, un blanc et un noir de chaque espèce ;

deux pièces d'étoffe, une blanche et une noire ; deux jarres de vin de riz, et 100 bougies de cire.

Les buffles ont le cou tranché, et leurs deux têtes sont placées à la porte de la maison d'adoration. Les indigènes dépècent la viande crue et la mangent gloutonnement. Ce n'est qu'après avoir apaisé la première ardeur de leur faim qu'ils font cuire les débris. Danses, libations, gongs et tam-tams.

Naturellement il ne faut pas travailler pendant les deux jours que durent les fêtes. On ne doit même pas parler de la chose pour laquelle on célèbre le sacrifice, et nous sommes rappelés à l'ordre pour avoir enfreint cette prescription que nous ignorions.

16 mai. — Ce matin, départ pour la montagne de trente hommes, munis de pelles, de pioches, de cognées, de masses, de coupe-coupe et de battées. Nous les laissons aller complètement seuls pour ne pas les gêner, quitte à les surveiller plus tard lorsque le pli sera pris. Dans le tas, deux seulement savent travailler et rapportent en tout et pour tout deux décigrammes d'or. On peut juger de notre découragement.

Le lendemain, les mêmes hommes retournent à la montagne, ils en reviennent avec tout aussi peu d'or que la veille.

Estimant que l'auge sibérienne serait plus utilisable ici que le sluice, j'en dresse une épure que nous

allons faire exécuter par notre charpentier chinois.

Nous causons avec un vieux Laotien. Il prétend que l'on peut trouver de l'or, comme n'en pas trouver du tout ; que c'est une pure question de chance.

21 mai. — Voici déjà un mois que nous sommes



à Bokham, et nous ne sommes pas beaucoup plus renseignés sur nos chances de réussite. En somme, on s'est installé, on a fait connaissance avec les habitants,

construit un bocard, et reconnu qu'il y a au moins des traces d'or. Nous nous occupons de notre installation définitive ; les hommes vont en forêt scier, écorcer et rapporter les pièces de bois qui constitueront les fermes de notre future habitation. Dès notre installation terminée, et cela demandera encore au moins dix jours, on se mettra à la construction de l'auge sibérienne, de manière à pouvoir, aux premières grosses pluies, laver le plus de sable possible. D'autre part, notre appareil traitera les quartz, et nous aurons enfin une donnée scientifique et exacte sur la valeur aurifère de notre concession. Jusque-là, rien de sûr ; cette incertitude de l'avenir est absolument lancinante.

24 mai. — Les hommes sont partis, trouvant la corvée trop lourde. Nous apprenons que des ordres auraient été envoyés dans différents villages par le résident de Stung Treng, les engageant à ne venir travailler que si on les payait. On juge à quel point cela va faciliter notre tâche. D'autre part, ledit résident aurait fait arrêter Luong Phum, le chef laotien qui nous procurait des hommes et était descendu à Ban Tha pour chercher des charpentiers. Une singulière façon de protéger les missions ! Nous voici sans travailleurs et nous allons être sans vivres, car le convoi de ravitaillement que nous attendons de Stung Treng tarde bien à venir. Nous nous décidons à envoyer aux nouvelles.

Un bateau ira au-devant du convoi, un autre portera une lettre au mandarin de Po Salat, lui demandant un délégué chargé de nous recruter et de payer des travailleurs.

Le même soir revient le premier bateau, nous apportant une nouvelle incroyable : le résident de Stung Treng aurait mis en prison cinq hommes du convoi ; dix se seraient sauvés, et il n'en resterait plus que cinq. Ainsi, ce fonctionnaire français, qui devrait nous protéger, non content de contrarier nos efforts, chercherait encore à nous affamer en nous coupant les vivres ! — Il est convenu que M. Ruel partira pour Stung Treng, et verra ce qu'il nous reste à faire vis-à-vis de pareils procédés.

Le 28 mai, pendant que nous déjeunons, nous entendons des coups de fusil. C'est M. Lefebvre qui monte enfin avec deux bateaux. Il arrive à 11 heures, et nous raconte que cinq des quinze hommes se sont sauvés, ce qui l'a obligé de rebrousser chemin et de retourner à Stung Treng : d'où son retard. Il a mis quinze jours pour monter. Les indigènes se seraient plaints au résident que nous levions l'impôt, etc.

M. Lefebvre nous annonce qu'il a laissé M. Voitel avec M. de Chabannes, lequel est venu le rejoindre.

M. de Chabannes, dont le nom se trouve sous ma plume pour la première fois, est un de nos plus charmants compagnons de route. Nous avions fait sa con-

naissance à bord de l'Océanien ; il avait auparavant connu M. Pelletier à Pnom Penh, qu'ils avaient habité en même temps. Ancien officier de marine, officier de la Légion d'honneur, M. de Chabannes La Palisse est revenu dans la colonie malgré son âge avancé, pour essayer d'y faire œuvre utile.

Il a demandé à son arrivée la concession d'une grande île cambodgienne du golfe de Siam ; il compte la mettre en valeur et veut y établir un dépôt de charbons pour les canonnières et les bateaux à vapeur faisant le service de Pnom Penh et Saïgon à Bangkok.

Toutes ses affaires terminées, il lui fallait encore attendre plusieurs mois la réponse à sa demande de concession. Il nous avait demandé d'en profiter pour se joindre à nous et nous aider dans nos travaux ; MM. Ruel et Pelletier avaient accepté avec d'autant plus de plaisir qu'ils savaient déjà sa compagnie fort agréable, et qu'ils avaient été à même d'apprécier ses qualités.

Comme je l'ai déjà dit plus haut, le voyage de M. Ruel à Stung Treng avait été décidé ; les préparatifs s'en poursuivent malgré l'arrivée de M. Lefebvre. Il part donc deux jours après, et j'extrais de ses notes le récit de ses aventures.

CHAPITRE VII

VOYAGE DE M. RUEL A STUNG TRENG PAR ROUTE DE TERRE

(*Extrait des notes de M. Ruel*)

29 mai. — Je pars demain matin par une route de terre, que l'on dit plus directe et où aucun Européen n'a encore passé. J'emmènerai du monde jusqu'à un gros village, Ban Huoï ou Ban Houï : le caporal cambodgien et cinq hommes, que je renverrai dès le lendemain. Je compte trouver à Ban Huoï des voitures à bœufs avec lesquelles je pourrai descendre rapidement à Stung Treng. Je donne mes dernières instructions à Coussot pour le travail.

30 mai. — Je me réveille à 5 heures, fais le branlebas et pars à 6 heures avec tout mon monde.

Aspect de la forêt de Bokham. Elle est rocheuse sur tout son parcours tant qu'on est dans la montagne. Taillis parsemés de gros arbres. Ensuite, grandes clairières de 2 à 3 kilomètres. Aussitôt après, la forêt devient absolument touffue. A midi, le soleil n'y pénètre

presque pas ; ce sont des séries de vallonnements avec petits cours d'eau torrentueux dans le fond. Viennent ensuite quelques espaces moins boisés sur les versants dont la pente est plus forte, et couverts d'herbes hautes de 1m20 à 1m60. Dans les fonds, sous-



bois épais, sangsues et fourmis noires. Nous entendons le cri du tigre en chasse.

Nous arrivons vers midi à Ban Katiok, et nous n'en repartons qu'à 5 heures, après avoir attendu inutilement un cheval que j'avais fait demander.

Nous voici à Ban Houï. Énormes défrichements cul-

tivés, troupeaux de bœufs, buffles, chevaux et éléphants. Hautes maisons de 10 mètres d'élévation, sur 20 de long; deux *salats* (1) polygonales à toits pointus très élancés, rappelant par la forme certaines cases de chef au Sénégal. Les hommes portent la lance et le sabre, montent à poil en amazone. Ils sont très musclés; quelques-uns semblent de couleur plus foncée.

31 mai. — Ce matin, j'espérais partir dès 6 ou 7 heures. Il a fallu marchander, discuter, laisser un fusil en gage du cheval, payer d'avance le cheval et les coolies recrutés. Départ à 9 h. 1/2, arrêt à Ban Komh Yan.

Le petit cheval que je me suis procuré est excellent. Il franchit tous les arbres abattus en travers des sentiers sans broncher, pourvu qu'ils ne dépassent pas la hauteur de son ventre.

1er juin. — Nous arrivons, vers 1 h. 1/2, à Luong Phat, village laotien sur la Srépok. Ici on prétend qu'il nous faudra 6 jours pour nous rendre à Stung Treng. Après trois heures de palabre, je réussis à conclure le marché suivant : trois voitures viendront charger en

(1) Maisons construites par les indigènes pour abriter, pendant la nuit, les étrangers de passage.

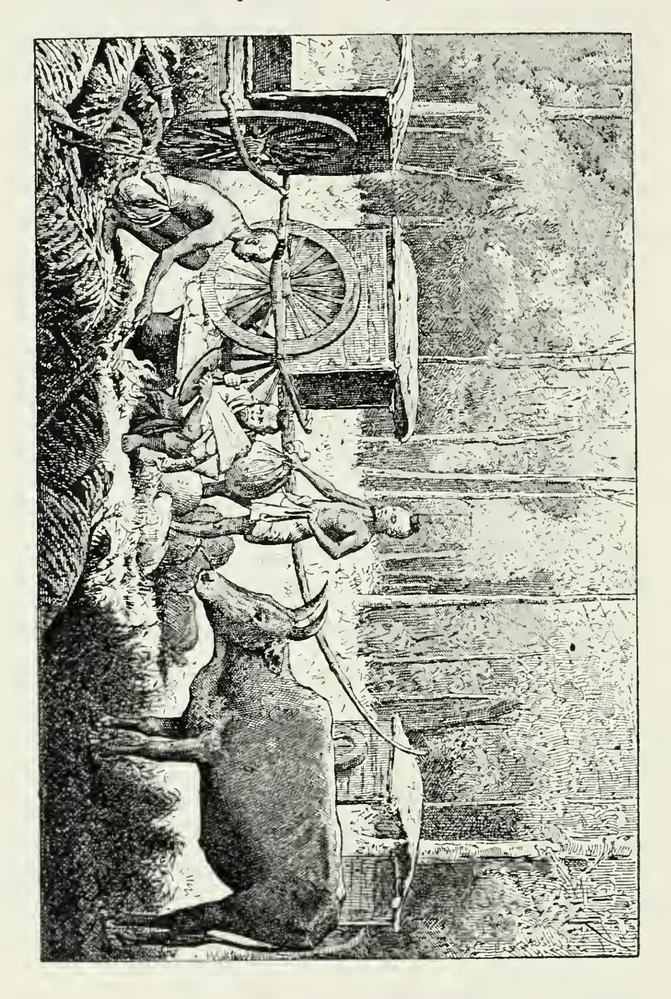
face de Stung Treng, à raison de 3 *piculs* (1) chaque, pour 12 piastres (2). Les trois voitures, les bœufs et les conducteurs devront coucher chez moi cette nuit pour pouvoir partir demain matin à la première heure.

2 juin. — Mis en route à 6 h.30, nous arrivons vers midi à Srépok, le dernier village avant Stung Treng. Les indigènes disent qu'en allant vite nous resterons en forêt tout le temps pendant trois jours au moins, plutôt quatre. Je trouve trois voitures qui partiront demain aux mêmes conditions, grâce à un Chinois qui parle annamite et qui m'invite à me reposer chez lui. Je fais des provisions d'œufs, de poules, de riz, et nous repartons à 2 heures.

Pas un cahot de la voiture à bœufs qui ne se traduise par un coup reçu. La route est formée uniquement de deux ornières ; pas de ponts, naturellement. Aux endroits où l'herbe est haute de $1^{m}60$, on n'aperçoit plus les ornières, et le conducteur procède par tâtonnements. Racines, arbres morts ou coupés sont franchis par nos braves animaux, marchant dix à douze heures par jour, se nourrissant eux-mêmes le soir à l'arrivée au campement, pendant que leurs conducteurs vont couper le bois mort, allument le feu et cuisent le riz.

(1) Un picul vaut 60 kilogs.
(2) La piastre valait environ 2 fr. 80 à ce moment-là.

Nos hommes dépouillent aujourd'hui un énorme



lézard gros comme le bras et long de $1^{m}50$, de la chair

duquel ils sont très friands et auquel nous allons goûter tout à l'heure. Un d'eux l'a pris tantôt à la main, se jetant dessus et luttant avec lui au moment où il cherchait à remonter sur un arbre. Je me fais garder la peau. Au dernier ruisseau, on a eu soin de remplir les gourdes, car on ne trouve pas partout de l'eau en forêt à cette époque. Mon cheval est blessé au dos ; on ne pourra plus s'en servir pendant plusieurs jours. Il suit derrière la seconde voiture à bœufs.

3 juin. — L'aspect de la forêt au soleil couchant est merveilleux. Pas un bruit, pas un souffle d'air agitant une feuille. Ici la forêt se compose d'arbres assez élevés avec herbes hautes dans les clairières ; elle n'a pas le caractère sauvage d'il y a deux jours, où lianes, bambous, branches formaient un fouillis inextricable dominé par d'énormes arbres, et impénétrable aux rayons du soleil. Ici les arbres se détachent nettement et prennent de jolis tons bleuâtres à la disparition de l'astre. Ce crépuscule ne dure malheureusement qu'une demi-heure ; puis la nuit tombe, soudaine.

La forêt semble alors se réveiller et l'on entend mille bruits que l'on ne percevait pas de jour. Les hommes mangent à la lueur du feu. Les trois voitures ont été disposées, sur trois faces, le feu et les bêtes formant la quatrième. Nous couchons au milieu, les conducteurs, mon indigène et moi. La nuit est très belle, tout étoi-

lée, et douce la température. Les hommes fatigués s'endorment, et je me sens envahir peu à peu par ce sentiment de mélancolie sans motif que la forêt nous fait toujours éprouver.

A 5 heures du matin, la nuit encore complète, je réveille les hommes ; le feu est ranimé, on sèche les couvertures humides de la rosée nocturne. On mange un peu de riz froid, gardé de la veille, on attelle et on part. Les arbres apparaissent grisâtres dans le jour naissant. Les étoiles s'estompent, pâlissent, s'effacent, et ce n'est qu'une demi-heure après que je puis commencer à prendre des notes. Cette demi-heure de pénombre est exquise, et rien ne saurait donner l'idée de son charme. Il fait presque frais. Peu à peu l'horizon s'éclaire, le ciel devient rose, et le grand jour éclate subitement. Les hommes silencieux, encore à moitié assoupis, se réveillent alors ; ils se mettent à fumer, à causer d'une voiture à l'autre. Le soleil surgit, le ciel s'illumine et, tout baignés de clarté, les arbres se dessinent dans leurs moindres détails.

Il ne fait pas encore chaud, de 26° à 28°. Les bœufs, qui allaient lentement dans le demi-jour, se mettent à trotter, disparaissant parfois dans les herbes hautes, ne laissant plus voir que leurs cornes dans le sillage vert que trace leur passage. Le conducteur les pique de son aiguillon, les excite de la voix, et les arbres passent, passent, le paysage restant indéfiniment le

même, mais charmant dans sa monotonie même.

Bien cahotés, on laisse à 9 heures bêtes et gens se reposer, car c'est l'heure où, dans tout l'Extrême-Orient, on prend son premier repas. Déjeuner frugal, composé de riz cuit à l'eau que l'on mange avec la main, de poisson salé emporté ou d'un morceau de venaison grillée lorsque, comme hier, on a été assez heureux pour chasser quelque gibier. Voilà, avec un peu d'eau croupie, le repas dont se contente tout indigène en voyage. Sybarite, j'y ajoute quelques œufs dont je me suis prémuni au dernier village, heureux si je n'y trouve point des embryons de poulet, chose recherchée par les indigènes qui, malgré mes protestations énergiques, croient devoir m'en faire la gracieuseté.

On se remet ensuite en route et la journée, avec la chaleur montante, paraît longue, longue. Impossible d'écrire et même de lire, à cause des cahots dont il faut se garer. On s'absorbe donc dans ses préoccupations, ses inquiétudes. L'arrêt de quelques minutes pour l'orientation et les notes, et les insupportables mouches à bœufs constituent les seules distractions. Les heures se succèdent, lentes, jusqu'à ce qu'enfin le soleil commence à décliner. C'est le bon moment de la journée. On va pouvoir s'arrêter et se reposer.

5 juin. — Hier, après avoir traversé, non sans peine, la rivière de Bokham, je suis arrivé à 6 h. 30 du soir,

tout seul avec ma voiture, au village de Tma Kpo, sur la rivière d'Attopeu. Demandé par signes un sampang pour me mener à Stung Treng. J'y arrive à 8 h. 1/2 du soir, à jeun depuis le matin, nu-tête, nu-pieds, n'ayant pour tout costume qu'un *cai-quan* en loques, à la grande stupéfaction des Européens présents.

Impossible de trouver deux coolies pour me conduire à Welcantile. Mot d'ordre donné par les mandarins. Enfin, à 11 heures du soir, le résident averti me fait demander. Plaintes amères contre Pelletier, mise en doute de toutes mes affirmations, promesse d'enquête, etc., etc. Il finit cependant par me fournir un bateau avec lequel je descends à Welcantile, où, vers deux heures du matin, je réveille Voitel et de Chabannes. Nous causons et je me couche éreinté à trois heures.

Je passe toute la journée à attendre mon boy cambodgien resté en arrière avec mes affaires. Rien ne vient, j'envoie un bateau et Voitel aux nouvelles le soir, après le dîner, à huit heures.

Le résident est allé en forêt et ne sera de retour que dans cinq jours.

Je reste dans la même tenue, n'ayant aucun de mes effets.

6 juin. — Voitel revient avec mon boy. Celui-ci m'annonce que les conducteurs de mes voitures à bœufs

ont été appelés chez le gouverneur indigène et ont reçu l'ordre de retourner dans leur village. Lui-même n'a n'a pas pu trouver à manger.

Je vais à Stung Treng déposer une plainte contre le gouverneur entre les mains du commis qui remplace le résident en son absence. Le gouverneur prétend que les conducteurs se sont plaints d'avoir été pris de force, maltraités, non nourris, et qu'il les a autorisés à repartir. Lui qui, la veille, ne pouvait me procurer deux coolies, il a osé prendre une pareille détermination ! Je le prie de donner des ordres pour faire revenir les six voitures à bœufs, me plaignant amèrement du préjudice causé.

Je ne sais que penser. Est-ce une ligue arrêtée pour nous empêcher de réussir ? Faut-il incriminer la duplicité des mandarins jouant le double jeu avec nous et avec le Siam ?

7 *juin*. — Je continue à mettre à jour ma correspondance et mes notes de route, et vois un peu ce qu'il me reste à faire.

Nous sommes invités à dîner ce soir par le télégraphiste. J'en profite pour aller voir le nouveau capitaine du fort, Faivre, mon ancien adjudant de Saint-Cyr et mon ancien sous-lieutenant, marié. Il se met obligeamment à ma disposition.

Dîner excellent, rentrons à 10 h. 1/2 et nous cou-

chons. Entendons des coups de fusil la nuit, mais ne bronchons pas.

8 juin. — Les coups de fusil entendus hier étaient tirés par un homme du village siamois. Il a tué une panthère qu'il nous apporte ce matin. Je fais dépecer la bête ; la peau est intacte. Nous la faisons préparer de notre mieux, et nous mangeons un bifteck et un pot-au-feu de panthère.

14 juin. — Que de temps et d'argent perdus ! J'attends toujours les voitures à bœufs et les coolies. Le gouverneur laotien de Stung Treng ne veut donner ni les unes, ni les autres.

Retour de l'administrateur ; long palabre. Nous aurons les coolies demain et les voitures après-demain. J'obtiens l'envoi à Bokham du mandarin de Po Salat, ce qui facilitera le recrutement des indigènes pour nos opérations ultérieures.

19 juin. — Enfin nous avons pu repartir, Voitel, de Chabannes et moi, après avoir chargé les deux voitures à bœufs que nous avons pu seulement obtenir. Les pluies ont commencé ; nous allons avoir une route pénible à faire à pied.

Nous nous arrêtons à 6 heures en forêt, nous dînons et nous couchons sous des abris faits avec des feuillages et des couvertures. A sept heures, pluie et

orage qui traverse nos abris par trop sommaires. Le couchage est trempé.

20 juin. — A 5 heures, réveil. On fait chauffer un peu de riz et d'eau et l'on se met en route à 6 heures 1/2.

Pluie toute la journée par averses d'un quart d'heure. Nous arrivons à Préasei à 4 h. 50 et nous couchons dans une maison ouverte à tous les vents avec une pluie battante, après avoir fait boucher les plus gros trous. Toutes nos affaires sont trempées ; nous avons l'air de trois brigands et ferions peur à rencontrer.

Nous nous endormons à 10 h. du soir. A 3 h. du matin, nous sommes réveillés par un fracas et une secousse assez forts. Nous essayons de nous lever, mais en vain. La toiture, sous le poids de l'eau tombée, s'est effondrée sur nous, entraînant le clayonnage du plancher et nous sommes dans une obscurité absolue, noyés dans l'eau, cherchant à nous dégager. Voitel, qui est couché à côté de moi, me demande si j'ai du mal. Non, heureusement ; mais un coquin de bambou m'empêche de sortir. De Chabannes appelle à son secours. C'est bientôt dit ; nous devons d'abord nous délivrer nous-mêmes. Enfin, nouveau Samson, je m'arc-boute et soulève le pan de toiture, légère d'ailleurs, qui nous recouvre. Voitel se faufile à l'extérieur, et je puis, pendant qu'il soulève du dehors le bambou, me

dégager à mon tour. Nous aidons à sortir de Chabannes, qui n'en a du reste plus besoin, et nous voilà tous trois mouillés, trempés, à la recherche d'un coin pour y coucher à l'abri de la pluie. Nous attendons le petit jour, et nous pouvons enfin faire déblayer nos effets. Tout est imbibé, moisi, il pleut toujours ; impossible de continuer la route dans de pareilles conditions. Nous nous décidons donc à passer ici toute la journée, à allumer quatre ou cinq grands feux sous les maisons surélevées et à faire sécher un peu nos pauvres malles. Nous déjeunons, nous dînons, nous préparons nos provisions pour trois jours de forêt, pendant lesquels nous ne rencontrerons aucun village, et nous nous couchons à 10 h. du soir, riant encore de notre réveil de ce matin.

22 juin. — Nous nous mettons en route, précédant les voitures et allant au gué de Préasei, à 6 h. du matin. Nous y rencontrons la seule pirogue servant de bac et qui va nous passer ainsi que nos bœufs, nos voitures, notre cheval et nos quatre hommes.

Une heure, deux heures d'attente et pas de voitures. Enfin elles arrivent vers 8 heures et l'on peut commencer l'opération. Il faut décharger les voitures trop lourdes et faire cinq ou six voyages. Nous déjeunons pendant ce temps-là et ne nous mettons en route de l'autre côté qu'à midi. Que de temps perdu !

Nous nous arrêtons en forêt, à 5 h. 1/2, et je me couche sous une voiture à bœufs, me protégeant des deux côtés avec des sacs vides. Voitel et de Chabannes se construisent un abri superbe, avec des bois coupés en forme de tente bonnet de police. Je les admire sans les imiter ; nous verrons s'ils auront le même courage les jours suivants.

Nous dînons et nous couchons comme d'habitude, c'est-à-dire avec la pluie.

23 juin. — Réveil à 5 h. 1/2. Départ à 6 h. 1/2. Nous arrivons à l'embranchement de la route qui va à Srépok et la laissons à notre droite. Nous allons voir si ce nouveau chemin est plus court que celui que j'ai suivi en venant. La route est inondée et nous pataugeons à qui mieux mieux. Nous nous arrêtons à 5 h. 1/2 pour laisser aux bêtes et aux gens le temps de souffler. Je me couche sous la voiture ; de Chabannes et Voitel, vannés, ne pensent plus au beau campement de la veille et en font autant. Pluie battante, comme toujours.

25 juin. — Rien d'extraordinaire hier. Mes compagnons de route sont fatigués et j'ai mal au pied droit, un morceau de bambou y étant entré. De Chabannes et Voitel, mal installés et trempés jusqu'aux os, n'ont fait que récriminer toute la nuit. Plus heureux, je n'ai été que peu mouillé et j'ai dormi comme un

bienheureux, réveillé de temps en temps par les plaintes de Voitel.

Départ à 6 heures du matin. Accidents de voitures; une casse, l'autre capote et se renverse au beau milieu d'un ruisseau. Deux heures perdues ; tous nos effets trempés.

A midi 30, je rencontre l'embranchement sur Luong Phat (ou Long Phat) et j'annonce que dans quatre heures nous serons au village de Ban Patat. J'envoie devant le Laotien et le cheval.

Nous marchons derrière les voitures à bœufs jusqu'à 4 heures, et passons devant dans une montée très dure qui nous conduit au haut d'une petite colline à pic d'où nous devons apercevoir le village. Je ne reconnais plus la route et propose d'attendre les voitures. De Chabannes dit qu'il est trop fatigué et que, s'il s'arrête, il ne pourra plus repartir. Nous continuons et arrivons à 5 h. 30 sur un défrichement de sauvages. J'en envoie chercher un par Voitel, et nous lui répétons « Ban Patat » sur tous les tons. Il nous montre une toute autre direction que celle que nous avons prise et me confirme dans l'idée que nous nous sommes trompés de route.

Nous lui demandons par signes de nous conduire, et le voilà parti à une allure de 6 kil. à l'heure sous un fouillis inextricable de lianes et de bambous où j'achève de me mettre les pieds en sang. Il marche tou-

jours et nous le suivons à grand'peine, épouvantés à l'idée qu'il peut nous brûler la politesse et nous laisser en plan au beau milieu de la forêt.

La nuit arrive. Il continue toujours à trotter se dirigeant Dieu sait comme. Nous rencontrons un torrent de 30 mètres de large que nous franchissons en nous tenant tous quatre par la main. Enfin, à 7 h. 1/2, il s'asseoit par terre, nous expliquant par signes qu'il a perdu sa route et qu'il ne distingue plus rien.

Pluie, nuit noire, pas d'allumettes ni de briquet pour allumer un feu, pas d'armes, rien pour nous couvrir. Nous n'avons rien dans le ventre que la peur de voir notre sauvage détaler. De Chabannes déclare que, si cela arrive, nous sommes en danger de mort. Je prétends naturellement le contraire, quoique sans boussole nous ne puissions pas grand'chose. Je fais coucher le sauvage par terre et je m'étends en travers sur lui, en m'adossant à un arbre. De Chabannes se met de l'autre côté, et Voitel en face. La pluie tombe à torrents. Je réussis cependant à dormir une bonne heure, les pieds complètement à vif, n'ayant pu regarder où je marchais, hypnotisé par la surveillance du sauvage que je craignais de voir se sauver à chaque instant.

A 5 heures du matin, nous repartons et, par des sentiers sous bois épouvantables, nous arrivons à 7 h. 1/2, déchirés par les ronces, mourant de faim,

de soif et de fatigue, au village de Ban Patat.

Obligés de nous arrêter, une branche cassée étant en travers de la route, signe que nul étranger ne doit entrer. On hèle les gens du village ; une vieille sorcière vient nous reconnaître, prend Voitel par la main et nous fait pénétrer. Nous trouvons notre Laotien et le cheval, mais pas de voitures. Nous nous jetons sur les œufs durs, le riz et l'eau que l'on nous apporte et nous nous endormons.

A deux heures, mon boy arrive, disant que les voitures ont passé la nuit en forêt et ne peuvent aller plus loin. Il y a fête au village, impossible de trouver des coolies. Heureusement, nos voituriers ont déchargé dans un village, ont fait peur aux indigènes de la responsabilité encourue si quelque chose disparaissait, et ils nous rapportent tous nos effets trempés par la pluie et par les immersions de la journée d'hier. Feux et séchage. Nous payons les voituriers et nous dînons. J'envoie chercher deux chevaux à Ban Labang pour de Chabannes et moi, car nous ne pouvons plus marcher ; Voitel montera le cheval blessé, mené à la main par le Laotien. Le village nous fournit des coolies pour aller à Ban Huoï demain, et la marche ne sera pas trop pénible.

27 juin. — En cours de route, les coolies mis à ma disposition se perdent ou se sauvent. Je les quitte donc

et, prenant les devants, je rencontre par hasard de Chabannes et Voitel qui, abandonnés eux aussi par leurs guides, ne savaient plus trop quelle direction prendre. Ce n'est qu'à 7 h. 1/2 que nous arrivons à Ban Huoï sans boys et sans voitures. Nous y trouvons A Sec et un Laotien envoyés par Coussot de Bokham. Nous mangeons et nous attendons le lendemain.

23 juin. — Les coolies ramenés par le Laotien sont arrivés ce matin à 8 h. avec nos affaires et le cheval. Je loue un éléphant et des coolies pour transporter nos effets à Bokham.

Nous repartons tous les trois à cheval avec un guide laotien. Voitel ne peut plus avancer, son cheval s'y refusant à mi-route, et il est obligé de faire le restant de la route à pied.

Enfin, à 5 heures, je rencontre des hommes à moi, occupés à couper des bambous dans la forêt, et nous arrivons à 5 h. 1/2, heureux de nous trouver réunis tous les cinq. J'ai les pieds enflés et puis à peine marcher, ayant une dizaine de plaies . . . .
. . . .

***

Je reprends le fil de ma narration.

Il a été fait peu de choses à Bokham en l'absence de M. Ruel, le personnel faisant défaut et la maladie

ayant frappé presque tous les hommes du détachement, mais surtout les Chinois qui vont de mal en pis et demandent à s'en aller. Je leur remonte un peu le moral, mais je ne veux, ni ne peux les laisser partir avant le retour de M. Ruel. Ils avaient cessé de se soigner; ils reprennent des médicaments, mais ils continuent à ne pas travailler. Les autres hommes du détachement s'occupent seuls à la construction de la grande maison ; toutes les pièces principales sont réunies et même portées sur les lieux; les trous sont pratiqués aux points voulus pour y planter les montants des fermes. Ils vont presque tous les jours en forêt chercher des bambous qui serviront à faire les cloisons et les planchers. Tout en les dirigeant et en les surveillant avec M. Lefebvre, je continue mes travaux et je me rends souvent à la montagne. Le levé topographique terminé, j'étudie les sables aurifères et à cet effet j'emmène avec moi quelques indigènes, auxquels je fais laver les sables sous mes yeux ; je les laisse d'abord opérer à leur guise et choisir les points d'attaque qui leur conviennent le mieux ; puis je choisis moi-même les points théoriques que je crois par conséquent les plus riches. Les essais sont effectués plusieurs jours de suite, et tous donnent le même résultat excessivement faible, sinon négatif. Ils prouvent seulement la bonne foi des recherches opérées le mois précédent par les indigènes livrés à leur propre initiative. J'en suis navré, et je suis sur-

tout ennuyé de causer le plus grand désappointement à mes chers camarades de voyage, qui n'avaient pas encore perdu tout espoir, et attendaient la sanction des essais officiels ; les quartz n'ont pas donné non plus de résultats satisfaisants, et il n'y a plus lieu de faire fond sur la richesse de la contrée au point de vue de l'or, bien trop disséminé dans tous les cours d'eau. Une seule chose reste, sur laquelle personne ne compte plus : dans toutes les recherches, on n'a pas encore atteint le fond, le *bedrock*, les eaux empêchant toujours de le faire, et les indigènes prétendant qu'on ne trouve plus aucune trace de poussière d'or au delà de la première couche. Cependant les quantités entraînées par les eaux ont dû être plus abondantes dès le début, et c'est au plus bas de la couche supérieure que l'or, très lourd, a dû s'accumuler ; il sera donc intéressant plus tard de s'en rendre compte, quand il y aura un peu moins d'eau.

Dans mes travaux en forêt, j'ai pris la fièvre en même temps que la dysenterie en procédant moi-même au lavage des sables, ce qui m'obligeait à me mettre à l'eau. Grâce aux soins énergiques que je me suis moi-même administrés, je suis venu bien vite à bout de la maladie, et j'étais rétabli au retour de M. Ruel. Il n'en était pas de même de M. Lefebvre qui, pendant tout son séjour en Indochine, n'avait pas encore souffert du climat jusqu'au moment de son arrivée à Bokham. La

dysenterie et la fièvre eurent d'autant plus d'effet sur lui que sa constitution paraissait plus robuste ; et il fut très vivement éprouvé par la maladie, qui le prit en voyage, alors qu'il était allé au-devant du convoi, dont on avait appris le départ de Stung Treng ; il fut donc obligé de rentrer à Bokham pour se soigner avant de l'avoir rejoint.

Presque tous les jours il y avait des malades parmi les hommes du détachement et les indigènes du village qui venaient se faire traiter, mais enfin l'état sanitaire commençait à s'améliorer à la fin de juin. Les Chinois surtout allaient bien mieux, sans toutefois commencer encore à travailler, excepté le cuisinier, plus âgé que les autres. C'est un fumeur d'opium et naturellement le laudanum a bien moins d'effet sur sa constitution ; de plus il est au bout de sa provision d'opium et la crainte d'en manquer le rend peut-être plus malade que tout le reste.

Aucune nouvelle de M. Pelletier depuis le mois de mai. Nous estimons qu'il a dû remonter jusqu'à Attopeu, et nous comptons le revoir sous peu.

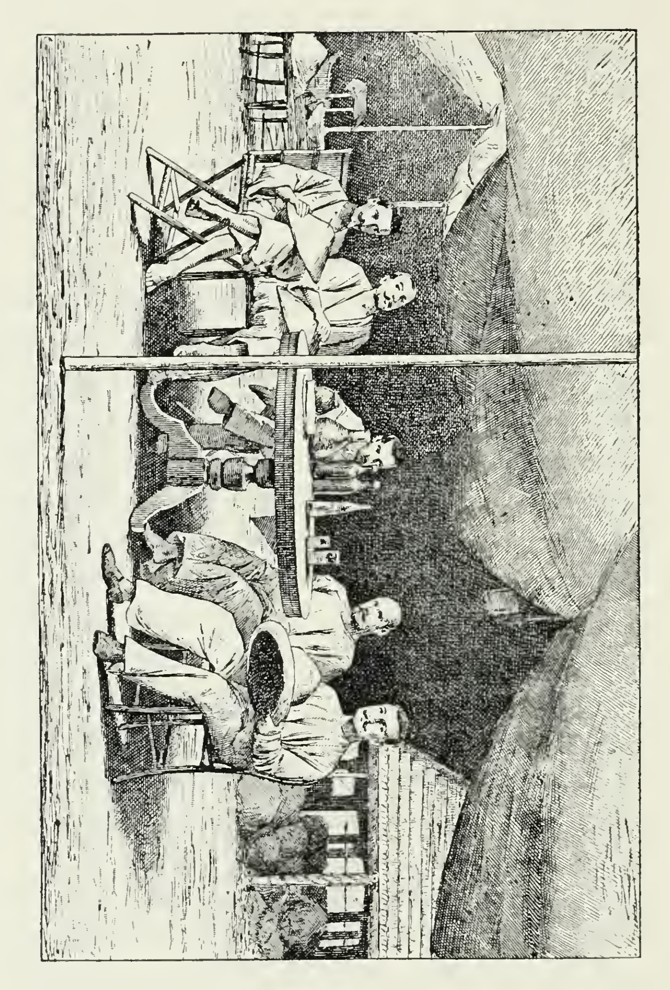
CHAPITRE VIII

RETOUR DE M. PELLETIER. — MON VOYAGE A BAN CHAÏ

Nous sommes tout et tous au bonheur de nous revoir, d'être de nouveau réunis et, oubliant toutes les fatigues, nous passons à causer une soirée des plus agréables. Les péripéties du voyage à Stung Treng, à l'aller comme au retour, font tout d'abord les frais de la conversation. Racontés de la façon la plus attrayante, ils sont écoutés avec attention et tous ensemble nous rions des surprises désagréables et des angoisses des voyageurs. Puis nous nous faisons part des nouvelles reçues, des événements récemment appris ; nous ignorons encore et nous n'apprendrons que dans deux mois le triste événement qui a mis en deuil la France entière quelques jours auparavant : l'assassinat à Lyon du Président de la République Sadi-Carnot, le 24 juin 1894.

On remet au lendemain les affaires sérieuses et nous ne traitons que les points qui nous intéressent. Je suis cependant obligé de jeter la note fâcheuse et de troubler la joie générale de mes compagnons en

indiquant le piètre résultat de mes études, l'inutilité



de tous mes travaux, car je sais à quoi m'en tenir

maintenant : il ne faut pas compter s'établir à Bokham pour s'y livrer exclusivement au travail des sables ou des quartz aurifères d'une façon rémunératrice, surtout avec les exigences des indigènes favorisées par l'administration.

Nous en sommes fort ennuyés et un peu découragés; mais c'est surtout M. Ruel qui est vraiment navré : il est désespéré de voir tant de peines, de souffrances et d'argent perdus sans aucun résultat. Il est décidé que nous prendrons sous peu une détermination, et que nous tenterons une épreuve sur un autre point du pays, à moins que nous n'ayons des renseignements précis à la suite du voyage de M. Pelletier.

29 juin. — Comme pour augmenter le découragement général, un pénible incident survient ce jour-là: à dix heures du soir, on vient nous annoncer que le vieux cuisinier chinois se meurt ; il était de plus en plus faible, ne mangeait rien et ne se tenait plus debout. Pour le sustenter, on lui préparait un réconfortant composé de rhum et de jaunes d'œufs. Ce jour-là, il avait cependant encore fumé quelques pipes d'opium, mais il était excessivement débile et s'en allait peu à peu.

C'est dans ces conditions qu'il s'éteignit sans souffrances, vers dix heures et demie. Il avait toujours prétendu qu'il ne reverrait pas Saïgon. Nous sommes

tous affectés par la mort de ce fidèle serviteur, intelligent et dévoué. Sa femme, de nationalité annamite, qui l'a suivi jusque-là, crie et se lamente ; les autres Chinois pleurent aussi et prétendent que le même sort les attend. Il faut leur remonter le moral et les soigner, et ce n'est pas une petite affaire.

Le pauvre vieux décédé est enterré le lendemain à deux heures ; on lui a confectionné un cercueil dans lequel on le place, revêtu de ses plus beaux habits ; il est entouré de nombreux mets servis dans de petits plats, de baguettes odoriférantes et de papiers d'argent et d'or. Sa tombe est creusée à proximité du village, sur le bord du sentier, à l'entrée de la forêt. On nous a annoncé la mort d'un des hommes qui accompagnent M. Pelletier, un Cambodgien : ce sont les deux seuls décès survenus dans notre convoi jusqu'à ce jour.

On a procédé à une nouvelle installation et une petite *cai nhà* (ou maison) a été construite en bois et bambous pour les arrivants ; elle est meublée de leurs lits, d'une table pour écrire et travailler, et des sièges nécessaires, très rustiques de forme.

N'ayant reçu depuis longtemps aucune nouvelle de M. Pelletier, M. Ruel se décide à diriger une exploration du côté d'Attopeu ; on le rejoindra s'il s'y trouve encore, ou bien on fera des recherches sur des points différents de ceux sur lesquels il aura opéré. M. Ruel

a donc pris la détermination de partir avec moi dès qu'il le pourra, et nos préparatifs occuperont plusieurs jours, car il s'agit de n'emporter que le nécessaire, mais tout le nécessaire, et surtout de le bien emballer pour pouvoir profiter de tous les modes de transport: porteurs, chevaux, éléphants ou bateau. Mais avant tout, il faut faire remonter jusqu'à Bokham le convoi de pirogues qui, parti de Stung Treng le 16 juin, doit être maintenant à Moulapoumok, confié aux bons soins du mandarin de la localité ; M. de Chabannes, bien qu'à peine remis de ses fatigues, et quoique ses blessures aux pieds ne soient pas encore guéries, s'offre de lui-même à faire ce voyage. Il devra ramener le *chau tam* (gouverneur indigène) de Po Salat, à qui l'administrateur de Stung Treng à dû donner l'ordre de se mettre à notre disposition. M. de Chabannes part à onze heures en bateau avec le comprador chinois et deux Cambodgiens.

En attendant son retour, nous mettons nos notes et nos cartes au courant, et nous y ajoutons les quelques nouvelles indications qui nous ont été données. J'ai pu profiter d'une éclaircie entre deux averses et déterminer deux hauteurs du soleil au-dessus de l'horizon, dans les environs de midi de la même journée. Au moyen d'une méthode de calcul anglaise qui m'a été envoyée de Hong-Kong par un ingénieur anglais — dont j'ai fait la connaissance pendant la traversée,— j'ai pu éta-

blir la situation très approximativement exacte de Bokham, latitude sud : 13°38′; longitude est : 105° 01. On avait déjà obtenu une idée approchée de la latitude par l'étude de l'ombre projetée par un bâton vertical, ce qui avait permis à plusieurs reprises de régler les nombreuses montres de la mission, toutes aussi irrégulières les unes que les autres.

Toutes les tentatives commerciales faites jusqu'à ce jour n'ont donné que de rares résultats ; il convient cependant d'être fixé sur ce point, et M. Ruel les reprend avant son départ. Il s'arrange avec des commerçants laotiens qui doivent servir d'intermédiaires avec les villages; de plus, il envoie des hommes du détachement dans différentes directions, munis de pacotilles, seuls ou avec des Laotiens.

Nous devons nous rationner, car la farine, les vivres et les liquides touchent à leur fin ; plus de pain, ce qui n'est pas un désagrément bien important, car le riz le remplace avec avantage. Riz, poisson et poulet composent donc tout notre menu, auquel un gibier extraordinaire vient cependant apporter une agréable diversion : c'est un bœuf sauvage, énorme, à longs poils noirs et ressemblant un peu au bison d'Amérique. Le Birman, chasseur du village, l'a blessé d'une balle, mais ne l'a pas poursuivi, n'ayant plus de poudre, et il est revenu très vite, en proie à une grande frayeur. M. Lefebvre, muni d'une carabine Gras et de

huit cartouches, retourne avec lui à l'endroit de la forêt où il l'a laissé. On l'y retrouve en effet, séparé du reste du troupeau : une première balle a pour résultat de le réveiller et de le mettre en colère ; il fonce furieux sur le Birman, qui l'évite à la façon du plus adroit toréador et se sauve à toutes jambes. L'animal s'arrête étonné, et M. Lefebvre peut lui envoyer le reste de ses munitions : plusieurs balles l'atteignent à la tête et pas une seule ne manque son but. Le chasseur est donc désarmé, et cependant l'animal est toujours debout, plus furieux que jamais ; il aperçoit son ennemi et veut se précipiter sur lui, mais heureusement ses forces le trahissent et il tombe au milieu des herbes. Tous les indigènes se tiennent à une distance respectueuse et M. Lefebvre est obligé de s'approcher seul pour constater le décès.

Quelques jours après, c'est un énorme boa qui pénètre dans notre poulailler pendant la nuit; ne trouvant plus que deux poules, il en avale une pour satisfaire sa faim : engourdi par la digestion, le corps grossi par la proie qu'il a ingurgitée, il ne peut plus ressortir. On le découvre donc le lendemain matin dans le poulailler ; on le tue, on l'écorche, et l'on retrouve presque intacte sa victime qui de son ventre passe dans celui des hommes du détachement, très heureux de l'aubaine.

11 juillet. — Notre campement présente un aspect extraordinaire : le sol est jonché de feuilles et de branches ; il a fait dans la nuit un ouragan épouvantable, qui a même enlevé plusieurs toitures de maisons. Nous songeons avec angoisse à nos voyageurs qui l'ont



peut-être essuyé dans une salat de village ouverte à tous les vents, ou même sous le rouffle d'une pirogue. Nous avons eu en effet la visite du chau tam (gouverneur) de Po Salat, la veille, et il nous apprend que M. de Chabannes est descendu à Moulapoumok où il a rencontré M. Pelletier très malade. Il remonte avec quelques bateaux et nous fait part dans une let-

tre de tous les ennuis qu'il a rencontrés par suite de la mauvaise volonté des indigènes qui ne voulaient rien lui vendre, et de l'exigence des coolies.

Nous attendons avec impatience, tout en entretenant des pourparlers avec le mandarin laotien. Ce dernier nous a montré la lettre de l'administrateur l'accréditant comme son représentant et nous faisant savoir qu'il lui a donné toutes les instructions nécessaires ; malgré cela, ses paroles sont pleines de réticences et il n'ose pas s'engager. Tantôt il nous promet des travailleurs, tantôt il prétend qu'il ne peut les faire venir, et nous en manquons la plupart du temps. M. Ruel le menace de l'emmener à Stung Treng avec lui pour que nous sachions au juste à quoi nous en tenir sur la nature des ordres émanés de la direction ; cela semble produire un certain effet, et le lendemain nous avons vingt travailleurs indigènes ; mais ils ne sont pas renouvelés deux jours après comme c'était convenu, et nous nous butons de nouveau contre la mauvaise volonté du mandarin.

13 juillet. — A sept heures du soir nous entendons des coups de fusil tirés sur la rivière ; ce sont MM. de Chabannes et Pelletier qui arrivent enfin. On se précipite à leur rencontre pour leur faciliter le trajet des derniers kilomètres. M. Pelletier est arrivé presque mourant à Po Salat ; il est dans un état inquiétant,

que nous ne pouvons pas bien apprécier à la lueur de nos photophores. Nous voyons cependant qu'il est maigre au possible, et qu'il a les jambes enflées par un œdème considérable. De plus, il ne peut rien digérer. Son voyage, du reste, n'a donné aucun résultat positif, en dehors de renseignements vagues à contrôler. Encore beaucoup de fatigues pour rien.

Le Chinois descendu à Moulapoumok a abandonné M. de Chabannes et il est parti avec deux Cambodgiens de l'escorte de M. Pelletier. Il nous était assez utile, à cause de sa facilité à s'assimiler toutes les langues : fils d'un Chinois et d'une créole de la Réunion, il parlait assez bien le français et répondait au nom d'Albert, bien que chinois de mœurs, d'allures et de vêtements. C'est un ennui de plus à enregistrer.

14 juillet. — La fête nationale commence sous de bien tristes auspices : nous pouvons reconnaître que notre voyageur est dans un état épouvantable. Il est littéralement empoisonné par l'anémie et les fièvres paludéennes. Son cas est encore aggravé par l'enflure énorme des jambes, et par une oppression qui va jusqu'à l'étouffement. Il ne peut rien manger, et se plaint presque continuellement ; malgré cela, il espère être de nouveau sur pied dans huit jours, alors que nous nous demandons anxieusement s'il s'en remettra jamais. Une caractéristique de son triste état : il ne veut plus

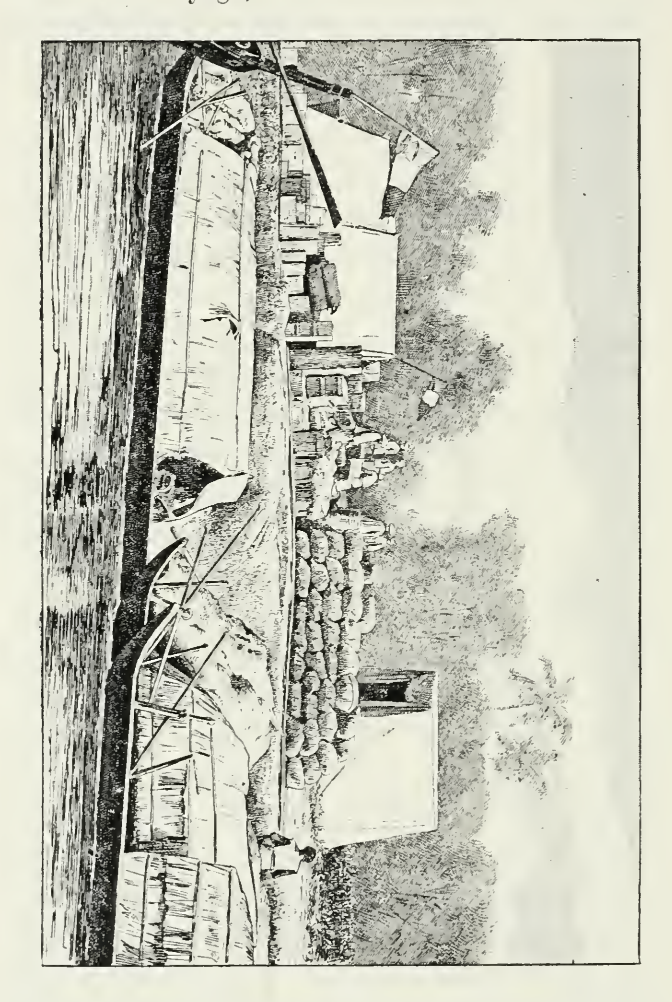
revenir dans ces pays-ci, lui qui s'en faisait une fête et qui voulait y passer sa vie, malgré les fatigues de ses précédents séjours d'une quinzaine d'années au Cambodge.

Ce jour-là, M. Pelletier se sent plus souffrant, et il ne peut nous aider à faire honneur à notre festin extraordinaire. C'est un canard qui en fait les frais, gardé et engraissé bien précieusement pour cette occasion. Cet oiseau, très rare dans tout le pays, avait été apporté du Siam par M. Lefebvre.

La fête n'empêche pas nos hommes de travailler, et ils passent la journée entière à décharger les bateaux remontés de Moulapoumok, par M. de Chabannes. Nous ouvrons quelques caisses pour remettre en état les moufles, poulies et cordes nécessaires au mâtage des fermes de notre habitation. Quelques-uns des câbles sont complètement perdus, dévorés par les fourmis blanches qui ont fait leur nid dans la caisse même.

Nous attendons les coolies toujours promis, mais qui ne viennent jamais. Enfin, le 17 juillet, le mandarin de Po Salat, déclare qu'il n'a aucune instruction de l'administrateur français, et qu'il ne peut rien faire pour nous, parce qu'il a trop peur d'être ennuyé, voire même attaché comme il l'a été par le gouverneur indigène de Stung Treng, à la suite de notre passage à Po Salat. Il faut retourner à Stung Treng, mais M. Ruel est trop utile à Bokham pour entreprendre

ce nouveau voyage, et c'est encore M. de Chabannes



qui veut bien s'en charger. Il part le 19 avec le man-

darin de Po Salat, auquel, nous l'espérons, il sera donné, cette fois, de sérieuses instructions.

La tente de M. Pelletier a été installée près de la nôtre et recouverte en paillottes ; c'est là qu'il se retire avec un boy (garçon) à sa disposition ; il ne va pas mieux, au contraire ; il se plaint et lui, si dur pour lui-même, ne peut rien supporter, et il montre des exigences d'enfant malade. Nous faisons de notre mieux et tâchons de le contenter. Il ne mange absolument rien et ne boit que fort peu, et seulement de l'eau et du cognac. Il ne veut pas prendre de quinine, mais des purges de temps à autre. Il apparaît, par moments, aussi touché au moral qu'au physique.

Cet état se continue pendant plusieurs jours, et ses forces l'abandonnent ; il ne peut se lever seul, même sur sa chaise longue en bambou, qu'on a fabriquée à son intention. Il ne peut rien garder, et nous nous demandons ce qui peut le faire vivre. Son teint est complètement jaune, ainsi que son corps ; ses jambes ont cependant un peu désenflé.

Le voyage que je dois faire avec M. Ruel, à Attopeu, est de plus en plus à l'ordre du jour, puisque M. Pelletier, qui a surtout fait route vers l'est, est revenu sans avoir visité cette région. Mais il faut attendre le retour du mandarin de Po Salat et la guérison des pieds de M. Ruel. Il est décidé que je profiterai de ce répit pour aller explorer la montagne de Ban Katiok

qui, au dire des indigènes, renferme des minerais d'argent. On a réuni à ce sujet tous les renseignements et dès qu'on a des hommes disponibles, je pars en bateau le 20 juillet, la voie par terre étant noyée et absolument impraticable. J'emmène avec moi un boy qui servira de cuisinier, le guide laotien, et deux coolies. De plus le chasseur birman du village sauvage, muni de son fusil à pierre, constitue l'escorte armée. L'embarcation ainsi montée met le cap sur Ban Katiok, village tiaraï sur la rive droite de la Sé Sane. Elle y arrive quelques heures après, mais presque tous les habitants sont absents, et il faut attendre le retour du chef du village pour avoir un guide. Je me promène donc dans les environs, et je ne rencontre d'intéressant que d'immenses marécages et des rizières, sur la bordure desquelles je vois, sans pouvoir les atteindre, de nombreux singes qui disparaissent en sautant d'arbre en arbre. Aucun renseignement minéralogique ou géologique.

Le soir même, le chef du village rentre et promet un guide pour le lendemain. Il faut aller le chercher dans un village voisin, Ban Katiouk, et il n'arrive qu'à neuf heures du matin, de sorte que mes hommes sont obligés de déjeuner avant de partir. Le départ s'effectue à onze heures et l'on traverse la Sé Sane dans une direction formant un angle de 45° environ avec celle du courant. On ne trouve, au point où l'on

aborde, qu'une trace de sentier, qui disparaît même bientôt tout à fait. On avance en pleine forêt, les guides pratiquant un chemin au fur et à mesure. Ils s'aident, pour se diriger, des cours de petits ruisseaux qui s'écartent et se rejoignent. Après deux heures et demie de marche dans la direction de l'est-nord-est, on rencontre un grand champ de riz et de maïs dénonçant l'approche d'un village. Avant de s'y engager, le guide sauvage prend toutes sortes de précautions, pousse des cris et semble scruter le terrain de la main et des yeux. Il craint de rencontrer des travaux de défense sous forme de pointes de bambous sortant du sol et dissimulées par les feuilles. Heureusement, il n'en est rien, et à deux heures et demie on arrive au village de Ban Haï, habité par des sauvages Lamanes. Très bien construit sur le bord d'un ruisseau torrentueux, il est protégé par une enceinte formée d'un fourré impénétrable qui ne permet le passage que par les portes. Les maisons sont très régulières et très grandes et elles entourent un espace considérable dans lequel se reposent des buffles et des bœufs. La salat (maison des voyageurs) est élevée au milieu de cette sorte de cour ; les parois de feuillage et de bambous présentent de beaux dessins, obtenus par la disposition des feuilles, et elle est très haut placée sur des poteaux en bois, bien qu'on n'y accède que par un madrier présentant des entailles à base horizontale pour poser les pieds.

Malgré tous ces attraits, la petite troupe ne s'arrête pas et poursuit sa route vers le village de Ban Chaï, (prononcé Tiaille), où elle arrive vers quatre heures. Il est trop tard et surtout il pleut trop pour aller visiter la montagne située à proximité du village. Celui-ci, habité par des Tiaraïs, est aussi sale et irrégulièrement construit que son voisin lamane est coquet. La salat, ouverte sur trois côtés, n'est pas des plus propres et sa toiture, véritable écumoire, ne permet pas de trouver un espace suffisant pour s'étendre sans être incommodé par l'eau du ciel. Comme il pleut à torrent, il est difficile de se caser pour dormir en paix et au sec, afin de se reposer des fatigues aggravées de blessures, dont quelques-unes vraiment affreuses, occasionnées par les morsures des sangsues, des fourmis et des taons. Ce village se signale aussi, de même que quelques autres des environs, par la multitude et surtout l'indiscrétion de ses habitants de race porcine élevés en liberté, comme dans toute la contrée.

Le lendemain, je vais étudier le gisement qui se trouve à une demi-heure du village, dans le ruisseau même, sur la rive droite duquel il est construit. C'est un affleurement de quartz qui occupe le fond d'une fosse traversée par la rivière. Ce quartz se présente en morceaux ou blocs plus ou moins gros ; brisé, il offre des inclusions d'aspect métallique blanc et jaune d'or. C'est de la galène ou minerai de plomb et du

minerai de cuivre. Ils n'offrent pas de traces d'argent et pour savoir si l'exploitation serait rémunératrice, il faudrait faire des recherches qui semblent inutiles en l'espèce, vu la difficulté d'accès de l'affleurement.

Je voudrais bien repartir le soir même, mais c'est la fête au village, et je ne trouve aucun coolie pour transporter mes bagages jusqu'à la rivière. Force m'est d'attendre le lendemain, et, pour me distraire, j'assiste à la fête qui se célèbre dans la forêt près du village. Comme d'habitude, le vin de riz et les danses en font à peu près les seuls frais.

De retour dans mon campement, j'admire l'ingéniosité de mon boy à se procurer des volailles d'une manière peu onéreuse, sinon très délicate. Il se livre à une véritable pêche assez fructueuse au milieu même du village : par la fente la plus large du plancher en bambou de la salat, il laisse tomber une feuille de bananier qui se pose à plat ; cette première opération n'est pas indispensable, mais elle donne plus de valeur à l'appât. Celui-ci se compose de quelques grains de riz jetés sur la feuille, où descend un nœud coulant disposé à l'extrémité d'une petite ficelle dont il ne lâche pas l'autre bout. Le gourmand volatile se précipite sur le grain qui semble lui tomber du ciel, et en moins d'une seconde franchit, étranglé et sans avoir pu articuler une note, la distance qui sépare le sol du plancher.

Le lendemain, le départ s'effectue avant sept heures du matin avec les trois coolies fournis par le village. Après avoir déjeuné à Ban Haï, on arrive à la Sé Sane



vers une heure et demie, par un autre chemin peu différent de celui pris à l'aller.

Le courant est très fort et la remontée pénible ; on est obligé de s'accrocher aux branches et, pour ne pas passer la nuit sur la rivière en pleine forêt, je dois

m'arrêter à B. Katiouk, à 5 heures du soir. Je voudrais en repartir de très bonne heure le lendemain, mais il faut attendre le riz qui n'est distribué qu'à huit heures et demie. Bien que le départ ait lieu à neuf heures, on n'arrive que très tard le soir à Bokham, où je suis heureux de retrouver mes compagnons et mon lit de sangle, sur lequel je me repose des fatigues de ce petit voyage.

CHAPITRE IX

MORT DE M. PELLETIER

25 juillet. — M. Pelletier est toujours dans le même état, ne mangeant rien, et son humeur s'en ressent. Nous craignons bien qu'il ne s'en remette pas. Il est d'une maigreur de squelette avec le ventre, les jambes et les pieds considérablement enflés. Il ne se soigne pas, ne prend pas de quinine, et de plus en plus nous désespérons de le voir se rétablir dans de pareilles conditions.

Il nous indique l'itinéraire qu'il a suivi pendant son voyage d'exploration, mais il ne nous donne que peu de détails : parti de Bokham, le 28 avril, avec deux éléphants, il s'est dirigé vers le sud pour se procurer encore quelques-uns de ces animaux. Il a passé ainsi à Kalington, Ban Katiok, Ban Houï et Ban Laïa. Puis il est remonté à Ban Houï, à Ban Katiok, et de là s'est dirigé vers l'est, sur Ban Conlé, Ban Tiang et Kong Padom, d'où les éléphants reviennent à Bokham, où ils sont censés précéder M. Pelletier, lequel descend par eau. C'est le 8 mai. On lui renvoie immédia-

tement les éléphants avec des Cambodgiens, et il repart le 12. Dans l'intervalle, il a visité Poum Kétang de l'autre côté de la rivière, qu'il a traversée de nouveau pour se rendre à la montagne Pnom Patène, où, comme à Bokham, on remarque des traces d'ancienne exploitation.

Il se dirige ensuite vers Ban Pi et Kong Sedam, puis vers le confluent de la Nam Sataï avec la Sé Sane où on lave encore des alluvions. Il visite successivement Ban Api, Ban Tali, où il prend des guides qui le laissent en pleine forêt, remonte au nord, puis tourne à l'ouest, et arrive à Ban Aboï, puis à Ban Ketioï, où il se trouve le 19 mai. Il passe à Ban Apieng, Ban Tot, Ban Noch. Il est le 23 mai à Ban Semeth ou Kamecha, d'où il se dirige vers la montagne Pnom Semeth en passant par Ban Touk et Ban Toup.

De retour à Ban Semeth, M. Pelletier s'est dirigé vers Ban Tiang, par Ban Lieng et Ban Top. On lui avait signalé la présence de l'or ; on lave, en effet, les sables de la rivière, mais seulement aux basses eaux. Puis il descend vers le sud-est à Ban Méo et Ban Dan qui se trouve dans la région habitée par les Bahnars. Là encore, on trouve des traces d'exploitation aurifère dans les mêmes conditions.

M. Pelletier revient à Ban Semeth par la route suivie à l'aller, ayant appris qu'il existait des minerais

de cuivre à T'Boc et que l'or y était plus abondant que partout ailleurs dans la contrée.

Deux hommes lui apportent de l'or recueilli dans des tuyaux de plume, chacun d'eux contenant environ un gramme du métal précieux, mais celui de T'Boc est plus coloré, et en même temps plus apprécié que l'autre. M. Pelletier passe un marché avec un Laotien qui lui servira de guide, à condition de profiter des secours de l'expédition pour sa sûreté personnelle. Ils vont donc à Ban-Toupp et de là se dirigent sur T'Boc, où ils arrivent après avoir passé trois nuits en forêt et la quatrième à Ban Soc. T'Boc est un village tiaraï composé de vingt grandes maisons; le cuivre se trouve dans la montagne à une demi-journée. Mais là, le Laotien engagé à Ban Semeth prétend qu'il n'a parlé de rien, pas plus du cuivre que de l'or, et il excite les habitants du village contre les voyageurs. M. Pelletier croit à une tentative d'attaque de la part des indigènes; comme il n'a que quelques hommes pour sa défense et que, du reste, il ne veut pas engager de combat, il se retire sur le bord de la rivière, tenant ses ennemis à distance; il construit un radeau sur lequel il se laisse descendre jusqu'à Po Salat avec son escorte. Il a dû y arriver vers le 1er juillet. — Descendu ensuite jusqu'à Poumok, il a retrouvé le convoi venant de Stung Treng, et c'est là qu'il a été rejoint le lendemain par M. de Chabannes venant de Bokham.

Comme il est toujours dans le même état, M. Ruel et moi nous revenons à notre idée de remonter ensemble vers Attopeu ; d'ailleurs, les bagages sont préparés et notre seul espoir réside dans cette exploration, qui sera entreprise dès que M. de Chabannes sera revenu de Stung Treng. Mais l'homme propose et le destin dispose.

1er août. — M. Pelletier, ne se rendant aucun compte de son état, veut partir pour Stung Treng. Il est bien difficile de l'en dissuader ; enfin il n'en parle plus et se décide, sur nos exhortations répétées, à prendre de la quinine. Il ne se croit certainement pas aussi atteint qu'il l'est réellement, car dans la journée il fait sa toilette, se peigne de son mieux et, se regardant dans son miroir, nous dit : — « Ai-je la physionomie de quelqu'un qui a l'intention de casser sa pipe ? » Nous nous efforçons de rire et de lui donner raison, mais nous sommes loin de partager son assurance.

Le lendemain, la question du départ revient sur le tapis ; il se fait armer une pirogue et embarquer ses bagages sans que nous en sachions rien : il veut absolument partir le jour suivant, qui est le 2 août. C'est là une idée fixe de malade, car il est absolument intransportable et ce serait augmenter ses chances de mort que de l'exposer à des fatigues pareilles à celles du voyage. Il s'est décidé trop tard à prendre de la

quinine, et son état empire ; nous pressentons qu'il s'en va peu à peu, rongé par la fièvre. Enfin il consent, sur nos remontrances et nos supplications, à attendre encore trois jours avant de partir. Nous espérons que M. de Chabannes sera de retour ; il sera peut-être accompagné du médecin qu'il doit amener s'il le peut.

3 août. — M. Ruel et moi, nous gagnons la montagne avec plusieurs hommes du détachement : nous allons faire les dernières expériences et essayer d'atteindre le *bedrock*. On creuse une tranchée sur une surface de deux mètres carrés et on la pousse aussi profondément que possible, mais l'eau arrive en abondance et la remplit au fur et à mesure qu'on la vide. Le personnel et les moyens d'action manquent, et l'on est obligé de renoncer au travail après cette dernière journée.

Nous quittons la forêt vers quatre heures et nous rentrons au village où nous attendait la plus cruelle épreuve de notre voyage. — Nous trouvons M. Pelletier plongé dans le coma somnolent si redouté des voyageurs. Au commencement de la journée, il paraissait assez gai ; puis il est tombé, vers dix heures du matin, dans un profond sommeil auquel il a été impossible de l'arracher. Il a eu un fort accès de fièvre, et il a encore le pouls très agité. On n'a pu, depuis le

matin, tirer de lui une seule parole. M. Ruel lui fait une injection hypodermique de bromhydrate de quinine préparée et essayée par moi : la fièvre tombe immédiatement, mais l'état comateux ne cesse pas. Bientôt il se plaint doucement et sa respiration devient plus difficile ; il ne sent pas quand il est pincé ou piqué, et l'empreinte du doigt, quand on l'appuie sur sa peau, reste marquée sur celle-ci. A huit heures, on le tire à grand peine de son sommeil, mais il retombe bientôt dans sa torpeur. — On lui place un vésicatoire à l'endroit du foie dont il se plaint, mais nous craignons qu'il ne prenne pas et que le pauvre garçon ne nous passe dans les bras, car, nous le sentons bien, il est à toute extrémité. Quand on le réveille et qu'on lui parle, il ne répond que ces mots : « Je suis bien, très bien. »

Ce sont ses dernières paroles. Le vésicatoire ne prend pas, et à onze heures quarante-cinq du soir, notre pauvre ami s'éteint sans souffrance après deux hoquets.

Nous procédons à sa toilette funèbre, et nous passons le reste de la nuit près de lui.

Le lendemain matin, nous faisons fabriquer le cercueil et creuser la fosse ; nous nous proposons de la recouvrir d'un tombeau suffisamment solide et capable de résister aux intempéries ; on ne peut compter que sur le bois, car comment faire venir et tailler le granit, et où le trouver ?

Pauvre garçon aimé et vaillant camarade ! Il a eu du moins une agonie très douce et il est mort espérant encore le succès. Le cercueil construit, nous le doublons nous-mêmes extérieurement et intérieurement de toile blanche. Puis, ayant envoyé les hommes déjeuner, nous prenons quatre clichés de notre cher défunt sur sa chaise longue, qui lui a servi de lit de mort, et nous le mettons pieusement et doucement en bière, après avoir coupé quelques mèches de ses cheveux. Sur le couvercle du cercueil, nous avons étendu un drapeau tricolore en guise de drap mortuaire ; dans l'intérieur, nous avons déposé une déclaration des quatre Européens présents, enfermée dans une bouteille bouchée à l'émeri et cachetée (en cas d'exhumation).

Il a été porté à sa dernière demeure par ses fidèles Cambodgiens qui tous briguaient cet honneur, et nous l'avons accompagné, très tristes et très émus, revêtus des plus beaux vêtements que nous ayons pu trouver. Sa fosse avait été creusée très profondément près de celle du cuisinier chinois, sur la lisière du bois, non loin du sentier qui conduit à la montagne.

La cérémonie, si simple, n'en a été que plus triste et plus émouvante. Après que son cercueil a été recouvert par la terre, sur laquelle on placera le tombeau dès qu'il sera achevé, nous rentrons au campement dans le plus profond silence, le cœur meurtri et tous plus affectés que nous ne voulons le laisser paraître.

On donne des ordres pour la construction du tombeau qui sera en bois dur inaltérable, et portera une plaque de cuivre gravée avec son épitaphe ; à la tête une grande croix en bois également inaltérable.

Le soir et le lendemain, nous faisons l'inventaire des objets ayant appartenu à notre regretté compagnon et nous les plaçons dans une malle qui devra être remise à la curatelle. Comme souvenir de lui, nous conserverons chacun un acte de décès signé de nous quatre et une mèche de ses cheveux.

M. de Chabannes a été l'interprète de nos sentiments à tous en faisant parvenir au *Courrier de Saïgon*, du 5 septembre 1894, l'éloge funèbre que nous croyons devoir reproduire ici.

MORT DE PELLETIER

SES VOYAGES — SES EXPLORATIONS
REGRETS UNANIMES

Émile Pelletier est mort à *Bokham*, Laos, le 3 août, à l'âge de 35 ans, des fatigues de son voyage d'exploration et du terrible impaludisme du pays.

La mort est ainsi venue contresigner, d'une façon tragiquement opportune, la remarquable circulaire du Ministre des colonies et prouver que les explorateurs et colons méritent sa haute protection, puisqu'ils savent payer de leur vie leurs patriotiques efforts et leurs utiles découvertes.

Pelletier était une personnalité bien connue en Indochine et surtout au Cambodge, où, dès l'âge de 25 ans, il

avait acquis dans l'enseignement une situation qui lui promettait un bel avenir. Il l'abandonna néanmoins, poussé par son besoin d'activité, pour exploiter, en association avec le docteur *Mougeot*, *l'île de Logneu*, dont ils avaient obtenu la concession gratuite.

Il élabora un remarquable projet de colonie agricole, mais comme il arrive d'ordinaire de ces grandes entreprises lointaines, pour lesquelles les capitaux français paraissent n'être pas encore mûrs, il ne put réunir les sommes considérables qui lui étaient nécessaires.

Il séjourna plusieurs années à *Ca-Logneu*, acquérant une profonde connaissance de l'indigène, parcourant le pays et se renseignant sur tout ce qui pouvait servir au développement de la colonisation.

Il rentra en France, en 1892, et c'est sur ses renseignements que s'est fondée *la Société d'Études des mines de T'boc, Laos*, qui l'envoya en mission avec MM. *Ruel*, *Coussot*, ingénieur des arts et manufactures, *Lefèvre* et *Voitel* qui continuent à *Bokham* leurs études sur les gisements aurifères de la région.

Dès que la mission eut à grand' peine fait remonter la *Sé Sane* (rivière d'Attopeu) à son matériel et installé son quartier général à *Bokham*, Pelletier se remit en route et pendant 3 mois parcourut le *Laos*, poussant jusque près d'*Attopeu*. Mais il avait trop présumé de sa robuste constitution. Une si longue suite ininterrompue de fatigues et de privations, jointe à un séjour prolongé en forêt, pendant la saison des pluies, avait profondément altéré sa santé. Le foie était sérieusement atteint !

Un fort ictère le teignait des pieds à la tête ; le corps était amaigri, tandis que l'eau avait envahi les extrémités inférieures et gagné jusqu'au ventre. Il ne pouvait se tenir debout et quatre hommes le portaient sur une sorte de brancard.

C'est dans cet état qu'il fut rencontré, en plein *Laos*, par un ami qui eut de la peine à le décider à remonter jusqu'à Bokham, pour y faire soigner sa maladie. Il voulait continuer sa route jusqu'à Siempang. Avisé de son état, l'autorité militaire ordonna au docteur *Estrade*, du poste de *Stung-Treng*, d'aller lui donner ses soins, mais il était trop tard — *Pelletier était mort depuis 15 jours* quand M. Estrade arriva au poste !

Il est mort au champ d'honneur des explorateurs et laisse un vide sensible parmi ceux qui s'intéressent d'une manière active au développement de notre colonie.

Doué d'une intelligence d'élite, d'une volonté de fer et d'une indomptable énergie, il eût certainement rendu encore de grands services à cette œuvre à laquelle il a sacrifié sa vie. On lui a quelque peu reproché sa façon, *parfois extra administrative*, d'agir envers les indigènes. *C'est qu'il les connaissait bien !* Il les connaissait même trop bien, pour jamais les maltraiter à tort, ainsi qu'on a voulu le faire croire.

Il les menait comme ils avaient l'habitude d'être menés depuis des siècles, par leurs mandarins !

Que ceux-là lui jettent la première pierre, qui, comme lui, se sont trouvés seuls dans la brousse ou dans la forêt, n'ayant, pour lutter contre les difficultés et les dangers sans cesse renaissants de la route, que leur énergie à toute épreuve, leur courage et leur volonté. Ceux-là ne nieront pas que (pour paraphraser un mot célèbre) les grandes théories sur la dignité humaine, les droits de l'homme et la liberté individuelle, ne sont pas des *articles d'exportation !* Quand on veut voir juste, il faut commencer par mettre sa lunette au point !.....

Mais ce n'est pas sur sa tombe à peine fermée qu'il convient de discuter ces questions brûlantes.....

A tous ceux qui l'ont connu il laissera des regrets. Les

amis diront que c'était une honnête et bonne nature, un brave cœur et doux comme un mouton, quand on savait le prendre. Ses ennemis eux-mêmes seront forcés de reconnaître que Pelletier était un vaillant.

Bokham, le 20 août 1894.

Comte de CH***

CHAPITRE X

DERNIERS TRAVAUX DE LA MISSION. — MES VOYAGES EN VUE DE CONTRÔLER LES RENSEIGNEMENTS DONNÉS A M. PELLETIER. — MON DÉPART POUR LA FRANCE.

A la suite de cette dure épreuve, nous reprenons notre vie ordinaire en attendant le retour de M. de Chabannes, qui devrait déjà être ici, d'après nos calculs : nous commençons par faire nettoyer complètement les tentes et le campement qui ont souffert des derniers orages.

Il n'y a plus aucune étude à faire dans la contrée et cependant nous ne pouvons partir avant que M. de Chabannes ne soit revenu. M. Ruel et moi, nous sommes décidés à aller contrôler les renseignements donnés à M. Pelletier sur deux points des environs de Siempang, Ban Campo et Colapouk. De là, nous nous rendrons à Attopeu et reviendrons à Bokham pour prendre le restant du matériel, s'il n'a pas été descendu par MM. de Chabannes, Voitel et Lefebvre. Nous nous occupons activement à dresser l'inventaire de ce matériel, en même temps qu'on lui donne les soins de

propreté et d'entretien nécessaires avant de procéder à un nouvel emballage.

M. Ruel, de son côté, s'applique à augmenter sa collection des objets indigènes ; il est excessivement difficile d'obtenir d'un sauvage qu'il se dessaisisse de cê qui lui appartient et touche à sa personne: pipes, armes, etc. Il veut bien céder les produits du sol, au risque même de manquer de nourriture, mais il est intraitable pour le reste, ou montre du moins des prétentions tellement exagérées qu'on a un réel mérite à lui arracher pièce par pièce, pour des prix raisonnables, tous les échantillons de ce qu'il possède. Nous avons pris des photographies de groupes divers d'habitants, animaux et végétaux du pays, qui compléteront nos collections.

6 août. — Une femme tiaraïe assez âgée vient se plaindre d'avoir été prise comme esclave et vendue trois barres d'argent à un Laotien. On lui offre une hospitalité provisoire et on lui demande si elle veut retourner à son village. Elle répond qu'elle le désire en effet, et il est entendu qu'elle sera accompagnée par M. Voitel, qui profitera du voyage pour étudier les débouchés commerciaux de cette contrée. Aucun Laotien ne vient la réclamer, du reste ; mais les habitants du village nous demandent pourquoi nous ne la gardons pas comme esclave. Nous leur expliquons

que les Français ne reconnaissent point l'esclavage, ni le droit de vendre des êtres humains. A quoi ils répondent que personne ne leur a dit que leur territoire était français, et qu'autrefois les Siamois achetaient des esclaves. Ceci nous donne une idée des mœurs et coutumes que nous n'avons pu étudier par nous-mêmes. Quelques jours auparavant, nous avions cependant appris qu'avant notre arrivée les sauvages ne se gênaient pas pour prendre, tuer ou vendre les Laotiens qui n'étaient pas de grands mandarins et ne faisaient que le commerce. Un chef du village de Ban Houï seul nous a donné un témoignage de son indépendance en faisant décapiter le fils de son collègue, l'autre chef du même village, et en déclarant, à la suite de ce meurtre, qu'il n'a peur de personne. Les grands mandarins laotiens sont naturellement les premiers à prêcher d'exemple.

Nous sommes tous plus ou moins souffrants, et prenons de la quinine en quantité. M. Ruel a des accès de fièvre et M. Lefebvre est au régime lacté, pour cause de dysenterie.

La saison du cardamome arrive, et on nous en apporte ; nous essayons d'en recueillir de grandes quantités en échange de différents objets, tels que cruches, bouteilles, etc., qui nous embarrassent et dont il est préférable de se défaire ici, vu leur peu de valeur dans les contrées civilisées. Nous trouvons éga-

lement en quantité l'ortie de Chine, qui peut donner lieu à des échanges rémunérateurs. En somme, pour commercer ici, on doit se munir des marchandises auxquelles sont habitués les indigènes ; il faut surtout les choisir de très mauvaise qualité et de prix très bas.

Dans ces conditions, on peut faire des opérations fructueuses en les échangeant contre les produits que nous venons de signaler, et qu'on revend assez cher en Cochinchine. De plus, on pourrait se procurer de la cire et surtout du riz que l'on convertirait en alcool.

16 août. — Il y a eu cette nuit un orage épouvantable, et une crue subite a emporté trois de nos bateaux. Des hommes sont immédiatement envoyés à leur poursuite ; ils en ramènent deux, mais ne peuvent atteindre le troisième. Ils partent de nouveau à sa recherche le lendemain et reviennent le 19 sans avoir été plus heureux ; l'embarcation a dû couler avant d'arriver au premier village situé sur le bord de la rivière et on la retrouvera dès que les eaux auront un peu baissé. Nos hommes nous annoncent l'arrivée du mandarin de Po Salat, revenu de Stung Treng, en même temps que celle de M. de Chabannes. Voici plus de quinze jours que nous l'attendons avec une impatience que l'on devine. Le lendemain matin, en effet, nous apercevons deux bateaux dans le lointain ; sur l'un

d'eux on reconnaît un Européen ; ce n'est pas M. de Chabannes, mais le docteur Estrade, du poste de Stung-Treng. Il vient bien tard, dix-sept jours après la mort de notre pauvre camarade auquel la brigade lui avait donné l'ordre d'apporter ses bons soins, sur la demande télégraphique de M. de Chabannes.

Celui-ci arrive quelques instants après et nous transmet les meilleures assurances sur le bon vouloir de l'administration. Trop tard aussi, car notre mission est maintenant à peu près terminée, de la façon la plus désavantageuse. M. de Chabannes doit repartir immédiatement, et il ne serait même pas remonté, s'il n'avait voulu prendre des nouvelles de M. Pelletier. MM. Voitel et Lefebvre ne peuvent pas rester non plus plus longtemps, et s'ils partent tous les trois, M. Ruel ne saurait abandonner Bokham et tout le matériel qui s'y trouve, de même que les marchandises qu'il est préférable d'écouler pour la plus grande partie dans la contrée même.

D'autre part, je n'ai plus rien à faire ici, maintenant que j'ai terminé mes travaux ; il est donc entendu que M. Ruel demeurera seul à Bokham, pendant que moi, de mon côté, j'irai seul explorer les points intéressants qui ont été signalés à M. Pelletier. Au dire des indigènes, ce double voyage n'exigera pas plus d'une semaine. Malgré la vive contrariété que j'éprouve à abandonner ainsi mon chef si apprécié, mon

compagnon de misère, je suis obligé de consentir à cette combinaison, qui cause non moins de peine à M. Ruel ; non parce qu'il va rester seul, mais parce qu'il doit se séparer des auxiliaires avec lesquels il a vécu si intimement ces temps derniers.

On avait confié notre courrier au mandarin de Po Salat qui doit venir s'installer à Bokham ; il s'est arrêté en route pour transmettre aux villages les ordres qu'il a reçus de l'administration au sujet de notre mission : nous ressentons l'effet bienfaisant de la circulaire de M. Delcassé, alors ministre des colonies. Nous apprenons avec stupéfaction de ces messieurs la mort tragique de M. Carnot. Les journaux et correspondances que nous recevons ne nous en parlent pas encore, mais la nouvelle a été donnée télégraphiquement au poste de Stung Treng.

Le docteur Estrade repart le lendemain de son arrivée, après avoir prodigué ses consultations et ses bons soins à tout notre monde.

Bien triste et le cœur serré, je prépare mes bagages et mes malles et pars deux jours plus tard avec M. Lefebvre, après des adieux touchants à mon digne chef, qui m'a donné ses dernières instructions pour faciliter mon retour. MM. Voitel et Chabannes ne s'embarquent que le soir de ce même jour, laissant M. Ruel définitivement seul dans ces pays sauvages avec les quelques hommes qui restent du détachement, dont

les défections et les départs ont considérablement diminué l'effectif.

J'emmène avec moi le cuisinier annamite du détachement et deux Laotiens. M. Lefebvre doit m'accompagner jusqu'à Moulapoumok, où nous arrivons le 24 août. Nous y rencontrons le docteur Estrade qui a préparé le voyage par terre jusqu'à Siempang, où il doit passer pour se rendre au poste d'Attopeu comme il en a reçu l'ordre. Malgré le mauvais état de la voie de terre, on se décide à la prendre, et c'est une bonne fortune pour moi de trouver un aussi aimable compagnon de route que le docteur, lequel possède à fond la langue laotienne, et peut être d'un grand secours pour les locations et achats.

Le départ s'effectue à pied, le lendemain matin, vers neuf heures, les bagages étant transportés par les voitures à bœufs. Cette première partie du voyage s'accomplit sans autres difficultés que celles présentées par le terrain, quand il faut traverser les rizières, les marécages ou même les ruisseaux. Ceux-ci en effet sont très gros, et retardent la marche en nous obligeant, la plupart du temps, à décharger les voitures pour les passer à bras d'hommes.

La pluie tombe presque continuellement, mais on n'en souffre pas trop, parce qu'on s'y habitue très vite ; dès que le soleil paraît, il sèche en quelques minutes les vêtements les plus trempés ; d'ailleurs il y en a de

rechange dans les voitures, et on les prend dès qu'on s'arrête. Le plus pénible est certes la traversée des rizières ; on y enfonce jusqu'au genou dans la boue végétale et on fait à chaque pas des efforts inouïs pour s'en dépêtrer. Quand on croit mettre le pied sur une motte plus résistante, celle-ci s'effrite sous le poids et on se retrouve dans la boue jusqu'au genou, heureux quand on n'est pas entraîné à s'y étendre de tout son long. Après deux kilomètres de cette marche, on est absolument rompu et on voit poindre la terre demi-ferme avec une véritable satisfaction : c'est du reste avec une grimace significative, et à moitié découragé par avance de l'effort à faire, qu'on aborde la rizière suivante.

Les deux premières nuits sont passées en forêt, sous la tente que le docteur Estrade s'est procurée. La pluie ne cesse de tomber, et le sol est transformé en étang, mais on brave ses atteintes grâce aux étroits lits de sangle montés sur des pieds. Le troisième jour, on arrive au village de Ban Semong ou Ban Tienne-tou, sur la rivière Oué Semong, affluent du Sé Cong. On passe la nuit dans la salat du village; le lendemain, les voitures à bœufs traversent la rivière sur de grandes pirogues, et reprennent leur route dans la direction de Siempang. J'arrive à deux heures et demie sur le Sé Cong, en face du gros village de Siempang qui s'étend sur l'autre rive, long de plusieurs

kilomètres. Les maisons, qui émergent des plantations de cocotiers, ressemblent à des villas entourées de verdure.

La rivière en cet endroit présente une grande largeur, ce qui n'empêche pas le courant d'être très violent, et bien que le niveau des eaux soit assez élevé, les berges les dominent encore de près de dix mètres.

Le gouverneur indigène envoie des pirogues qui transportent hommes et bagages. Il vient lui-même recevoir les Européens qu'il installe dans la salat, ancienne résidence du commissaire siamois. Elle se compose d'un grand nombre de pièces qui se suivent, construites de façons différentes : fermées ou ouvertes en forme de hangar. Le gouverneur montre un petit blockhaus élevé sur le bord de la rivière qu'il commande ; c'est là que, quelques mois auparavant, le commissaire siamois postait une sentinelle chargée de signaler l'arrivée des troupes françaises ; il ne les attendit même pas et il retourna au Siam avec ses soldats dès qu'il sut les nôtres à Stung Treng.

Le lendemain, je cherche à obtenir des renseignements sur Ban Campo et Colapouk. Ban Campo est plus au nord, sur la rivière du même nom, un sous-affluent du Sé Cong. Une voie y conduit par terre, mais elle est très mauvaise et assez longue ; de plus, les charrettes à bœufs sont d'une location plus coûteuse que les

pirogues, et il est préférable de remonter les rivières. Je prends cette détermination avec d'autant plus d'empressement que cela me permettra d'accompagner encore un peu le docteur Estrade. Quant à Colapouk, on ne le connaît pas ; ce doit être près de Stung Treng et pas très loin de la Sé Sane. Un Laotien prétend qu'on peut s'y rendre de Ban Tabeng, village bâti sur le Sé Cong.

On loue des pirogues, on retient des hommes et tout le monde part en bateau le 30 août, à onze heures. Il faut quatre jours de cette navigation pour arriver au confluent de la rivière Sé Pien, que je dois remonter. On s'arrête successivement aux villages de Ban Gnansoum, Ban Oulamane, Ban Eane et Ban Coda, tous situés sur la rive droite du Sé Cong. On ne rencontre qu'un seuil dont le passage est assez difficile, mais qui est cependant franchi sans accident. Je remonte jusqu'à Ban Dòne Paï, village laotien construit dans une île du Sé Cong, un peu au-dessus du confluent de la Sé Pien. Après une dernière soirée et une dernière nuit passées avec mon aimable compagnon de route, je redescends à Ban Haï où je demande un guide pour me conduire à Ban Campo. Les habitants du village sont des sauvages khas ressemblant, par leurs mœurs, à ceux des bords de la Sé Sane : ils en diffèrent par l'aspect, étant plus forts et de stature plus grande. De plus, ils ont les cheveux coupés en

brosse comme les Laotiens. Quant au vêtement, il est le même.

Le chef du village donne deux hommes au lieu d'un, sous prétexte que seul il aurait peur, et l'on repart immédiatement vers le but du voyage. Je crains bien d'avoir pris trop à la lettre les renseignements indigènes : une semaine devait me suffire pour visiter les deux points indiqués ; voici quinze jours que je suis en route et je n'ai pas encore atteint le premier. Quant au second, je ne sais même pas où le prendre, et je prévois que j'aurai du chemin à parcourir avant d'y être. Pour comble de malheur, les vivres s'épuisent : le riz est très rare dans la contrée, parce qu'elle est habitée presque exclusivement par des Laotiens plus paresseux que les sauvages et ne cultivant que juste ce qui est nécessaire à leurs besoins. Cette denrée de première nécessité va donc manquer pour les hommes. Quant à moi, je n'ai plus de graisse, ma cuisine est faite à l'huile d'éclairage par le cuisinier annamite, à mon insu, et je me mets aussi à manger des pousses de bambous. J'arrive enfin à Ban Campo, le 5 août, vers neuf heures du matin, après une nuit épouvantable passée dans la pirogue sous l'orage.

Le chef du village n'est pas là et personne ne veut aller à la montagne. Le cuisinier a commencé par demander du riz ; on prétend d'abord qu'il n'y en a pas, mais un habitant accepte une piastre, ce qui nous fait

espérer qu'il en fournira bientôt. Il en apporte en effet, mais une très petite quantité, pour le prix ; enfin l'escorte ne mourra pas de faim, c'est un premier point important.

Le village habité par des Laotiens est le plus malpropre de tous ceux qu'on a rencontrés jusqu'à ce jour ; partout de l'herbe et des boussailles, à peine un sentier conduisant d'une maison à l'autre et tout autour de la boue.

Le chef arrive à la nuit et me promet de me conduire à la montagne le lendemain, mais il prétend qu'il n'y a aucun minerai métallique. La pauvreté et la malpropreté du village sembleraient indiquer que l'or y est peu connu en effet. De plus, tous les habitants interrogés m'ont fait une réponse semblable. La montagne se nomme Pou Dunong et plus haut, sur la rivière, il n'y a qu'un autre village, Ban Boc, habité par des sauvages.

Je passe des nuits affreuses : j'ai les jambes couvertes d'herpès produit par l'action des eaux sales dans lesquelles j'ai été obligé de patauger ; c'est une démangeaison continuelle à laquelle je ne peux résister et qui me force à me gratter pendant mon sommeil. Je me réveille encore plus souffrant et ne peux me rendormir que rompu par la fatigue. La nuit que je passe à Ban Campo est aussi douloureuse que les autres, et après le déjeuner je vois arriver le poban

(chef de village) armé d'une baguette à l'extrémité de laquelle est un tampon de tabac, arme défensive contre les attaques des sangsues : cela promet.

Enfin on traverse la rivière et on chemine sous bois, Au bout d'une demi-heure, on arrive à la colline, pas très élevée, mais dont la pente est très rapide ; parcourue dans tous les sens, elle n'offre pas le moindre échantillon de minerai métallique, mais de simples roches quartzeuses et gneissiques. Le poban avait raison, — rien à espérer, et voilà du temps perdu et des forces dépensées bien inutilement. Pour acquit de conscience, on essaie, mais en vain, d'obtenir d'autres renseignements : il reste impassible sous les menaces des plus violentes représailles s'il a menti. Existe-t-il un autre village du même nom, ou bien a-t-on voulu mystifier M. Pelletier ?

De retour au village, on appareille et on part au plus vite, mais la nuit survient avant qu'on ait atteint le village, et la pirogue s'arrête près d'un endroit où se trouvent des pêcheurs. Ils viennent de tuer un cerf en forêt et ils cèdent force tranches de venaison pour deux barres de fer. C'est une heureuse diversion aux menus ordinaires, malgré l'assaisonnement à l'huile d'éclairage.

Le surlendemain matin, j'arrive à Siempang, où je vais immédiatement rendre visite au gouverneur, et lui demander des coolies ; celui-ci commence par me dire qu'il n'en pourra trouver, mais à la fin il en pro-

met pour le lendemain. Ne pouvant obtenir aucun renseignement précis sur la situation de Colapouk, je me décide à descendre à Stung Treng, où j'apprendrai peut-être quelque chose, d'après ce qu'on me dit à Siempang. J'emmènerai avec moi le cuisinier annamite et je renverrai à Moumoune les deux Laotiens du détachement ; là, ils prendront la pirogue qui m'a descendu de Bokham et qui est restée dans ce village. Avec elle ils redescendront le cours de la Sé Sane et viendront prendre le cuisinier à Stung Treng pour le remonter à Bokham.

Je cherche du riz à Siempang ; un habitant doit en fournir, mais il n'apporte que la moitié de la quantité promise et on est obligé de porter plainte au gouverneur qui complète à peu près ce qui est dû. Ceci prouve combien il y a peu de riz dans le pays, et en effet la plupart des habitants se nourrissent de racines qu'ils vont chercher dans la forêt. Il est donc urgent d'aller à Stung Treng se réapprovisionner. Les deux coolies arrivant le 9 septembre dans la journée, on part le soir même pour aller coucher à Ban Chaï (prononcé Ban Tiaille) sur la rive droite de la rivière ; le lendemain on déjeune à Ban Tabeng, d'où un Laotien de Siempang a prétendu qu'on pouvait aller à Colapouk. Les seules femmes trouvées dans le village ne peuvent donner aucune indication. On repart donc et on arrive le soir même à Stung Treng.

Je passe la soirée à dépouiller ma correspondance. Ce n'est que le lendemain que je vais au fort et me présente, de la part du docteur Estrade, au lieutenant C..., dont je reçois le plus cordial accueil. Après avoir pris des vêtements convenables, car je suis en voyageur, c'est-à-dire en loques, je fais quelques visites officielles, entre autres à l'Administrateur, par lequel je suis très bien reçu et qui me promet des coolies pour le lendemain.

Aucune indication sur Colapouk ; le seul indice qui puisse me guider signale donc Ban Tabeng, et je me résous à y retourner après avoir embarqué avec moi le riz nécessaire. Quelle sera la durée du voyage ? — c'est là une question à laquelle je serais bien embarrassé de répondre. Je pars le 12 septembre avec les deux coolies supplémentaires fournis par l'administration ; l'un d'eux se trouve malade et doit rentrer chez lui. Il faut deux jours pour arriver à Ban Tabeng après une nuit passée à Ban Kamouang et l'autre sur la rivière même. Cette dernière a été troublée toute la nuit par des barrissements d'éléphants sauvages qui ne sont pas venus, fort heureusement, jusqu'à l'embarcation.

Les habitants du village prétendent toujours ne pas connaître Colapouk, et je crains un peu d'avoir fait un nouveau voyage inutile ; toutefois je demande à voir le poban que je menace d'emmener chez l'admi-

nistrateur : on promet alors qu'il viendra le lendemain et nous conduira où nous voudrons aller.

Le lendemain, le poban ne vient pas, mais il envoie des hommes à sa place ; aucun d'eux ne connaît l'endroit ; puis il vient lui-même, après des demandes réitérées pour nous dire qu'il ne le connaît pas non plus ; c'est à perdre patience et à se demander si on arrivera jamais. Je commence à désespérer quand, vers le soir, un homme du poban prétend qu'il pourra nous conduire à un village sauvage où on trouvera de nouveaux guides ; il ajoute même qu'il faudra cinq jours pour atteindre Colapouk. On ne lui en demande pas plus, et le départ est fixé au lendemain, car le soir est déjà venu.

Il a lieu à huit heures, et on commence par descendre la rivière jusqu'à un village abandonné sur la rive gauche. Le poban s'est joint aux deux guides du village. On prend dans les terres une ancienne voie parcourue autrefois par les charrettes et à moitié couvertes de végétation. On arrive pour déjeuner à un village composé de deux maisons : Ban Fousihou, habité par des Laotiens.

Un peu avant d'y arriver, on traverse d'anciennes rizières et un village abandonné où il ne reste plus que les carcasses des maisons. On continue presque toujours en forêt, et on arrive le soir à un village de construction bizarre; les maisons toutes petites for-

ment un cercle. Le pays est plat et il n'y a pas de rivières : l'eau est fournie par des marécages.

Le village s'appelle Ban Gnieune et, chose étonnante, est habité par des Cambodgiens. A côté sont de grandes rizières, et les habitants se livrent aussi à la culture du mûrier, car des femmes sont occupées à dévider de la soie. On y trouve déjà du riz de la nouvelle récolte et il n'y a plus lieu de craindre la famine. Malheureusement, les moustiques y sont très nombreux et empêchent d'apprécier l'aimable hospitalité offerte.

Depuis deux jours, le cuisinier, qui n'a guère que des œufs et des poulets à faire cuire, présente toujours ces derniers bouillis ; c'est parce qu'il n'a même plus d'huile d'éclairage et qu'il ne sait pas les préparer autrement. Si seulement on trouvait des œufs à moitié frais? Mais les indigènes ne les aiment que très avancés et surtout quand le petit poulet fort tendre est près de sortir de sa coquille, et ils ne manquent pas de les pousser jusque-là.

J'en suis donc réduit, jusqu'à la fin de mon voyage, aux poulets bouillis que je préfère encore aux œufs couvés.

17 septembre. — Le départ s'effectue à six heures du matin, mais le cuisinier annamite ne peut plus marcher, ayant les pieds absolument coupés. Je loue à son

intention une charrette à buffles qui l'emmène à Ban Touk; on lui confie les bagages pour que les coolies soient allégés d'autant.

De Ban Touk, la voiture revient à Ban Gnieune où on l'avait prise, ainsi qu'il en avait été convenu, car au delà du village, il n'y a plus de chemin pour les charrettes, mais de simples sentiers tracés dans la forêt. Le cuisinier, qui n'est pas guéri, trouve un nouveau mode de transport pour continuer sa route ; il grimpe à califourchon sur un buffle et se charge même de mes effets, ce que je vais regretter bientôt. Le détachement rencontre en effet des maisons entourées de rizières ; c'est le village de Ban Oluong, dans lequel le guide nous abandonne. A l'entrée des rizières, le sentier était coupé d'une clôture facile à enjamber, mais que le buffle et son cavalier ne peuvent franchir. Il m'est impossible, privé de mon interprète, de me faire comprendre, avec le peu de cambodgien que je connais ; enfin je réussis à exprimer que je veux aller plus loin, et le poban me donne un nouveau guide qui, de rizière en rizière, de marécage en marécage, conduit le détachement à Ban Quincoï, ou plutôt Ban Thien Kal, sur la Sé Sane, village déjà reconnu pendant la remontée à Bokham. — Tous les hommes en sont étonnés, excepté moi, qui ai fréquemment consulté la boussole pendant la marche et qui me rendais bien compte qu'on se dirigeait vers cette rivière ; je m'expliquai alors

pourquoi on m'avait dit de remonter plutôt la Sé Sane que le Sé Cong.

Toutefois, je ne m'en croyais pas aussi près, et je constate avec admiration que j'ai fait pas mal de chemin en ces deux jours de marche. Ce qui m'enthousiasme moins, c'est de ne pas voir arriver mon cuisinier, et surtout les vêtements secs et la couverture dont il a voulu se charger. Naturellement il a plu toute la journée, comme d'habitude, et je ne peux garder mes vêtements sur moi ; je fais allumer un grand feu, sur lequel un Laotien me fait cuire du riz, et je m'habille simplement à la façon des sauvages, au moyen d'une longue ceinture de flanelle que j'ai pu conserver sèche. Assurément je ne voudrais pas être vu par des compatriotes dans ce costume... léger, mais je fais encore bonne figure au milieu des Laotiens et sauvages, guère plus vêtus que moi. Je mange de bon appétit mon riz à l'eau et, vers dix heures du soir, je me dispose à m'étendre sur le plancher en bambou de la toute petite maison qu'on m'a cédée dans le village.

A ce moment arrive, toujours à califourchon sur son buffle, mon annamite à la recherche duquel j'avais envoyé plusieurs habitants du village. Bien qu'ayant fait jusque-là contre mauvaise fortune bon cœur, je ne suis pas fâché de prendre des vêtements secs un peu plus convenables et de m'enrouler dans ma chaude couverture.

Ban Quincoï est un gros village laotien qui s'étend sur la rive droite de la Sé Sane. Le détachement est ramené à Ban Oluong, où le poban doit me procurer un guide qui ira jusqu'à Colapouk. C'est une femme qu'il charge de cette mission de confiance ; mais à quelques kilomètres du village, elle devient comme folle et demande à retourner chez elle, en expliquant qu'elle a oublié sa toute petite fille qui est encore au sein. Les hommes s'amusent beaucoup de cette étourderie ; on la laisse partir, et sa mère, qui doit la remplacer, vient bientôt nous rejoindre ; elle cède elle-même sa place, un peu plus loin, à un homme du village rencontré en forêt.

C'est avec lui qu'on atteint Colapouk, le soir du même jour ; mais il a fallu traverser des torrents et des marécages ; dans les premiers, on était entraîné par le courant d'une force extraordinaire, — dans les autres, au contraire, on pataugeait pendant plusieurs kilomètres avec de l'eau boueuse et noire jusqu'au ventre et même jusqu'aux aisselles. Les approches du village, à cette époque de l'année, sont bien défendues par les accidents naturels du terrain et on comprend pourquoi il est si difficile de se procurer des guides.

Colapouk est habité par des sauvages qui se rapprochent davantage du Cambodgien que du Laotien; du reste ils se disent penongs et non khas. Les hommes paraissent plus grands et plus forts que les khas de

la Sé Sane, mais ils ont tous un nez épaté. Ils sont très sympathiques et beaucoup ont de très beaux yeux. L'un d'eux, le seul, est propriétaire d'une belle barbe européenne qu'il semble assez fier d'étaler, quand, pour la première fois, sans doute, il en rencontre une aussi bien fournie que la sienne.

Le village est un des plus beaux et des mieux bâtis du pays : il se compose de neuf maisons en cercle et au milieu l'inévitable salat, très grande et très élevée, dans laquelle le détachement est fort bien accueilli.

Le village est défendu par une double haie de bambous, avec un fourré impénétrable au milieu. Trois portes y donnent accès et l'une d'elles s'ouvre sur un torrent au cours tumultueux qu'on traverse sur un arbre reliant les deux rives. Il faut prendre des précautions pour entrer, sous peine de voir les habitants accueillir à coups de flèches empoisonnées les nouveaux arrivants : le guide, avant de franchir la porte, crie donc quelque chose que nous ne comprenons pas et il n'avance qu'après avoir entendu la réponse qui lui est donnée de l'intérieur du village. La plupart des hommes sont disséminés dans les champs de riz, mais on les appelle au son des tam-tams, et ils arrivent tous, les chefs les premiers. Ceux-ci, dès qu'on leur a indiqué l'objectif des voyageurs, promettent des guides pour aller à la montagne ; mais là encore ils ne savent rien des minerais dont on leur parle.

Il faut qu'on ait voulu mystifier M. Pelletier en lui signalant comme métallifères justement les deux points du pays où il est peut-être le plus difficile d'accéder.

Les libations de vin, de riz et les longs palabres commencent dans la salat même, et durent la plus grande partie de la nuit.

19 septembre. — La montagne est à douze ou quinze kilomètres du village, et deux guides sauvages m'y conduisent. Je suis très fatigué de la nuit que je viens de passer. Le plancher de la salat est en effet composé de rondins plus ou moins droits qui sont loin de présenter une surface bien unie aux côtes du voyageur, lesquelles s'en ressentent au réveil.

La montagne ne présente, en effet, aucune trace de minerai métallique ; elle se compose de deux pitons assez hauts séparés par un petit ruisseau, et ne présente que des roches argileuses, gneissiques et granitiques ; elle offre cependant le phénomène curieux d'une colline assez élevée dont le squelette rocheux n'apparaît qu'au sommet.

Ce deuxième voyage est donc aussi infructueux que celui de Ban Campo.

Le retour s'effectue sans incidents par le chemin inverse, mais en laissant sur la gauche Ban Oluong et par suite Ban Quincoï. Il ne prend que deux jours au lieu de trois pour l'aller.

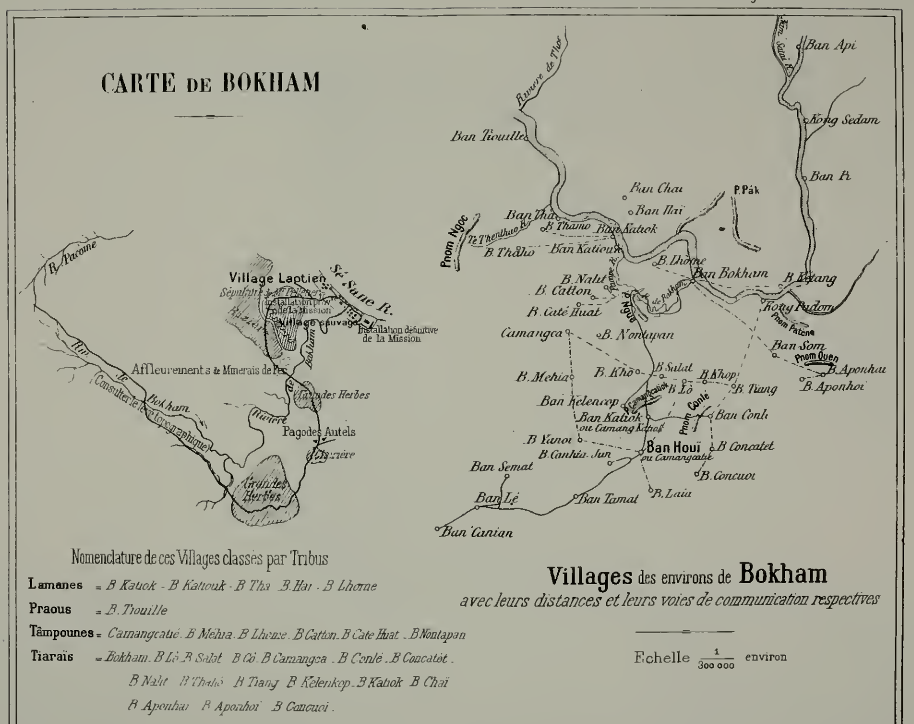
Détail amusant : le coolie laissé à la garde de la pirogue, sur la rive du Sé Cong, n'avait plus de riz depuis trois jours ; fidèle à son poste, il se nourrissait de bananes et d'autres fruits. On juge s'il est heureux de revoir ses compagnons, à la perspective d'un repas plus substantiel.

Arrivé à Stung Treng le 22 septembre, je reçois le plus cordial accueil des officiers du poste et particulièrement du docteur Estrade, revenu d'Attopeu depuis quelques jours. Je n'ai plus qu'à attendre l'arrivée du *Bassac*, petit bateau à vapeur de la Compagnie des *Messageries fluviales*, qui remonte le Mékong jusqu'à Kône pendant la saison des hautes eaux. J'ai fait un compte-rendu de la mission ; je l'envoie à M. Ruel par le cuisinier annamite qui m'a suivi pendant tout mon voyage et qui remonte à Bokham avec les deux Laotiens de l'escorte.

Le *Bassac* arrive le 23 septembre, venant de Kratié ; il remonte à Kône et en redescend le 25, ayant à son bord une compagnie de tirailleurs annamites qui quittent le pays avec armes et bagages. Je peux quand même embarquer, et le 27 j'arrive à Pnom Penh, où je suis affectueusement accueilli par un de mes amis, chancelier de résidence dans la capitale du Cambodge. La vitesse du retour me suggère bien des réflexions, et ce n'est pas sans émotion que je revois, fuyant comme dans un rêve, tous les endroits où j'ai passé

avec tant de difficultés quelques mois auparavant. Je pense à l'ami que j'ai laissé seul si à contre-cœur, et aussi au cher camarade si dévoué que je ne reverrai plus...

Quelques jours après, je suis de retour en Cochinchine et m'embarque enfin le 7 octobre sur le *Natal* qui fait route pour Marseille. Quel bonheur, après tant de peines, de revoir mon pays et ma famille. J'ai le plaisir de retrouver à bord M. de Chabannes qui rentre aussi par le même courrier. Mais la traversée du retour est loin d'être aussi gaie que celle de l'aller. Plus de plaisirs, plus d'entrain, tous les passagers sont plus ou moins fatigués par leur séjour loin du pays. Moi, en particulier, je semble prévoir la maladie qui, à peine rentré en France, me retiendra pendant de longs mois sur un lit de douleur, — maladie provoquée par les fatigues de ma pénible mission, et surtout par mes derniers voyages dans ce pays si beau, si attirant, mais si inhospitalier.


CARTE DE BOKHAM
Village Laotien
Se Sane R.
Village sauvage
Installation définitive de la Mission
Affleurements de Minerais de Fer
Pagodes Autels
Granites Herbes
B. Pacome
Riv. de Bokham
Consulter le levé topographique
Ban Tiouille
Rivière de Thor
Ban Api
Kong Sedam
Ban Chai
Ban Hai
P. Pák
Ban Tha
B. Thamo
Ban Katiok
Ban Katiouk
B. Thalio
Phom Ngoc
B. Lhome
Ban Bokham
B. Kotang
Kong Padom
Phom Patene
B. Nalit
B. Catton
B. Caté Huat
Camangca
B. Nontapan
Ban Som
Phom Quen
B. Aponhai
B. Aponhoi
B. Mehia
B. Khô
B. Salat
B. Khop
B. Lô
B. Tiang
Ban Kelencop
Ban Katiok ou Camang Katiok
Ban Conle
Phom Conle
B. Yanoi
B. Canhia Jun
Ban Houï ou Camangcatié
B. Concatet
B. Concuoi
Ban Semat
B. Laia
Ban Lé
Ban Tamat
Ban Canian
Nomenclature de ces Villages classés par Tribus
Lamanes = B Katiok - B Katiouk - B Tha - B. Hai - B Lhome
Praous = B. Tiouille
Tâmpounes = Camangcatié. B Méhia. B Lhome. B Catton. B Cate Huat. B Nontapan
Tiaraïs = Bokham. B Lô. B Salat. B Cô. B Camangca. B Conlé. B Concatet.
B Nalit B Thalio B Tiang B Kelenkop. B Katiok B Chaï
B Aponhai B Aponhoi B Concuoi.
Villages des environs de Bokham
avec leurs distances et leurs voies de communication respectives
Echelle $\frac{1}{300\,000}$ environ

CHAPITRE XI

PROLONGATION DU SÉJOUR DE M. RUEL A BOKHAM. SON RETOUR.

(*Extraits du carnet de notes de M. Ruel*)

23 août. — Ce matin, départ de Coussot et de Lefebvre. Je ne prononcerai plus un mot de français d'ici à mon retour à StungTreng, où je redescendrai dès que j'aurai pu terminer mes échanges.

24 août. — Passé la journée à préparer des marchandises pour le départ des éléphants demain. Pour plusieurs, il faut y renoncer, les sauvages n'en voulant à aucun prix. Je fais utiliser tout ce qui peut servir à transporter les marchandises que les éléphants vont me rapporter.

Ce qu'il faut ici, ce sont des objets d'une valeur nulle. Entre une étoffe à 0 fr. 05 cent. le mètre et du velours à 0 fr. 20 (s'il y en avait) le sauvage n'hésite pas et préfère la marchandise la moins chère, se moquant de la qualité, qu'il n'apprécie pas.

25 août. — Ce matin, les éléphants repartent avec une pacotille. Beaucoup de marchandises avariées découvertes chaque jour ; c'est désespérant.

Je vais probablement envoyer mes deux Cambodgiens-chefs, Pi Bol et A Sec, chacun avec un bateau pour accélérer la marche des échanges. Pour ce qui ne pourra se troquer sans trop de dépréciation, je l'emporterai d'ici.

Pluie constante toute la journée d'hier, impossible de travailler dehors.

Je réduis le personnel au strict minimum, ne gardant que ce qu'il me faut pour entretenir et écouler le stock restant.

26 août. — Ce matin, arrivée de vingt coolies, que j'envoie couper dans la forêt les bambous nécessaires à la réfection des bateaux.

27 août. — Notre chasseur birman nous a apporté une biche dont la venaison amène un peu de variété dans nos menus, invariablement composés de riz, de poisson et de poulet. La pluie continue à tomber, et les eaux remontent. Les indigènes prétendent qu'il n'y en a plus que pour quelques jours, après quoi les pluies cesseront pendant un mois, pour reprendre encore après pendant une période de deux mois. Je serais enchanté de profiter, pour ma descente, de cette accalmie de pluie. Je ne sais malheureusement pas si j'aurai fini mes troci-troca à cette date.

28 août. — Passé la journée à surveiller la réfection des rouffles.

Me suis enfin procuré un bracelet en cuivre (fil de

laiton) tel que nous aurions dû en apporter ici au lieu de celui, trop mince, dont les sauvages ne veulent pas.

Mon caporal cambodgien, qui vient de se marier avec une femme tiaraïe des environs, me fait bénéficier des connaissances de sa famille qui m'aidera à me défaire de la partie de pacotille qu'on peut écouler ici et dont on ne retirerait pas un sou plus bas.

29 août. — Je vois aujourd'hui une tête bizarre à laquelle on ne peut assigner aucune nationalité. Je demande ce que c'est : c'est un Cambodgien marchand ; il avait été pris par des sauvages qui allaient le vendre, lorsque d'autres sauvages, survenus pendant la route, le mettent en liberté, mais en lui enlevant sa pacotille, d'une valeur de 15 à 16 barres d'argent (1), à laquelle les premiers sauvages n'avaient pas touché.

Avec le fatalisme habituel aux gens de ce pays-ci, il ne semble pas plus désolé qu'il ne faut. Il était monté du Cambodge ici, il recommencera l'année prochaine et espère être plus heureux.

31 août. — Un comptoir bien installé, sans dépense presque, peut, dans l'espace de quelques mois, en connaissant les époques d'eaux et de récoltes, faire une très bonne année ; cela peut être établi, chiffres en mains. Combiné avec une fourniture de riz à l'Ad-

(1) Une barre d'argent vaut 15 piastres, soit un peu plus de 40 francs.

ministration et une distillerie, il peut rapporter de 20.000 à 30.000 francs par an. Un canot à vapeur serait par contre absolument indispensable, avec toutes les pièces principales en double et un mécanicien indigène. Il devrait être doublé extérieurement par une carcasse de pirogue, ce qui protégerait la tôle d'acier, laquelle courrait de trop grands risques sans cela. Avec un correspondant à Saïgon et le télégraphe de Stung Treng, rien ne serait plus facile que d'avoir toujours à temps ce qu'il faudrait pour les échanges.

5 septembre. — Le forgeron construit un couteau chinois en acier, que je garderai comme souvenir et comme curiosité. C'est une espèce de large coutelas à poignée plate que l'on porte dans la manche, la poignée dans la main.

6 septembre. — Un Laotien du chau tam (le mandarin de Po Salat), estropié par un coup de couteau au poignet, me raconte qu'il a été ainsi abîmé et que deux de ses hommes ont été tués au village de Sa-A-Nu. Il y était allé avec deux éléphants, dix buffles, des fusils, des sabres, et pour une dizaine de barres de marchandises. Attaqués par le village, ils ont dû fuir et tout a été perdu. Il n'a plus jamais osé y retourner. Il prétend que ce sont des sauvages terribles, n'obéissant à personne, et le chau tam dit comme lui. Il m'explique que ce sont de très gros villages, très riches, où l'on pourrait faire des échanges contre ivoire, cire,

etc., etc., mais que personne n'ose y aller. Cela me tente beaucoup, et je lui demande s'il irait avec moi. Il me dit que oui. Le chau tam assure que nous risquons notre tête : cela me décide et dès que nos hommes seront rentrés, nous irons avant de redescendre à Stung Treng. C'est à cinq jours de marche d'ici, ce sera donc l'affaire de quinze jours au plus. Ce sera intéressant, puisque aucun Européen n'y a encore été. Je tâcherai de faire rendre au Laotien ce qui lui a été pris.

7 septembre. — Le beau-père du caporal m'apporte des vêtements faits par les Tiaraïs. Ils mettent près d'une année, paraît-il, pour achever une ceinture. Cela paraîtra sans doute curieux comme travail en France.

14 septembre. — Les coolies ont fini les bateaux et passent aux accessoires, perches, avirons, etc. Dans quelques jours tout sera terminé, je l'espère. Lorsque toutes mes marchandises seront revenues avec le personnel dehors, je verrai exactement où j'en suis et si j'ai avantage ou non à continuer de demeurer ici. La perspective d'un échange fructueux dans les gros villages me tente beaucoup, mais cela dépendra aussi de lettres que j'attends de Stung Treng et qui doivent m'apporter des renseignements p récis sur les choses dont j'ai chance de me défaire, au mieux des intérêts de la Société. J'ai hâte de rentrer et j'ai peur que mon

séjour à Saïgon ne m'arrête, surtout pour me débarrasser de toutes les pirogues de la mission.

16 septembre. — Décidément, si on veut faire quelque chose de ce pays-ci, il faut systématiquement écarter les mandarins laotiens, qui sont incapables de quoi que ce soit, ayant une peur terrible des sauvages.

Le temps s'est enfin mis au beau, mais le soleil est très chaud, et tous les jours il y a un orage.

17 septembre. — Je continue à revoir les caisses et bien m'en a pris. Beaucoup de choses manquent, et tout est dans un tel état de moisissure, de rouille et de mauvais entretien que je n'en aurais pas tiré un centime. Charnières, serrures, gonds, cadenas, outils, j'ai tout fait remettre en état, et c'est de la sorte présentable ; on peut essayer de s'en défaire sans trop perdre. Je n'ai heureusement pas le temps de m'ennuyer, mon temps étant absolument pris dans la journée, car moi absent, rien ne se fait, ou du moins tout se fait de travers. Je gagne ainsi 6 heures du soir, dîne en compagnie de mon paon, de mon chat et de mon singe ; les Laotiens, assis sur leur derrière, me regardent comme une bête curieuse ; je fais un tour et je rentre à 7 heures. Quelquefois je fais venir des musiciens laotiens et sauvages et me récrée à les écouter. Malgré son peu de variété, leur musique n'est réellement pas désagréable. Ils fument une espèce de tabac qui grise. Cela se fume dans la pipe à eau.

18 septembre. — Causé avec les Birmans d'ici. Ils sont tatoués partout, uniformément, portent un véritable caleçon descendant jusqu'aux genoux de tatouages ordinaires, mais au-dessus de la ceinture, au lieu d'être régulièrement dessiné et d'une façon très serrée, le tatouage est disséminé sur les bras, la poitrine, et contient des parcelles d'or, d'argent, de pierres précieuses dont le poids s'élève parfois à 2 *chi* (1).

Ces tatouages sont faits en grande cérémonie. On construit une maison, on offre des sacrifices, et ceux qui veulent se faire tatouer se présentent à l'opérateur, qui les garde sept jours dans la maison sans qu'aucune femme y pénètre. Ils conservent ces tatouages pendant toute leur vie ; cela leur porte bonheur, assurent-ils.

Parlé également de Kham-Yot, l'invincible et invulnérable Birman qui commandait pendant l'insurrection cambodgienne. Légendes extraordinaires admises et crues, expliquées par ses tatouages. Une phrase typique : « On lui coupait la tête et il ne mourait pas. » Cela dit avec le plus grand sérieux du monde et la plus absolue conviction.

Les Birmans viennent en deux ou trois mois à pied. La région est réputée très riche parmi eux.

20 septembre. — Continuation du travail des coolies. Tout est à peu près en état et je n'attends plus que le

(1) Un *chi* vaut 3 gr. 80.

retour de mes hommes envoyés avec des pacotilles dans différents villages, pour fermer les caisses et entreprendre la petite tournée dernière après laquelle je descendrai à Stung Treng.

Tous les enfants du village me connaissent maintenant et viennent me voir chaque jour. Ils m'apportent des œufs et des fruits; je leur donne quelques perles et un peu de tabac, car à partir de trois ans ils fument la cigarette ou la pipe.

27 septembre. — La pluie s'est remise à tomber depuis plusieurs jours.

Notre chasseur birman revient de la chasse au buffle sauvage, dont je désirais rapporter une peau et une tête. Il y était allé avec un autre chasseur birman de passage. Cette chasse est assez dangereuse, le buffle se tenant généralement dans les clairières découvertes, dénuées d'arbres, où il va paître. Il faut donc approcher l'animal du côté opposé au vent en rampant et venir le plus près possible, car il est très dur à tuer. Chaque chasseur n'a qu'un coup à tirer, charger le fusil à pierre étant une opération trop longue, heureux encore si la poudre veut bien prendre. C'est dans ces conditions que le premier décharge son arme, le second gardant son coup de feu. Dès que le premier a tiré, il se sauve à toutes jambes, laissant le second tirer à son tour s'il n'a pas tué ou blessé grièvement la bête. Hier c'est le chasseur birman de passage qui a été blessé

d'un coup de corne à la cuisse; notre birman avait pu recharger et, de son second coup de fusil, mettre en fuite l'animal avant qu'il eût pu s'acharner sur sa victime.

29 septembre. — Hier, malgré le courant formidable et la largeur de la rivière, une petite biche a essayé de la traverser. Prise par le courant, elle n'a pu lutter contre lui. Je l'ai fait recueillir par mes hommes avec un bateau, ce qui a été facile; mais ces brutes, au lieu de me la ramener vivante comme je le pensais, lui ont coupé la gorge. J'ai fait préparer la peau qui est assez jolie.

1er octobre. — Plus on avance dans l'intérieur, et plus les villages deviennent importants comme population et par conséquent au point de vue commercial. On ne peut avancer que peu à peu, le sauvage étant défiant par dessus tout, et la crainte du Siamois étant loin d'avoir disparu. C'est un être absolument différent de l'Annamite, du Chinois, du Cambodgien. Il faut donc des hommes se vouant à ce pays où il y a tant à faire et qui peut devenir un véritable grenier d'abondance pour la Cochinchine. Mais l'administration à grande distance, avec ses papiers, ses tarifs, ses règlements, doit être abandonnée. Ce qu'il faut, c'est faire rapporter beaucoup à un pays qui est riche et qui ne rapporte rien aujourd'hui, faire rentrer dans les caisses françaises l'argent qui allait par crainte à

Bangkok, ou chez les mandarins siamois. Cela, je le répète, est facile, et ne dépend que du personnel français. La question du sel est capitale et aidera, si l'on sait s'y prendre, à l'administration du sauvage, tout en étant une source de richesse au point de vue du commerce du riz.

2 octobre. — Les trente coolies que j'ai fait demander pour l'installation des bateaux arrivent enfin. Je les envoie immédiatement en forêt couper bambous et rotins pour faire, de chaque côté des embarcations, des espèces de balanciers sous l'eau et empêcher ainsi les bateaux de couler, car le courant est tellement fort qu'il faut prendre toutes les précautions possibles. J'ai encore quatre hommes partis de divers côtés pour les échanges et qui doivent rentrer d'un moment à l'autre. En dehors de cela, tout est prêt. Il ne restera, au fur et à mesure de leur retour, qu'à arrimer les marchandises qu'ils rapporteront. Je crois que l'on pourra charger en deux jours, ayant beaucoup de monde sous la main. J'espère descendre à Stung Treng en six jours au plus, et après avoir envoyé les pirogues amarrées en radeaux avec les bambous et les rotins que je fais couper, descendre par le *Bassac* jusqu'à Sambor où je les retrouverai, et d'où je les dirigerai sur Kratié d'abord puis sur Pnom Penh. J'espère d'ici là avoir des renseignements sur la meilleure façon de m'en défaire.

3 octobre. — Les bateaux sont presque terminés, et

on pourra commencer à embarquer après-demain, je l'espère. Cela donnera le temps aux retardataires d'arriver. J'ai décidé le caporal à descendre avec moi, son concours devant m'être très utile en route, où il connaît du monde partout. Je passerai la journée de demain à faire mettre les rouffles et à arranger ma jonque. Malheureusement, la pluie ne cesse de tomber et nous fait perdre beaucoup de temps.

Je suis toujours souffrant et me suis mis à la diète lactée. Cela tombe mal, juste au moment où j'ai le plus à faire et à me remuer.

5 octobre. — Cette nuit, pluie torrentielle, qui fait grossir le ruisseau dans lequel sont amarrés les bateaux et en emporte trois, brisant les amarres. Ce matin, on court après et on les retrouve à trois ou quatre kilomètres, submergés, la quille en l'air et les rouffles sous l'eau. Obligés de les remettre en état sur place, de les ramener ici et de reconstruire les rouffles complètement cassés. Total, une bonne journée au moins de perdue, car tout ne sera pas remis en état ce soir certainement. Enfin, je commence à m'habituer à ne jamais pouvoir faire ce que j'espérais possible.

Je continue à être indisposé malgré les médicaments absorbés.

7 octobre. — Tout est embarqué dans les bateaux. J'ai fait démonter les tentes et me suis à nouveau réinstallé dans mon sampang. La nuit dernière, très

fort accès de fièvre qui m'a duré six heures. Décidément, il est temps que je descende ; je me remets à la quinine.

Mon bateau est une véritable ruche de Noé. Paon, singe, tortue, chat, tourterelles. Si Coussot avait pu trouver quelque chose, j'en serais bien heureux. Je compte demander à Saïgon la concession de la montagne qui pourrait être utilisée comme appoint d'une affaire commerciale et d'élevage. Il faudrait très peu d'argent, et on pourrait en gagner pas mal; sans compter qu'on apprendrait certainement bien des choses dans cette contrée si neuve et où l'on a une peur telle de l'Européen, que ce n'est qu'à la longue qu'on se décide à causer avec lui, à lui parler des choses du pays.

Les retardataires sont rentrés ce soir à 9 heures, avec deux éléphants chargés ; nous pourrons partir demain dans la journée.

8 octobre. — Ce matin, froid, thermomètre 22° ; c'est la première fois depuis notre départ de Pnom Peuh.

Fait la distribution du riz. Nous emmenons deux cochons, des poules, des canards, etc. Je fais manger les hommes et nous quittons Bokham à 10 heures du matin. J'ai naturellement été visiter la tombe de ce pauvre Pelletier. Elle est en bon état, bois de 30 cm. d'équarrissage,et durera au moins dix ans.

Arrivés à Po Salat à 9 heures du soir.

9 octobre. — Partis ce matin à 5 h. 45 de Po Salat. Arrivés à Moulapoumok à 8 h. 30. Séjournons à Moulapoumok pour changer les coolies et faire manger les hommes. Repartons à 10 heures après avoir tué et partagé un cochon entre tous. Je paie les coolies de Bokham et nous en prenons qui doivent nous mener à Ban Pa-la-su. Nous marchons toute la journée sans arrêter une seule minute, et arrivons vers 9 heures du soir au village de Prah om Peng. Le courant est moins rapide, le fleuve étant plus large, et nous avons fait un peu moins de route qu'hier. Nous trouvons au village une douzaine de Laotiens qui vont en corvée à Stung Treng ; nous nous en emparons avec bonheur, car demain nous passons les rapides rocheux qui nous ont donné tant de mal en montant.

10 octobre. — Départ ce matin, à la pointe du jour, ma montre dit 6 heures.

L'endurance des hommes est réellement étonnante. Le matin, 24°, froid. Midi, soleil brûlant : 30°. Les sauvages sont nus, les Laotiens et les Cambodgiens n'ont que leur sampot. Ils ne semblent pas plus incommodés par le froid que par la chaleur. Ils rament ainsi dix heures de suite sans manger, fumant seulement quelques cigarettes et buvant de l'eau du fleuve qu'ils prennent avec la main et s'envoient très adroitement dans la bouche en continuant le mouvement,

très vite. Le soir, nous arrivons tard, 8 heures avant-hier, 9 heures hier. On accoste ; dix minutes après, les feux sont allumés, les marmites pleines de riz chauffent. Les hommes fument, rient, causent en attendant la cuisson. Ils mangent à 11 heures, causent une heure encore après, puis dorment et repartent le lendemain. Un peu de poisson, un peu de cochon, beaucoup de tabac, — ils sont heureux et ne désirent rien de plus.

A 10 h. 1/2, tourbillons et courant formidable. On ne se sert plus de l'aviron que pour éviter les roches. La vitesse est telle qu'on embarque de l'eau par l'avant. Nous mettons quatre heures tout au plus à descendre ce que nous avons monté avec tant de peine. Mon sampang touche une roche et le gouvernail, pièce de 2^m de haut, est enlevé comme une allumette; le bateau tournoie comme une toupie. Nous arrivons à nous retenir aux branches de la rive. Le bateau avec l'appareil de sondage reste fixé entre deux rochers. Je donne, au tam-tam, l'ordre d'arrêter à toutes les pirogues, et tous les percheurs se jettent à l'eau et viennent, malgré le rapide, soulager et retirer la pirogue uniquement en l'enlevant sur leurs épaules. Le bruit du courant est tellement fort que l'on ne peut s'entendre. Le bateau fait eau, il faut accoster et le vider. Enfin, nous arrivons vers 6 h. 1/2, à Tmak Phuoc et vers 7 h. 1/2, à Stung Treng.

11 octobre. — Enfin je parle français ; invité à déjeuner par le Résident. Je vais me reposer dans mon bateau. Mes hommes se précipitent chez les Chinois et achètent tout ce qu'ils peuvent avec une joie d'enfants sevrés depuis longtemps. Je vais voir mes camarades de l'infanterie de marine et dîner au fort, où je trouve une femme française, Mme F..., qui a eu le courage de suivre son mari, capitaine, jusque là-haut. Bonne soirée passée à causer de la France.

Débarquement de toutes les malles et caisses des pirogues sur le quai.

12 octobre. — Le *Bassac*, bateau des *Messageries fluviales*, fait un dernier voyage à cause de la baisse des eaux, et il part aujourd'hui. Quelle chance ! J'aurais dû faire encore la descente de Stung Treng à Kratié en pirogue si j'avais quitté Bokham deux jours plus tard.

Le bateau arrive à une heure. Je fais tout embarquer, j'emmène mes malades, et laisse le personnel restant avec les pirogues vides qu'il descendra amarrées en radeaux. J'ai mon Cambodgien comme chef de convoi. Je suis sûr de son honnêteté et de sa fermeté, et je pars tranquille.

Bon dîner à bord. Le commandant est le premier qui soit monté à Không, accomplissant ainsi un véritable tour de force.

Nous arrivons le soir à Kratié, vers 10 heures.

13 octobre. — Nous descendons toujours et arrivons à Pnom Penh, à 11 heures du matin.

Là finit le voyage. Je me retrouve en pays de connaissance, puisqu'en 1885 j'ai fait colonne contre les rebelles au Cambodge, étant chargé d'organiser les milices du roi Norodom, avec une trentaine d'éléphants et 120 chevaux. Je n'oublierai jamais ces miliciens cambodgiens, qui se nommaient entre eux aux différents grades et entraient, qui comme adjudant, qui comme caporal, suivant le nombre d'adhérents qu'il amenait avec lui.

J'attends mes pirogues à Pnom Penh. Elles n'arrivent que le 22 octobre. Je les envoie à Chaudoc pour m'en défaire, leur valeur étant plus grande en Cochinchine qu'ici.

. . . .

J'arrive à Saïgon, le 15 novembre. Mon voyage est terminé ; je reprends la vie coloniale courante de Saïgon, si agréable et si facile. Il me faudra quatre mois pour régulariser mes écritures, mes comptes, faire mes demandes de concession, les plans, me défaire des marchandises, etc.

... Je rentre en France, en mai 1895, ayant passé 18 mois à effectuer ce voyage...

DEUXIÈME PARTIE

LE LAOS — LE PAYS — LES HABITANTS

LES MOEURS — LES PRODUITS

CHAPITRE XII

SITUATION. — ASPECT DU PAYS. — NATURE DU SOL

Situation. — Le Laos, avons-nous dit, est une région du centre de l'Indochine ; tout son territoire est compris entre 13° et 21° de latitude nord et entre 96° et 107° de longitude est de Paris. Il est loin d'occuper tout cet espace, qui le ferait, à lui seul, plus étendu que la France, mais il forme un vaste quadrilatère, très irrégulier, se terminant en pointe assez allongée vers le sud-est.

Pays limitrophes. — Il est borné au nord par les provinces sud de la Chine, à l'est par le Tonkin et l'Annam, au sud par la Cochinchine et le Cambodge, enfin à l'ouest par le Siam, pays tout dévoué aux Anglais, et par la Birmanie, dont ils ont fait une colonie. Le Laos proprement dit est séparé, il est vrai, de la Cochinchine par une région peuplée exclusivement de sauvages Stiengs ou Moïs, qu'on laisse vivre dans l'indépendance d'un État neutre.

Revendications de la France. — La Cochinchine, de même que le Tonkin et l'Annam, avait des droits

sur toutes les régions du sud du Laos, et nous avons trouvé des traces du passage des commerçants annamites jusque dans les environs d'Attopeu ; pendant nos démêlés avec elles, les Siamois se sont peu à peu infiltrés dans toutes ces contrées, jusque sur les frontières de l'Annam, et s'en sont emparés. La Cochinchine est devenue possession française, l'Annam et le Tonkin, pays de protectorat. Pendant toutes ces guerres, nous n'avions pu nous occuper des empiètements du Siam ; mais, celles-ci terminées, la question s'est presque imposée à nous, et nous avons dû faire des réclamations à la Cour de Bangkok. Elle avait également mis la main sur les provinces de Battembang et d'Angkor, les deux plus riches du Cambodge, qui est, lui aussi, sous notre protectorat. Nos réclamations sur toutes ces questions restant vaines, nous avons profité d'un incident : l'assassinat d'un fonctionnaire français, attiré dans un guet-apens, pour envoyer des canonnières devant Bangkok et des soldats sur le Mékong. La plupart des postes siamois se sont retirés avant même d'avoir vu nos soldats, lesquels ont pris possession du pays, après des escarmouches à Không et à Khong.

Depuis, nos officiers de marine, les lieutenants de vaisseau Simon et Robaglia et l'enseigne Levey, aidés des fonctionnaires, sont parvenus à faire passer à deux canonnières de fleuve, dont le *La Grandière*, les

îles qui barrent le Mékong en les transportant par railway sur un parcours de 6 kilom. Elles peuvent maintenant remonter le Mékong jusqu'à Louang Prabang, dont nous avions pris possession en 1893. Nous sommes donc maîtres de toute la région du Laos, située à l'est du Mékong, celle-là même que nous revendiquions, et nous pouvons attendre tranquillement que l'accord se fasse pour la délimitation définitive de tous ces territoires.

Aspect du pays. — Rôle des forêts. — Le Laos est couvert d'immenses forêts plus ou moins impénétrables, habitées par des animaux sauvages : tigres, éléphants, rhinocéros, bœufs, buffles, etc., dont les indigènes mettent les passages à profit, pour pratiquer des sentiers, qui sont, en beaucoup de points, les seules voies de communication. En dehors des rivières qui, en le quittant, vont traverser le Siam, ce pays est arrosé par une quantité considérable de gros cours d'eau, tous tributaires du grand fleuve Mékong, et alimentés eux-mêmes par un réseau de nombreuses rivières moins importantes. Entouré de hautes montagnes, lui tenant lieu sur presque tout son pourtour de frontières naturelles, il sert, en quelque sorte, de cuvette de réception à toutes les eaux qui en descendent. On comprend facilement la malsaine et terrible influence de ces eaux sur l'état hygiénique du pays, à l'époque des grandes pluies : passant sur toutes

sortes de détritus plus ou moins vénéneux et s'imprégnant souvent de substances minérales, elles donnent naissance aux miasmes redoutables de la fièvre des bois et de l'impaludisme. On est presque sûr, lorsqu'on s'aventure dans ces contrées, d'en ressentir les atteintes et de leur consacrer une bonne partie de ses notes de voyage.

Toutes les grosses rivières ont un régime singulier. Dès le commencement de la saison des pluies, elles se gonflent et subissent une crue énorme, en rapport avec la quantité d'eau qu'elles transportent d'ordinaire. Toutes ces eaux sont recueillies par le Mékong et le font monter lui-même dans des proportions considérables. Il atteint parfois dix mètres et même davantage dans l'espace de quelques jours. Dès le début, son niveau s'élève donc rapidement, puis la marche de la crue se régularise et devient assez lente, jusqu'à un maximum qui est loin d'être le même chaque année. Il subit alors de grandes fluctuations suivant l'état plus ou moins orageux de la température, pendant toute la saison des pluies qui dure environ cinq mois. C'est ainsi que, pendant le dernier mois, le capitaine du bateau à vapeur des *Messageries fluviales*, qui remonte jusqu'à Khône, ne sait jamais, à deux ou trois jours près, s'il pourra se remettre en route et effectuer un dernier voyage, et cela, quelquefois, pendant plus d'un mois. Le fleuve voit alors son niveau

baisser peu à peu, rendant la navigation très difficile et présentant une différence de quinze à vingt mètres avec le niveau maximum.

On peut être, à juste titre, effrayé de la production subite des crues, dès le commencement de la saison des pluies. Et l'on se demande ce que deviendraient les riverains du fleuve et même des grandes rivières, s'il n'y avait pas ces hautes et immenses forêts pour régulariser un peu le cours des eaux et atténuer l'effet des premières pluies. Il est probable qu'une grande partie de ces pays, Laos et Cambodge, serait immédiatement submergée au fur et à mesure de l'arrivée des crues, ce qui se produit déjà pour certaines contrées au moment des hautes eaux, et qu'on aurait tout à craindre de semblables inondations produites avec une telle violence. Il est à remarquer cependant que le pays tire profit de cet état de choses pour la régularisation de son régime. Les crues, qui devaient être plus fortes dans le principe, entraînaient force débris qu'elles déposaient sur le sol sous forme de limon ou terre végétale. Elles facilitaient donc la végétation qui, de son côté, ainsi abondamment nourrie, donnait des arbres immenses, des forêts capables de mettre plus tard, comme celles du Nouveau-Monde, « un frein à la fureur des flots ».

Dans tous les endroits où la forêt est un peu plus clairsemée, se trouvent des bambous qui envahissent

tout, comme la ronce dans nos bois européens, et qui n'opposent pas une moindre difficulté au passage du promeneur. Ils forment en certains points des fourrés



impénétrables, qui envoient tout autour de grandes branches hérissées de longues et cruelles épines, qu'il faut détruire pour passer. Ailleurs ils forment des forêts ressemblant à nos bois de sapins : les têtes se touchent dans les airs, mais les troncs sont plus ou

moins espacés et ne portent plus une seule branche. Dans ce cas, ils atteignent des proportions considérables, des hauteurs de quinze à vingt mètres et plus, et des diamètres à la base de plus de trente centimètres. Les indigènes savent tirer parti de cette plante qu'ils mettent, on peut dire, à tout emploi. Outre qu'ils en mangent les pousses et certaines autres parties, ils en font des récipients pour recueillir et transporter l'eau ou tout autre liquide. Son bois léger, passé à la flamme, devient très dur et donne des flèches assez solides pour transpercer la peau des plus gros animaux. — Encore vert, il supporte le feu et permet de cuire les aliments. Fendu suivant une génératrice verticale et de cylindrique devenu plan par développement, au moyen de quelques demi-sections suivant d'autres génératrices, il forme les planchers élastiques et en même temps très résistants de presque toutes les maisons et en constitue tout l'ameublement.

Sol du Laos. — Sur les rives mêmes du Mékong et aux environs de ce fleuve, dans toutes les régions du Bas Laos, le pays se montre assez plat ; il faut aller, pour trouver des irrégularités de terrains, jusqu'aux premiers contreforts envoyés par les grandes chaînes frontières dans toutes les directions. A peine, çà et là, ondulent quelques collines isolées et en général d'une faible hauteur.

Il n'en est pas de même pour les rivières affluentes, ni dans le cours supérieur du Mékong, où des roches assez hautes, quelquefois même des montagnes, viennent surgir sur les rives mêmes ou surplombent le courant.

Dans toute cette plaine, nous avons vu que les crues déposaient une grande épaisseur de terre végétale; aussi loin que nous avons pu aller, nous en avons toujours reconnu l'existence, et c'est là l'aspect général du sol de ces contrées. Sur les parties les plus élevées, que les eaux des crues ne peuvent atteindre et qui sont lavées par les pluies, le terrain montre presque toujours une coloration rouge intense, indice certain de la présence de minerais de fer. Tous ces pays, en effet, en contiennent beaucoup, comme tout le reste de l'Indochine, et les rares pierres que l'on rencontre, dépassant plus ou moins la terre végétale, sont des concrétions ferrugineuses analogues à ce qu'on appelle, en Cochinchine, la pierre de Bien-Hoa, cette pierre si commune également dans tout le sud de la péninsule, où elle entre dans la construction des édifices, comme certains murs de soutènement de la pagode de Pnom penh, par exemple.

On trouve encore le fer sous la forme de bien d'autres minerais, particulièrement du fer oolithique, dont beaucoup de sentiers paraissent comme sablés. Nous en ferons l'étude plus loin.

Tel est l'aspect général du terrain, dans lequel on ne rencontre pour ainsi dire pas de roches. Les rares que l'on découvre sont des quartz, dont quelques-uns sont aurifères ; on les trouve le plus souvent dans les collines ou formant le fond des cours d'eau. Un peu plus haut que son confluent avec la Srépok, le fond de la Sé Sane est formé d'agrégats recouverts d'un enduit luisant vert foncé, presque noir ; ils offrent intérieurement des lignes irrégulières provenant de la différence des roches primitives qui les composent, car ce n'est pas autre chose qu'un granit d'aspect noirâtre. Toutes les roches qui se présentent en forme de bancs, ce qui est assez rare, et ne se produit guère que dans les montagnes, sont des roches granitiques et syénitiques. Nous avons rencontré aussi des grès, des grès quartzifères et, en petite quantité, une roche analogue à l'orthophyre quartzifère ou porphyre noir. Nous devons signaler aussi l'existence d'une roche violette dans toutes ses parties, à grains très fins, tendre et se séparant facilement, que nous n'avons pu définir ; elle ressemble beaucoup à de l'argile incomplètement desséchée, et se divise aussi facilement qu'elle ; elle n'est point formée de cristaux et fait une marque de sa propre couleur sur la porcelaine.

Nous avons lu certains ouvrages prétendant que l'Indochine est excessivement riche en pierres calcaires ; pour notre part, nous n'en avons pas rencon-

tré dans le Laos, et les seuls échantillons que nous avons vus provenaient de la partie du Laos devenue siamoise, des environs de Melouprey, village situé en face de Stung Treng, à une petite distance du Mékong; c'est un beau marbre gris cendré, un calcaire saccharoïde avec inclusion rosée très faible; il y forme de petits rochers d'aspect grisâtre rendant au choc un son métallique; ces rochers se distribuent en groupes plus ou moins rapprochés et ne dépassant pas le sol de plus d'un mètre.

On cite quelques montagnes dans lesquelles on trouve des pierres précieuses d'une assez belle eau ; on nous a même montré un superbe saphir et une émeraude, présentant un volume de près d'un centimètre cube, qui auraient été trouvés dans une colline près de Bokham même où nous sommes restés trois mois. Quant à nous, nous n'avons pas eu la chance de tomber sur de pareils trésors, et nous n'avons même pas pu nous en procurer. Comme on l'a vu plus haut, nous n'avons pas réussi non plus à récolter une grande quantité d'or, bien qu'il y en ait dans toute la contrée ; il est vrai qu'il y est tellement disséminé qu'il est très difficile de s'enrichir par sa recherche, à moins que ce ne soit en des points particuliers qui nous sont inconnus.

Le pays renferme également des mines de plomb, de plomb argentifère, de cuivre et de zinc ; nous en parlerons plus longuement quand nous traiterons de

sa richesse minéralogique. On nous a signalé l'existence de mines de pétrole, mais nous n'avons pu contrôler ces assertions ; nous n'avons rencontré aucune trace de charbon de terre.

En résumé, il faut se représenter le pays surtout comme argileux et ferrugineux. C'est un avantage pour les indigènes, qui, ne se servant jamais de chaussures, ne courent pas le risque de s'abîmer la plante des pieds sur ce sol suffisamment mou, et doux à la marche.

CHAPITRE XIII

HABITANTS DU LAOS. — GÉNÉRALITÉS

Nous avons commencé notre avant-propos par ces



mots : « Le Laos, immense région *encore assez mal*

définie du centre de l'Indochine. » Le Laos est loin, en effet, de former un pays homogène, un ensemble d'individus appartenant à la même race et obéissant aux mêmes lois. On n'y retrouve même pas l'unité de l'ancienne France divisée en provinces. Le Laos n'est qu'un ensemble de royaumes, comme les royaumes de Bassac, de Louang Prabang, etc., dont tous les sujets ont des attaches plus ou moins lointaines avec une race-mère qui serait la race Laotienne ; de plus, dans chacun de ces royaumes sont enclavés des villages plus ou moins indépendants d'indigènes appartenant à d'autres races, tels que les Khas ou Penongs, ou des races de pays voisins. Ce n'est pas un cas particulier au seul Laos ; on trouve également au Siam des provinces entières dont les habitants sont d'origine cambodgienne. Comment expliquer ces infiltrations ? — Est-ce à la suite de guerres que ces Cambodgiens se seraient trouvés transportés loin de leur pays d'origine et de leurs compatriotes? La raison nous paraîtrait plausible, car c'est assez l'habitude des Asiatiques d'emmener après la victoire tous les captifs afin de peupler les parties les plus désertes du pays vainqueur. On verra plus loin que les sauvages agissent aussi fréquemment de même.

Il se pourrait aussi peut-être que le Cambodge, si célèbre dans l'antiquité sous le nom de nation Khmer, dont les rois ont laissé tant de traces de leur grande

puissance dans tout le pays, s'étendait à une certaine époque jusqu'à ces villages qui auraient été entourés par de nouveaux venus et séparés de leurs compatriotes, tout en conservant leurs habitudes et leur langue primitive intacte.

Toujours est-il que, pour mon compte, j'ai été très étonné de rencontrer entre la Sé Sane et le Sé Cong, en plein Laos, un village de Cambodgiens, Sé comme relai sur une route entre deux villages laotiens, et, un peu plus loin, un village de sauvages cambodgiens, je veux dire par là de sauvages appartenant aux tribus enclavées dans le Cambodge, comme les Stiengs, par exemple, dont j'ai déjà parlé, qui empiètent un peu sur la Cochinchine, le Cambodge et le Laos. Pour se bien définir eux-mêmes, ils s'appelaient *Penongs*, bien que ce qualificatif, qui est l'équivalent cambodgien du mot *sauvages*, ne leur plaise qu'à demi.

Laotiens. — Le Laotien ressemble beaucoup au Cambodgien et un peu au Siamois, j'entends au physique. On se doute bien que toutes ces races doivent avoir une origine commune, bien que cette question soit très complexe et très peu connue, malgré les nombreuses études qu'on en a faites et qui se poursuivent chaque jour. En tous les cas, beaucoup de mots se ressemblent chez les trois peuples, et leur façon d'écrire

a beaucoup d'analogie, bien que le Laotien emploie plus de lettres que le Cambodgien, qui en a lui-même plus que nous ; et ce sont de véritables lettres, une véritable écriture, bien différente des *caractères* annamites et chinois. Dans les trois langues (1) on trouve le mot *lao* ou *léo*, c'est-à-dire *ancien*, ce qui impliquerait peut-être que le Laotien serait l'ancêtre de ses voisins.

Les uns comme les autres sont d'un type assez beau, et d'une taille moyenne, qui paraît d'autant plus grande que généralement on fait, avant d'arriver chez eux, une escale de quelques jours en Cochinchine, dont les habitants, les Annamites, sont la plupart assez petits.

Ils semblent assez forts, mais mous et apathiques, ils ont le teint bronzé et les dents noircies par le bétel dont ils ont continuellement des chiques dans la bouche, ce qui les fait cracher tout rouge. En général, Laotiens comme Cambodgiens semblent peu intelligents.

Tous les Cambodgiens portent les cheveux courts, hommes comme femmes, et ils les séparent par une raie sur le milieu ou le côté de la tête. Quelques Laotiens font de même, mais la plupart se rasent tout le tour de la tête, comme les Siamois, et conservent sur

(1) Voir à la fin du volume le petit vocabulaire de cambodgien, de laotien et de tiaraï.

le crâne les cheveux demi-courts et droits comme des crins de brosse. Les femmes se font couper assez facilement les cheveux, à la moindre maladie, mais en général elles portent un chignon pyramidal s'élevant en pointe sur le sommet de la tête et orné à la base d'un ruban d'étoffe de couleur, généralement jaune.

Dans toute la contrée, on porte comme vêtement le *sampot* ou *langouti*, espèce de foulard en coton de grandes dimensions qui est attaché, par un tour de main particulier, à partir de la ceinture et descend jusqu'au-dessous du genou. Les riches et les mandarins font faire cette partie du vêtement en très belle soie de couleurs vives et chatoyantes. Ils complètent leur vêtement par une petite veste à deux poches, rejoignant à peine le sampot à la ceinture, et quelquefois des souliers et un chapeau. Les autres n'ont rien du tout, et on se demande comment ils peuvent rester sous le soleil avec 50° et plus sur leur tête, continuant de ramer, alors que, même avec un chapeau, l'Européen hésite à quitter l'abri offert par le rouffle de la pirogue.

Le Laotien est d'humeur assez indépendante, possédant, avec une certaine susceptibilité, une fierté très grande. Hommes comme femmes ne supportent qu'avec peine l'idée d'une punition corporelle; témoin la fière réponse de cette Laotienne à qui une Annamite, inter-

prête d'une Européenne qui l'avait emmenée à Khône, parlait de la *cadouille* :

— Les coups de bâtons, bons pour les Annamites; les Laotiennes, on leur tranche la tête.

On a remarqué d'autre part que la plupart des Asiatiques, qui ne sont pas plus braves que nous et qui ne sont nullement fatalistes, meurent très bien sans donner, sur le lieu du supplice, aucun signe de faiblesse ni de révolte.

A côté de ces qualités qu'il faut leur reconnaître, ils ont de grands défauts, dont le principal est la paresse : paresse innée qu'accompagne plus ou moins l'indifférence vis-à-vis de l'argent. Ils ne demandent que le nécessaire, et encore à peine ; pour eux, les jouissances qu'ils pourraient tirer des richesses ne compenseraient pas l'effort à donner pour les obtenir. Comme le Chinois, a-t-on dit, le Laotien ne se sent pas le besoin d'idéal qui nous agite. Chez eux, tout est réduit au strict nécessaire ; on ne trouve point les meubles encombrants dont l'Européen ne peut se passer : comme lit, une simple natte sur le plancher, ou quelquefois sur un plancher surhaussé; point de vêtements de nuit, ni aucun autre meuble ; on s'assied par terre sur les talons et par conséquent chaises et tables sont inutiles. Ils n'ont point non plus de vaisselle ; à peine un grand plat, autour duquel s'installent tous les convives, et contenant la soupe aux légumes très pimentée et très

claire dont ils se paient rarement le luxe. Le riz, qui constitue leur nourriture habituelle, est servi sur de larges feuilles de palmier ou dans de petits paniers en rotin merveilleusement tressé, dont quelques-uns sont parfois très jolis. Chacun se sert de sa main comme couvert après avoir, pour la forme, jeté très peu d'eau dans la paume; ils prennent le riz à poignée, le pétrissent légèrement et en font une boulette qu'ils absorbent d'un seul coup.

Ainsi donc pas le moindre luxe, pas même chez les grands mandarins, dont les maisons, seulement, sont plus spacieuses ou même composées de plusieurs corps de bâtiments pour loger toute leur suite. Nous avons eu occasion de voir plusieurs fois et même de recevoir le gouverneur de Po Salat, frère de l'ancien roi de Bassac qui avait si bien accueilli la mission Doudart de Lagrée en 1867, la première mission française sur le Mékong. Lui-même nous en a vaguement parlé, mais il connaissait bien mieux M. de Coulgeans, membre de la mission Pavie, le seul Français qu'il eût vu dans ces régions avant nous, et dont il avait conservé un excellent souvenir. Comme nous n'avions point l'habitude de nous asseoir par terre, chaque fois que nous devions nous rencontrer, nous avions soin de nous faire apporter des sièges, système Archinard, que les organisateurs de la mission nous avaient procurés avant notre départ de France. Natu-

rellement, on en offrait un à notre prince, qui était très fier de dominer tous ses subordonnés de cette hauteur inaccoutumée, mais avec quelle gaucherie et quel embarras !

Nous avons eu l'honneur de l'avoir à notre table, et ce personnage princier, qui a cependant la plus grande influence sur toute la contrée, se servait aussi mal de la fourchette que de la cuiller, de la cuiller que des baguettes indigènes dont les Annamites ont un peu propagé l'usage jusque-là.

Comme ses concitoyens de bas étage, il avait sans doute l'habitude de ne se servir que de ses doigts pour se nourrir. Cela ne l'empêcha nullement de venir prestement à bout d'un excellent riz aux confitures dont son cuisinier ignorait bien sûr la recette. Il toucha à peine aux viandes de conserve, mais après être revenu au plat susmentionné, il se crut obligé de nous témoigner la reconnaissance d'un appétit largement satisfait, par de nombreuses et sérieuses éructations.

Cette tendance d'esprit des Laotiens ferait de leur pays un mauvais débouché pour notre commerce, si le Chinois, qui s'introduit peu à peu dans les contrées les plus reculées, ne venait réagir, dans une certaine mesure,contre l'apathie laotienne.Les Chinois,en effet. ont l'esprit de commerce très développé et en même temps ils ne craignent pas d'exposer leurs personnes en se rendant dans les pays les plus décriés.

Ils s'assimilent très vite les habitudes des peuples chez lesquels ils vont, et souvent y font souche de Chinois en prenant une femme du village. Tant qu'ils ne s'adonnent pas à quelque vice ou défaut comme de fumer l'opium avec exagération ou de boire l'eau-de-vie de riz, ils ne dépensent que fort peu, n'ayant pas de besoins ; ils se contentent donc de petits bénéfices qui les amènent assez vite à la fortune ; fortune bien modique qui ne dépasse pas le traitement annuel du moindre de nos fonctionnaires coloniaux, mais qui leur suffira cependant pour vivre heureux dans leur pays natal, où ils s'empressent alors de retourner. Ceux qui sont mariés sont généralement plus ambitieux ; ils batttent toute la contrée pour les besoins de leurs affaires dont ils élargissent le cercle, et ils peuvent y acquérir une assez grande influence.

Ils pourraient donc nous rendre de grands services, surtout si on parvenait à leur imposer les marchandises d'origine française, en les leur cédant aux mêmes conditions que celles d'origine étrangère. Il faudrait pour cela les produire spécialement en vue de leur écoulement dans ces pays, dont nous savons les habitants si mauvais clients ; en somme, il faudrait surtout faire moins beau et moins cher.

CHAPITRE XIV

MŒURS, COUTUMES, SUPERSTITIONS

Laotiens et Khas. — Quand de chez les Laotiens on passe chez les Khas, sauvages habitant le même pays, on trouve entre eux bien moins de changement qu'on ne serait en droit de le croire. Les premiers ont joui d'une très grande renommée et sont issus de la civilisation la plus reculée, dont le principe se perd dans la nuit des siècles, tandis que les Khas sont dans un état de progrès rudimentaire qui en ferait tout juste des contemporains des premiers temps de l'âge de fer.

On peut reconnaître cependant qu'il y eut entre eux une séparation bien plus marquée que celle qui existe maintenant, et qu'autrefois les relations de voisinage ont dû être assez tendues. Les villages khas sont tous isolés et bien séparés les uns des autres, puisque non seulement ils se témoignent de la méfiance de tribus à tribus (et elles sont nombreuses), mais qu'ils sont même en lutte les uns contre les autres dans une tribu de même nom ; à plus forte raison auraient-ils dû être fermés à leurs voisins civili-

sés. Ils se sont pourtant ouverts en grand nombre, mais les uns après les autres, aux Laotiens qui en ont profité pour établir d'abord, sans doute, de simples relations commerciales. Quelques-uns s'y sont fixés, retenus par le mariage ou une autre raison. Dans beaucoup de cas, malgré la méfiance témoignée par les sauvages pour une immixtion étrangère, ils ont pris un certain avantage dont ils continuent à profiter; cela, souvent, ne leur coûte rien moins que la vie, car nous avons appris la mort de deux chefs laotiens qui, après avoir pu s'établir dans un grand village kha, Ban Houï, et réunir les suffrages des autres habitants, ont eu la tête tranchée par leurs doux administrés.

Quelquefois, sans les laisser pénétrer chez eux-mêmes, les Khas veulent bien permettre (peut-être parce qu'ils ne peuvent l'empêcher) aux Laotiens d'établir un village immédiatement à côté du leur. Ils semblent vivre alors en bonne intelligence et il se noue entre eux des relations d'amitié qui peuvent devenir des liens de la plus proche parenté. Nous avons vu souvent des ménages de Laotiens et de femmes Khas, tandis que nous n'avons jamais rencontré l'inverse, c'est-à-dire un Kha marié à une Laotienne.

Dans ces conditions, il est probable qu'il y aura d'ici peu de temps une fusion complète entre tous les habitants. C'est du moins le cas de Bokham que nous

avons habité plusieurs mois, installés entre les deux villages d'origine différente.

Nous pourrions, il est vrai,être là en présence d'une exception provoquée par l'exploitation aurifère ; il en serait peut-être ainsi si cette dernière n'était depuis de si longues années sans travailleurs sérieux.

Tous se livrent à un autre genre de travail : généralement ils s'occupent de la culture, ou ne font rien du tout ; et ce n'est que pendant très peu de temps, à la suite de la saison des pluies, qu'ils s'emploient à la recherche de l'or, laquelle est alors un peu plus rémunératrice.

Les Khas. — Le prince Henri d'Orléans a dit, en faisant à l'association française le récit de son voyage à travers l'Indochine :

« Les Khas, au teint foncé, population inférieure « et de petite taille, apparentés aux Penongs et aux « Stiengs du Cambodge et du Bas-Laos, semblent for- « mer l'élément le plus ancien, aborigènè peut-être, de « l'Indochine. »

Nous lisons ailleurs, dans une relation du voyage de M. Mouhot au Laos :

« Les villages de Laotiens sauvages portent ici le « nom de *Tiê*. Ces derniers ne sont autres que ces tri- « bus appelées *penongs* par les Cambodgiens, *khas* « par les Siamois, *moïs* par les Annamites, mots qui

« n'ont d'autre signification que celle de *sauvages*.
« Toute la chaîne de montagne qui s'étend du nord « du Tonkin au sud de la Cochinchine, à une centaine « de milles au nord de Saïgon, est habitée par ce « peuple tout à fait primitif, divisé en tribus qui « parlent divers dialectes, mais dont les mœurs sont « partout les mêmes. Tous les villages qui ne sont pas « à une très grande distance du Mé-Kong sont tribu- « taires : les plus rapprochés de la ville travaillent aux « constructions du roi et des princes et ont toutes les « corvées pénibles ; les autres payent leur tribut en « riz. Leurs habitations sont situées dans les endroits « les plus touffus des forêts et où ils savent seuls se « frayer un sentier. Leurs cultures se trouvent sur le « penchant et le sommet des montagnes. En un mot « ils emploient les mêmes moyens que les animaux « sauvages pour échapper à leurs ennemis sans les « combattre, et conserver la liberté et l'indépendance, « qui sont pour eux, comme pour toutes les créatures « de Dieu, des biens suprêmes. »

Nous ne pouvions mieux choisir pour donner une première idée de la population que nous allons maintenant étudier. Nous ferons pourtant une remarque sur la citation tirée de M. Mouhot ; dans nos pérégrinations, nous n'avons point eu connaissance du mot *tiè* attribué à la langue laotienne, nous les avons toujours entendu dénommer ces peuplades « Khas »

par les Laotiens, tandis que le mot siamois correspondant serait *cuï, kouï* ou *souï*. Quoi qu'il en soit, toutes ces populations, qui ont des mœurs bien semblables, à défaut du langage, et qui sont toutes classées sous le qualificatif de *sauvages*, se divisent en un grand nombre de tribus que nous sommes peut-être même loin de connaître toutes. Voici les noms que nous avons nous-mêmes entendu prononcer parmi les tribus habitant le Laos.

Les Giraïes, les Candiaux, les Redais chez lesquels s'est promené le capitaine Cupet, voisins des Praous, des Lamanes, des Tiaraïs et des Tampounes, chez lesquels nous avons nous-mêmes vécu, les Stiengs, les Bahnars sur qui la mission catholique de Kou-Toum a pris une si grande influence, enfin les Sedangs, connus par leur célèbre roi, M. de Meyréna.

Toutes ces populations ont des caractères semblables et des points communs, parmi lesquels on pourrait citer en premier lieu, avec le culte de la plus large hospitalité, l'attachement à leurs forêts et à leurs montagnes. Tous vivent dans les bois et aiment à s'enfoncer au plus épais des fourrés. Ils ne tracent aucun sentier et se servent la plupart du temps des passages pratiqués par les animaux sauvages. Pour eux-mêmes ils préfèrent se faufiler dans les arbres et les branches que de les couper.

Les rares chemins que l'on rencontre reliant quel-

ques-uns des villages entre eux, ont dû être ouverts par les Laotiens ou autres indigènes, pour permettre aux charrettes à bœufs ou à buffles de passer, soit pour le trafic, soit pour la levée des tributs. Ils sont du reste si mal entretenus, pour la plupart, que la plus mauvaise voiture de nos campagnes d'Europe ne pourrait s'en sortir. — Ayant eu occasion de me rendre à Ban Haï, village tiaraï sur la rive droite de la Sé Sane, je dus, en quittant cette rivière, traverser, comme partout, des forêts très épaisses. Les sentiers étaient si peu tracés que le guide s'égara plusieurs fois, et dans certains endroits, je ne vis rien qui pût diriger sa marche; quant à moi, je ne pouvais avancer que précédé de plusieurs hommes chargés presque partout de me frayer un passage à coups de hachette ou de coutelas.

Mais si le sauvage tient à sa forêt, il tient par contre fort peu à son village natal, qu'il quitte pour la moindre cause, soit qu'un voisin importun soit venu s'établir dans les alentours, soit que son champ ne rapporte plus autant et qu'il soit difficile de défricher le sol de la forêt, plus dense dans les environs. Tout le village se déplace alors et va s'installer plus loin dans un endroit plus à sa convenance ; il n'a qu'à choisir, la forêt est immense, le sol ne coûte rien que le premier travail de défrichement, et le nourrira aussi bien là qu'ailleurs.

La première préparation du champ, de même que la façon de le travailler, est des plus simples. Après en avoir déterminé l'emplacement et les limites, au moyen des hachettes que nous avons signalées, lesquelles sont de forme très primitive, mais en même temps très tranchantes, ils coupent tout le plus menu de la forêt, laissant les plus gros arbres, dont quelques-uns serviront à établir leurs maisons de campagne. Ils mettent le feu à ce bois, après l'avoir laissé se dessécher pendant quelques jours, ce qui leur procure le triple avantage de se débarrasser de ce qui les gêne, d'améliorer la nature du sol par les cendres provenant du bûcher, et enfin de récolter du charbon de bois dont ils se servent dans leur métallurgie du fer, toute primitive qu'elle soit.

Il ne leur reste plus qu'à ensemencer.

Toutes ces tribus se tiennent toujours en état de défense, car il leur arrivait souvent d'être en guerre autrefois ; ils sont ennemis non seulement de tribu à tribu, mais même d'un village à l'autre ; quand dans l'un d'eux il y a pénurie de monde, on s'assemble, on s'arme et on attaque un village voisin qu'on essaie surtout de surprendre. Si on est vainqueur, on s'assimile les prisonniers qui feront nombre ; vaincu, c'est la réciproque, et les prisonniers deviennent des esclaves.

Pour ces guerres, ils ont un chef nommé à l'élection,

mais n'ayant aucun pouvoir en dehors de l'attaque et de la défense, et dont on se débarrasse en le vendant comme esclave, au premier sujet de mécontentement qu'il donne à ses administrés.

Quand nous sommes passés du pays des Praous chez les Tiaraïs, quelques-uns des Praous qui nous avaient accompagnés jusque-là n'ont pas été longs à se sauver ; ils prétendaient, en effet, que leurs voisins étaient plus fiers, plus sauvages et plus à craindre qu'eux-mêmes. Nous avons remarqué plus tard qu'ils avaient tous la même appréhension vis-à-vis de tribus autres que la leur, et nous avons pu constater cependant qu'ils ne sont point plus méchants les uns que les autres.

Superstitions. — J'emprunte aux notes de M. Ruel quelques renseignements inédits et vraiment curieux sur les coutumes et les croyances de ces tribus sauvages et en particulier des Tiaraïs :

« Superstition qui leur est commune avec les Cambodgiens : ils ne doivent pas, sous peine de mourir ou de tomber malades, construire près de la maison d'un Européen, qui prendrait tout leur bonheur.

« Ils ne font aucun usage de médicaments, en quelque cas que ce soit. Ils laissent le malade auprès d'un feu. Le feu est considéré comme la plus belle chose existant au monde, et il fait presque l'objet d'un culte.

« Dans chaque maison, un feu est allumé ; le mari et la femme couchent de chaque côté, nus : si dans la nuit le froid les surprend, ils s'accroupissent près du feu qu'ils ravivent. Ils agissent ainsi alors même qu'ils ont des couvertures et de quoi s'abriter.

« En cas de décès dans un village, personne n'y pénètre plus, par crainte de mort. Le village qui a un mort doit prévenir tout nouvel arrivant, généralement par une branche cassée mise en travers de la route d'accès. Si un ou plusieurs sauvages surviennent, ils retournent immédiatement dans leurs villages, où ils feront un sacrifice tant pour honorer le défunt, que pour conjurer le péril d'être venu si près et le risque d'avoir le même sort.

« Les Tiaraïs font, trois fois par an, des sacrifices sur la tombe de leurs parents.

«... Ce qui arrêtera de longues années encore les transactions commerciales, c'est la non-existence des marchés. Il faut aller chez eux avec des marchandises d'un prix très bas et attendre leur bon plaisir.

« Jamais des sauvages n'apporteront des marchandises à un centre quelconque, craignant d'être pillés et vendus par les gens d'un autre village.

« Une superstition rend encore les transactions plus lentes : des Tiaraïs en route ne continueront pas de marcher et rentreront dans leur village pour n'en repartir que le lendemain de leur retour, s'ils ont ren-

contré les traces de tel ou tel animal traversant le sentier qu'ils suivent. Cela leur porterait malheur de poursuivre leur route : ils tomberaient malades ou mourraient !... »

Tous ces indigènes sont, nous l'avons dit, très hospitaliers. Nous n'avons point rencontré de village qui n'ait sa salat, demeure ouverte à tous les étrangers. Comme les maisons entourent généralement une espèce de place vide, plus ou moins embroussaillée, carrée, hexagone ou ronde, c'est le plus souvent au milieu qu'est construite la salat. Dès qu'on arrive, si l'on n'a pas été signalé, on peut prendre possession de cet abri et s'y installer plus ou moins confortablement. Les villages sont rarement fermés le jour, mais il est bon de prévenir lorsqu'on arrive, pour n'avoir pas à subir les représailles dues à une première surprise. Dès que la présence de l'étranger est signalée, tout le village en est avisé, même ceux de ses habitants qui se sont éloignés dans la forêt et surveillent les champs. Les chefs viennent les premiers s'informer qui on est, ce que l'on veut, si l'on a quelques besoins ; puis tous les hommes vous offrent leur compagnie qui, à la fin, pourrait devenir importune, si vous n'aviez dans votre escorte quelque indigène pour vous remplacer vis-à-vis d'eux.

On peut rester autant que l'on voudra ; matin et soir, aux heures des repas, les ménagères sauvages

de chaque maison apporteront dans une feuille de palmier le riz au voyageur et à son escorte qui seront les premiers servis. Quelquefois aussi, on apporte même des extras, soupe ou autre mets. Ceci explique qu'un voyageur ait pu avoir la prétention de traverser la plus grande partie de l'Indochine sans bourse délier.

Il arrive souvent qu'il y ait des fêtes dans le village : on est invité à y prendre part au même titre que les habitants, et cela avec des gestes d'autant plus nombreux, plus cordiaux et plus sincères que l'invitant a déjà bu davantage. On boit et on fume tous ensemble, au milieu des chants et des danses. Il n'est pas rare non plus que la présence même d'un étranger donne lieu à une solennité, s'il n'y a pas d'autre occasion. Nous avons été nous-mêmes invités à une fête à laquelle nous n'avons rien compris, les hommes de l'escorte n'ayant eux-mêmes pu obtenir aucune explication. C'était au village de Ban Haï, mais la fête se donnait dans un endroit un peu écarté de la forêt. Sur le bord de la clairière, une sorte de grand hangar servait d'abri contre l'eau du ciel, car on était alors dans la saison des pluies. Tous les hommes du village étaient entassés sur un plancher à quatre-vingts centimètres au-dessus du sol. Au milieu de la clairière était un petit monument entouré d'une grille en bambou très serrée et recouverte d'un toit des plus gracieux descendant environ à un mètre du sol ; il était difficile de

pénétrer à l'intérieur de ce monument, où les chefs entraient cependant assez souvent, semblant se relayer pour cela. Pendant ce temps, danse et musique, et chants de plus en plus aigus : une grosse caisse et des tam-tams tournaient continuellement tout autour ;



parfois un homme se séparait des autres pour les suivre en dansant, tandis qu'on chantait de plus belle. Les jarres de vin de riz circulaient, et les femmes, assises à l'écart, ne dédaignaient pas elles-mêmes de s'en approcher avec la permission des hommes.

Ce vin, ou espèce d'alcool, s'obtient en versant de

l'eau sur du riz fermenté préparé et mis de côté à l'usage des fêtes. Pour le boire, on emplit la jarre d'eau et après quelques minutes d'attente on aspire le liquide produit au moyen d'une tige de bambou creux ; ce vase doit donc être toujours plein et on le remplit au fur et à mesure qu'il se vide au moyen d'une coupe en cuivre, sans pied. C'est un grand honneur qu'on vous fait lorsqu'on vous passe le tuyau ; le refuser serait une grande impolitesse, et on doit même y répondre en absorbant l'équivalent de la coupe en cuivre qu'on y a vidée à votre intention.

CHAPITRE XV

PHYSIQUE. — VÊTEMENTS. — HABITATIONS.
ARMES. — CULTURES

Les Khas (nous continuerons à les appeler ainsi, puisque nous sommes au Laos) sont de petite taille, plus petits que leurs voisins Laotiens ou Cambodgiens, mais cependant plus grands que les Annamites. Ils paraissent très bien proportionnés et toutes les lignes, accentuées encore par leur belle coloration bronzée, nous offrent les beautés rencontrées dans les magnifiques chefs-d'œuvre de nos sculpteurs ; ils travaillent du reste fort bien avec leurs outils des plus primitifs, sont adroits comme de véritables singes, et j'ai passé de longues heures, par plaisir, à suivre les mouvements agiles de leurs mains et de leurs pieds. Car ils se servent de ceux-ci avec la plus grande adresse, pour manœuvrer un instrument ou maintenir la pièce qu'ils sont en train de travailler. Leurs longs cheveux, du plus beau noir, relevés en un coquet et gros chignon, ne laissent pas que d'ajouter à leur grâce naturelle ; ils l'ornent quelquefois de peignes en bois ou de plumes de paons piquées dans tous les sens : tous

portent aux oreilles soit de l'ivoire, du bois poli, du métal, en forme de cylindres, voire même des cigarettes ou d'autres objets utiles ; ils se font pour cela des trous occupant tout le lobe de l'oreille, lequel est démesurément allongé,et ils les agrandissent sans cesse en prenant des ornements toujours plus épais. Il est de bon ton sans doute, chez eux, de montrer sa supériorité par la grosseur de l'objet servant de boucle d'oreille.

En fait d'autres ornements, ils portent au cou des colliers de perles, arrangés par eux-mêmes avec nos perles en porcelaine, comme on en donne chez nous aux enfants et qui n'ont qu'une valeur bien minime ; l'intérêt consiste pour eux dans la différence des couleurs, car ils en font plusieurs rangées, et mariant les divers tons, les arrangent en dessins parfois assez jolis. Nous n'avons pu leur faire accepter les superbes colliers dont nous avions un petit stock, en perles de verre soufflé et doré. Ils s'étaient aperçus que les perles n'en étaient pas solides, se brisaient facilement, et ils prétendaient, hommes comme femmes, ne pouvoir les emporter en forêt. Il est à remarquer que ce sont les hommes qui portent ces ornements, les femmes n'en ont point, sauf parfois de grands bracelets de pieds en laiton creux roulés en spirales et leur couvrant la plus grande partie du mollet, de la cheville au genou. A la vérité, c'est original mais peu gracieux, bien que

ces espèces de bottes semblent faites sur mesure, s'appliquant en tout point bien exactement sur la partie à orner.

Les femmes se montrent bien moins que les hommes,



surtout les jeunes filles; elles ont la peau beaucoup plus blanche, quoiqu'elles se teignent tout le corps en jaune clair à certaines époques de l'année, ou un cer-

tain nombre de fois dans l'année ; pourquoi faut-il que l'usage du bétel, comme dans toutes ces contrées, vienne les défigurer par un hideux et noir sourire ? Elles ont des traits fort agréables, mais qui se déforment de bonne heure et perdent vite de leur charme, en raison des durs travaux auxquels elles sont astreintes ; alors leur peau ridée, leurs cheveux mal entretenus et leurs seins aplatis et flétris les rendent absolument laides.

Les jeunes femmes et les jeunes filles sont difficiles à aborder, surtout pour des étrangers. A peine, pendant les quelques mois que nous sommes restés à Bokham, avons-nous pu causer avec une ou deux d'entre elles ; encore celles-là étaient-elles mariées à des Laotiens, et ne s'aventuraient-elles qu'à de rares intervalles à s'arrêter chez nous en se rendant d'un village à l'autre pour voir nos produits européens ; leurs maris, paraît-il, les auraient menacées des plus violents châtiments. Je ne crois pas, en général, qu'ils aient à se repentir de la confiance qu'ils accordent à leurs femmes sauvages.

Quant aux vêtements, les hommes comme les femmes les réduisent au minimum ; les hommes surtout, qui, en temps ordinaire, n'ont qu'une ceinture plus ou moins large, de quinze à trente centimètres, mais qui se chiffonne bien vite et ne couvre alors qu'une minime surface du corps. Ils lui font faire trois ou quatre fois

le tour des reins, puis la replient entre les jambes et enfin, passant deux fois l'extrémité dans un des tours déjà faits, ils laissent pendre ce bout le long de la jambe, ce qui produit un effet assez gracieux. Le moyen de la retenir réside simplement dans la façon dont elle est serrée. Ils y passent leur pipe à long tuyau, et leur sabre à deux mains, presque toujours muni d'un fourreau, et portant une boîte contenant le briquet, qui consiste en une pierre à fusil, un morceau de fer et, comme étoupe, du coton naturel bien sec. Cette ceinture sert également de poche pour loger le tabac, et quand ils emportent quelque chose de plus précieux, ils le placent dans un nœud fait dans la partie flottante.

La nuit ou par les temps froids, beaucoup ont comme supplément une grande pièce d'étoffe, généralement de la toile coton rouge, de provenance européenne, longue de deux à trois mètres. Le jour ils la portent à la façon d'un manteau espagnol, la nuit ils s'enveloppent le corps avec cette pièce.

Les femmes n'ont qu'un petit jupon, bien serré à la taille et ne descendant pas même jusqu'au genou. C'est en coton qu'elles le tissent ; elles le teignent elles-mêmes, ainsi que les ceintures des hommes. Les uns comme les autres sont généralement bleu foncé. Je ne sais comment elles l'attachent, mais ce jupon, si court qu'il soit, ne les trahit jamais, et réserve tous les

droits de la pudeur, quelles que soient la pose ou la situation de celle qui le porte.

Les villages étant sujets à des attaques subites, sont presque tous fortifiés par une double ceinture d'abattis d'arbres et de plantations serrées, dans laquelle on laisse croître la végétation, qu'on facilite au besoin. C'est donc, tout autour, un fourré impénétrable, avec une, deux ou même trois et quatre portes très bien défendues. Pour les villages donnant sur le fleuve, la berge offre un chemin généralement d'accès très difficile, aboutissant à l'une de ces portes. A Bokham, cette entrée était gardée par deux pantins en paille de maïs, façonnés sans doute par les artistes du village, offrant assez bien, de loin, l'aspect de deux individus, et munis chacun des armes du crû. A l'intérieur



sont construites les maisons, de deux façons bien différentes. Ou bien le village se compose de quelques corps de bâtiment seulement, munis d'un long couloir avec une porte à chaque extrémité, et séparés probablement en plusieurs compartiments. Là dedans vit toute la colonie. D'autres fois, chaque famille a sa maison propre : dans ce cas, elles sont bien plus élevées, parfois jusqu'à dix mètres du sol; elles s'appuient sur une vaste plateforme solidement établie sur de gros arbres coupés à cette hauteur et soutenue, en outre, par des perches rapportées. Elles sont complètement construites en bambous et excessivement légères ; on y accède par une ou deux échelles presque droites avec un palier intermédiaire. Naturellement, elles ne se composent que d'une seule pièce et le foyer, dans un coin, est formé simplement par un amas de cendres sur un peu de terre battue ; la fumée va où elle veut et a vite fait de noircir les murs, ou plutôt les parois.

Dans les villages à grandes constructions, celles-ci, étant moins élevées, comportent souvent un petit balcon en avant de la porte d'entrée. On y accède le plus souvent par un rondin presque vertical, dans lequel on a pratiqué de larges entailles, qui ne sont pas sans offrir quelques difficultés aux pieds peu habitués ou sans chaussures. La couverture se compose d'une charpente en bambous entrecroisés, montée sans règle

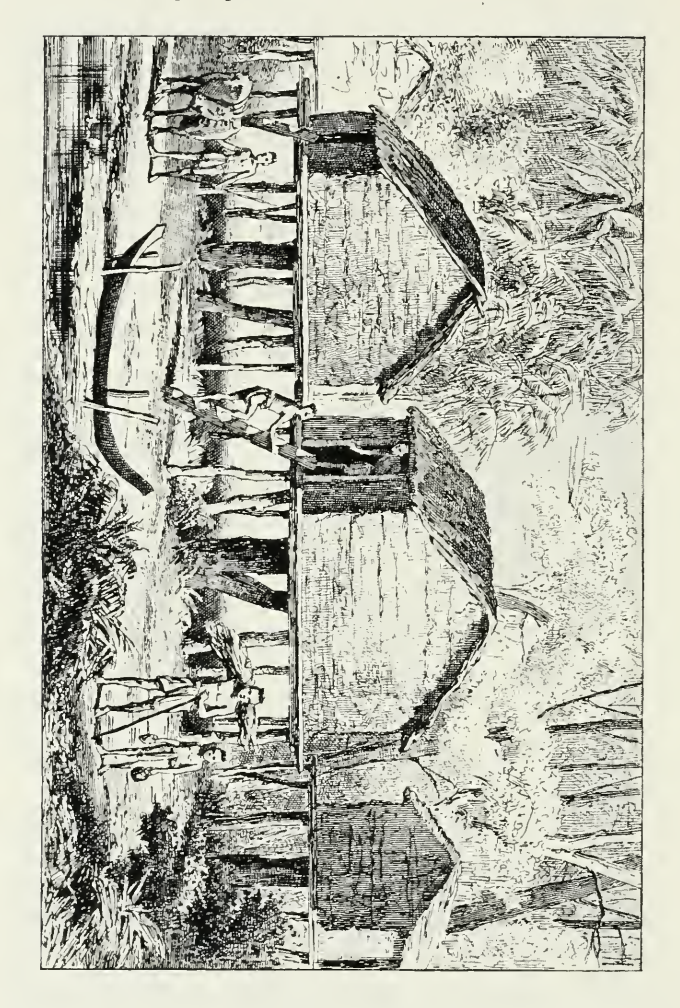
fixe et, par-dessus, de la paille de maïs. Souvent une ou deux des cloisons latérales manquent ; d'autres fois ils présentent un aspect très gracieux, ornés de feuilles de différentes essences arrangées pour former des dessins plus ou moins réguliers, comme, par exemple, la salat du village de Ban Chay, en pleine forêt, sur la rive droite de la Sé Sane ; il arrive souvent aussi que ce sont de simples feuilles qui constituent la couverture.

Leur arme principale et indispensable est le grand couteau à deux mains, ou coupe-coupe ; tous en portent un passé dans leur ceinture. La lame est en très bon acier et, très affilée, elle coupe fort bien. Elle se termine par un long manche en bois orné généralement de cuivre à la garde et à l'extrémité ; le dessin en est presque toujours le même et ressemble à celui des fourneaux en terre ou en cuivre des pipes également passées dans la ceinture.

Le fourreau enveloppant la lame se compose de deux parties évidées, réunies à leurs extrémités par des tresses très serrées d'écorce de rotin.

Ils s'en servent davantage comme outil que comme arme, car ils n'ont point d'autre couteau ; mais ils manient celui-ci très adroitement, en prenant le manche près de la garde, dans la main droite, et en l'appuyant en même temps contre la poitrine, ou même le genou et contre le coude droit.

En outre, quelques-uns ont des lames fixées à l'ex-



trémité d'un bambou léger durci par le passage au

feu, dont ils se servent aussi pour gratter la terre. — D'autres portent des arbalètes, composées d'un arc en bois dur presque droit à l'état de repos, aux deux extrémités duquel viennent s'adapter les deux bouts d'une corde en rotin très solide, composée quelquefois d'une tige unique. — Au milieu de cet arc et dans une direction perpendiculaire est une autre pièce en bois sur laquelle on tend la corde et on place la flèche. La corde est retenue par un tout petit levier en ivoire ou bois blanc, logé dans un évidement de cette crosse ; en appuyant sur ce levier par dessous, il s'abaisse, et la corde, entraînée par le redressement de l'arc, rencontre la flèche placée dans une rainure et dont l'extrémité est fixée dans une petite pointe; celle-ci se trouve donc lancée avec force et peut être projetée assez loin. Comme on le présume, ces arbalètes sont très dures et très difficiles à armer; les Khas, pour y arriver, poussent l'arc avec un pied levé de terre, tandis qu'ils tirent sur la corde avec les deux mains. J'ai vu des flèches lancées de 20 à 30 mètres s'enfoncer profondément et même traverser presque de part en part le corps d'une volaille. Les flèches sont en bambou ; les unes sont simplement pointues, d'autres ont une extrémité en fer qui reste toujours dans la blessure. Beaucoup sont empoisonnées avec un poison dont l'effet est très violent, mais à la condition d'être fraîchement préparé, poison provenant de certaines plantes de

la forêt. Presque toutes ont des entailles pour agrandir et envenimer les plaies, ou même pour qu'on ne puisse arracher de la blessure l'extrémité qui se détache facilement. Avec ces armes primitives, ils s'attaquent aux plus gros animaux, comme les éléphants sauvages. Beaucoup même prétendent les préférer à nos fusils, ceux-ci, disent-ils, faisant peur au gibier qui fuit aussitôt. — Le carquois est un simple bambou.

Une petite hachette complète souvent leur tenue ordinaire. Le manche en est en bois et recourbé, et c'est dans la petite branche que se trouve le fer en forme de coin : il comporte un tranchant dans chacun des deux sens, à l'extrémité et sur un côté — c'est avec ces hachettes qu'ils travaillent le bois et ils ont vite fait de débroussailler un coin de forêt.

Dans certains villages, nous avons trouvé des espèces de boucliers en cuir tendu sur un cadre en bois. Ils ont plus d'un mètre et demi de haut et sont de forme ovale ou rectangulaire. Ils sont retenus par des lanières, dont une prend le coude et l'autre est tenue à la main.

Toutes ces armes sont fabriquées par eux-mêmes, naturellement, mais quelques tribus ont une grande supériorité sur les autres dans le travail du fer. Ce sont généralement celles des montagnes, peut-être parce que c'est chez elles qu'on trouve les minerais les plus purs. Leurs forges, pour être primitives, n'en donnent

pas moins de bons résultats ; nous indiquerons plus loin comment ils s'en servent.



Culture. — Nous avons expliqué la façon très simple dont les Khas pratiquent le défrichement de leurs terrains ; l'ensemencement non plus n'est pas difficile. Ils commencent par couvrir leur champ d'un réseau de lignes droites, dans deux sens perpendiculaires, obtenu au moyen de cordelles ou de bambous très droits. Ils

parcourent les intervalles de deux lignes parallèles à la vitesse ordinaire du pas accéléré, et, avec un bâton pointu, dans chaque main, font un petit trou aux intersections des lignes indiquées, de deux en deux. Nous avons été très étonnés de la rapidité avec laquelle ils opéraient sans jamais se tromper. Ensuite ils reprennent le même chemin avec une poignée de riz dont ils laissent tomber un grain ou deux dans chaque trou. Les pluies se chargeront de recouvrir la semence et, quelques jours après, on verra naître les tiges vertes dans un alignement parfait, dont seraient fiers nos grands cultivateurs de vignobles du Bordelais ou de la Touraine. Ils opèrent de même pour les plantations de maïs qui sont aussi importantes que celles du riz. Ils ménagent des chemins dans divers sens pour leur permettre de rejoindre les maisons élevées d'où ils surveillent tour à tour la récolte. Les singes, les paons et aussi les petits oiseaux, comme les perruches et les tourterelles, sont alors leurs plus grands ennemis, car ils sortent des forêts voisines et s'abattent soit sur la semence, soit sur la récolte, malgré les épouvantails placés de distance en distance.

Pour les chasser, le propriétaire tire de temps à autre une longue corde en rotin qui, de place en place, remue des baguettes en bois, dont le choc sur d'autres baguettes convenablement placées produit un bruit assourdissant.

Dans plusieurs contrées, on fait plusieurs récoltes par an : on coupe la tête de la tige contenant le grain et on brûle le reste. Pour le maïs, on détache les épis qu'on attache deux à deux pour les laisser se dessécher. La plupart du temps, il est mangé encore frais : dans ce cas, cuit dans l'eau bouillante ou sur le feu direct, toujours entouré de son enveloppe feuillue, il procure un mets délicieux.

Les femmes sont souvent employées dans la plupart des travaux les plus pénibles, et c'est ce qui les vieillit aussi vite.

Longtemps avant la première récolte, il y a disette dans le village. Tant que le village possède quelque chose, on ne songe pas au lendemain ; à la moindre occasion, ce sont des fêtes et des bombances dont le riz et le vin de riz font les principaux frais. Quelquefois, on y ajoute un buffle ou un bœuf, dont la mort est offerte en sacrifice aux êtres surnaturels sur lesquels ils n'ont que des idées très vagues ; la chair en est réservée aux sacrificateurs.

Le meurtre d'un gros gibier est presque toujours la cause d'une de ces fêtes. Là comme partout, pas de plaisirs sans musiques ; on réunit donc tous les instruments du village qui se composent généralement de tam-tams ou gongs chinois de grandeurs différentes et d'un tambourin. Quelques-uns de ces instruments sont fabriqués par les tribus des montagnes, doués

d'une oreille délicate et d'un goût très développé pour la musique. Dans les fêtes ils unissent les sons de plusieurs de ces instruments à celui d'une grosse caisse ou tambourin, et ils obtiennent une musique assez harmonieuse, mais fort monotone.

Cela leur permet d'improviser des airs de danse, car nous ne supposons pas qu'ils soient enregistrés et toujours les mêmes, bien que quelques ensembles de notes reviennent assez souvent ; ces airs de danse sont peu compliqués et consistent surtout dans la mesure, pendant laquelle un des leurs, se plaçant devant la rangée des musiciens, remue bras et jambes en cadence, ou tourne sur lui-même et frappe toujours en cadence la grosse caisse avec de longues baguettes.

On danse donc, on chante et l'on boit avec un bruit assourdissant qui dure très souvent jusqu'à une heure avancée de la nuit. Que de fois ne nous est-il pas arrivé de nous endormir au milieu de tout ce tapage !

Ils montrent toujours, dans ces occasions, les sentiments les plus développés de fraternité bien comprise. Point de fêtes entre particuliers d'un même village, sans que tous les habitants puissent en prendre leur plus large part. Du reste, s'il existe un semblant de propriété quant aux fruits de la terre, il n'en est pas moins vrai que toutes les fêtes, et par conséquent les grosses dépenses, se font en commun, aux frais de tous, croirait-on, et tant qu'il y a abondance chez l'un des

habitants, ils en profitent tous ensemble, de sorte que le village entier est atteint au moment de la disette.

Ils vivent alors comme ils peuvent, de tout ce qui leur tombe sous la main, comme petits animaux ou végétaux non nuisibles. Nous avons vu des villages où l'on faisait une grande consommation de lézards, qui pullulent dans toutes ces contrées ; quelques-uns même sont venimeux ; ils sont très gros et présentent une cuirasse luisante bariolée des plus vives couleurs. Parmi les végétaux, ils préfèrent cependant les jeunes pousses de bambous, et aussi une sorte de racine qu'on rencontre dans les forêts, assez semblable à notre topinambour et légèrement amère ; on la coupe en rondelles plus ou moins souples et élastiques, on la laisse macérer dans l'eau, on la lave et on la presse avant de la faire cuire pour la consommer. Les Laotiens eux-mêmes en sont très friands, et, dans leur paresse, comptent beaucoup sur cette plante, pour suppléer au manque probable de riz dont la culture, trouvent-ils, leur demande beaucoup de travail.

CHAPITRE XVI

AUTRES TRAVAUX DES KHAS. — PRODUCTIONS DU PAYS

Outre la culture du riz et du maïs, ils s'adonnent aussi à celle du tabac : ils le fument dans des pipes de leur fabrication, en cuivre ou en terre rouge, avec ornementations assez jolies. Cette terre rouge ressemble à de la cire qui serait veinée ou à du marbre ayant l'aspect de l'ocre ; elle provient d'une localité de la montagne dont on n'a pu m'indiquer le nom.

Ils cultivent aussi quelques légumes, comme la courge et les pastèques, ce que nous avons rarement vu dans les environs de Bokham, et enfin des arbres fruitiers, comme les manguiers, bananiers, cocotiers, etc. — Les bananes et les ananas composaient nos desserts de prédilection, ces derniers surtout, du goût desquels on ne saurait se rendre compte quand on n'en a pas mangé dans leur pays d'origine. On nous les apportait encore un peu verts, mais quelques jours de suspension les amenaient à point ; nous en avons obtenu jusqu'à six et sept pour une bouteille vide, et si nous ne les conservions pas avec le soin le plus ja-

loux, c'est qu'ils étaient bientôt perdus, dès qu'ils avaient dépassé un certain degré de maturité. Aussi eûmes-nous le regret d'en voir la saison bien vite écoulée.

Ils produisent également beaucoup de cannes à sucre qui semblent pousser presque naturellement. Je ne crois pas qu'on puisse en tirer beaucoup de mélasse, car elles n'ont que peu de suc et pas beaucoup de goût; toutefois elles sont assez agréables à sucer par passe-temps. Leur plus grand inconvénient est dans la quantité considérable de fourmis qu'elles attirent dès qu'on les laisse un peu dans les maisons.

Il est bien probable que tout le pays pourrait produire le poivre, le gingembre, le café, le coton et la soie comme chez les Laotiens et les Cambodgiens environnants; on trouve, du reste, le coton qui vient naturellement, et surtout l'arbre à coton, qui donne un produit analogue à celui de la plante et dont ils se servent pour leurs briquets. On nous a montré des échantillons de gomme-gutte, un des produits importants de l'Indochine, mais nous n'avons pu nous en procurer en grande quantité. Elle doit cependant se trouver en abondance dans les forêts, où elle se tire d'une espèce de garcinée, au moyen d'incisions faites dans l'écorce. On la recueille dans des vases où elle se durcit vite.

Les forêts donnent de beaux bois de construction,

semblables à ceux du Cambodge, célèbres à juste titre. Les pirogues des fleuves et rivières sont faites d'une seule pièce et sont parfois immenses, atteignant surtout de grandes longueurs. Or chacune d'elles est tirée d'un seul tronc et taillée et creusée au moyen de la hachette dont nous avons parlé. Elles sont fabriquées en pleine forêt; à l'endroit même où l'on a trouvé l'arbre qui servira à la construire. Pour l'amener jusqu'au fleuve, on pratique un chemin, de largeur suffisante, par lequel on la fera passer en la traînant sur de nombreux rondins disposés à l'avance tout le long du chemin. J'ai moi-même assisté à ce travail près de Ban Katiok; tous les habitants du village et, je le crois aussi quelques voisins, étaient attelés à l'embarcation comme les fourmis à une paille : les uns tiraient sur une longue corde en rotin des plus solides, les autres poussaient tout autour. Tous en même temps faisaient retentir l'air de bruyantes acclamations. Ils n'étaient pas prévenus de mon arrivée et toutes les femmes, dans un premier et instinctif mouvement, voulurent se précipiter dans la forêt; elle était assez épaisse à cet endroit, de sorte qu'elles ne purent aller bien loin avant d'être rappelées par leurs pères ou leurs maris, rassurés eux-mêmes de me voir avec quelques-uns des leurs. Elles se remirent à la besogne avec les cris en moins, et l'opération se continua sous mes yeux.

Presque tous les arbres sont rouges à l'intérieur;

le bois en est très dur et très difficile à travailler, comme celui du sapan, par exemple. Le teck ou bois de fer est encore plus dur; il est très employé en Cochinchine pour l'ornementation des temples ou même des habitations des plus riches mandarins. Comme on le trouve dans les forêts voisines des villes civilisées, on n'a pas encore songé à l'exploiter dans les forêts sauvages de l'intérieur.

On trouve également dans ces forêts des arbres à gomme et à résine, et des bois de teinture ; les indigènes connaissent surtout le jaune et le rouge. Je leur ai fait teindre un de mes vêtements blancs, qui, à la chasse signalait par trop ma présence aux farouches hôtes des forêts. On fit macérer des écorces dans un peu d'eau, où on laissa ensuite mes effets pendant une nuit. Ils étaient, en sortant de là, d'une couleur indéfinissable, tirant sur le rouge terre de fer, mais combien sale ! — En tous les cas, ils étaient complètement foncés et l'effet désiré était obtenu. Nous avons pu reconnaître par la suite, grâce aux nombreuses ondées reçues pendant deux mois et dont me protégeait seul ce vêtement, combien leur teinture est résistante.

Enfin, on y trouve en quantité du cardamome, qui a fait pour nous l'objet de nombreux échanges, de même que la cire et le miel des abeilles sauvages. Lorsqu'ils en rencontrent en forêt, ils enfument simplement la ruche naturelle, qui est généralement un tronc

d'arbre, comme on le fait chez nous. Le miel est conservé dans des tiges de bambous et la cire fondue est moulée en forme de calotte sphérique. Ils ont souvent à disputer ces produits à un ennemi malin, l'ours, qui



en est très friand, et qu'ils appellent poliment « M. le tigre à miel ». Nous n'avons pas eu la chance d'en rencontrer un seul individu.

Le bois d'aigle, qui jouit d'une si grande et si juste renommée, existerait, paraît-il, également dans la forêt, mais nous n'en avons point vu d'échantillon.

Les coupes qui leur servent à mouler la cire sont géné-

ralement en cuivre, et on en rencontre beaucoup chez eux. Ils se servent aussi de vases grossiers qu'ils fabriquent eux-mêmes. A côté de ceux-là ils en ont de très beaux, de production indigène ou étrangère. Très étonné de trouver deux superbes échantillons de vases en bronze à Colapouk, un village des mieux fortifiés et aussi des plus reculés dans l'intérieur du Laos, entre la Sé Sane et le Sé Cong, je demandai sur ce point des explications à mon cuisinier annamite, me servant d'interprète. Il fut très fier de me répondre que c'était l'œuvre de ses compatriotes qui les avaient vendus deux hommes chacun. C'est le seul exemple que nous ayons rencontré de ce mode de paiement. Ces quatre hommes étaient probablement des esclaves prisonniers de guerre, ou peut-être même des habitants du village, car j'ai entendu dire que ces populations, qui n'ont que des chefs nominaux et qui ne peuvent souffrir les châtiments corporels, n'hésitent pas à tuer ou à réduire en esclavage ceux des leurs qui se sont rendus coupables d'une grande faute.

CHAPITRE XVII

COMMERCE

Le commerce extérieur des provinces sauvages du Laos est encore à peu près nul, en dehors de celui qui est pratiqué par les Chinois. La monnaie est excessivement rare, bien qu'elle commence à se répandre un peu ; les Khas eux-mêmes connaissent la piastre, mais ils en ont rarement en leur possession. Nous avons déjà fait remarquer combien la question monétaire tient peu de place dans leur existence ; en voici une nouvelle preuve, qui ne saurait être comprise même par les plus désintéressés du monde civilisé. L'administrateur de Stung Treng ayant besoin de travailleurs, en avait demandé à quelques villages de l'intérieur assez éloignés de ce chef-lieu ; tous les habitants sont tenus de donner à l'Administration un certain nombre de journées, nombre fixé à l'avance et moyennant une certaine somme quotidienne, qui était à l'époque de 25 cents, très élevée en comparaison de ce qu'ils pouvaient gagner avant l'occupation française. Il arriva une fois que, leurs journées de travail étant terminées,

ils rentrèrent trop tard à Stung Treng pour être payés le soir même. On leur rendit donc la liberté en les prévenant qu'on ne les paierait que le lendemain matin; mais tous s'en retournèrent précipitamment dans leurs villages respectifs et pas un seul ne se présenta pour toucher les cinq ou six piastres bien gagnées par l'aliénation de leur liberté pendant un aussi long temps. Ils n'avaient peut-être jamais été à la tête d'une semblable fortune et cependant ils lui préférèrent une journée de plus à passer dans leurs villages.

On rencontre quelques barres d'argent, dont la valeur est de 15 piastres environ, dans le pays, mais c'est toujours entre les mains des Laotiens ou des étrangers. La seule monnaie qui soit à peu près admise est la barre de fer, qui a toujours pour eux une certaine valeur, en ce sens qu'elle peut être transformée en armes ou en outils.

Du reste, son cours subit de grandes fluctuations et elle a d'autant plus de valeur qu'on s'éloigne davantage des villes laotiennes ou des centres de production. Nous en avons eu jusqu'à 20 et 25 à la piastre à Stung Treng, alors que sa valeur à Bokham correspondait seulement à 15 à la piastre.

On procède le plus souvent par voie d'échange.

Les produits faciles à se procurer et qu'on pourrait écouler facilement sont, comme tissus, des étoffes de couleur et particulièrement rouges, mais de qualité in-

férieure ; comme objets de consommation, du *gros sel;* nous insistons sur le qualificatif, parce que ce n'est pas un produit d'alimentation : ils ne s'en servent guère que pour la conservation de leurs viandes ou gibiers et n'en mettent ni dans leur riz, ni dans leurs autres mets. Il est probable que les alcools, sous forme d'eau-de-vie ou de rhum, auraient des chances de succès ; nous en avions bien une petite provision avec nous, mais nous n'en avons jamais fait un objet d'échanges ; ils paraissaient être assez appréciés cependant de ceux à qui nous en avons fait simplement goûter.

A plusieurs reprises, nous leur avons offert des flacons de parfumerie à titre d'échantillons, pensant leur procurer tout au moins de l'étonnement par la sensation des odeurs dégagées ; mais après les avoir à peine flairés, ils en absorbaient le contenu d'un seul trait et semblaient le trouver meilleur que leur affreuse liqueur de riz, produit de la macération dans l'eau du riz fermenté, non distillé naturellement, et qu'on ne peut boire sans force grimaces quand on n'y est pas habitué.

Les petites perles en porcelaine de couleurs variées sont très recherchées et pourraient être la source de gros bénéfices; ce sont naturellement des objets d'ornements et de coquetterie à l'usage des hommes, de même que le fil de laiton pour les femmes ; mais ce

dernier doit être assez gros, au moins 5 ou 6 millimètres de diamètre.

Nos bouteilles vides nous ont servi à faire bien des échanges, surtout contre des fruits ou légumes. Nous avons pu placer quelques couvertures assez avantageusement, mais le reste de la pacotille, se composant de filés coton, couteaux, éponges, miroirs, a été d'un écoulement difficile et moins que rémunérateur : les miroirs cependant auraient trouvé des acquéreurs, si leurs beaux cadres ne leur avaient donné une valeur trop élevée pour les moyens de ces pauvres enfants des forêts.

En échange de ces objets, on trouve tous les produits du pays pouvant servir à l'alimentation : fruits et légumes assez rares ; animaux domestiques comme le porc et les poulets, œufs ; animaux sauvages, comme le gibier poil et plume ; citons en passant le paon, aussi apprécié des gourmets que difficile à chasser ; enfin le miel qui, avec le jus de la canne à sucre, constitue le seul produit sucrant du pays ; le riz, le maïs, etc.

On peut se procurer pour l'exportation, en fait d'articles susceptibles de donner des gains commerciaux, en premier lieu la poudre d'or, que nous citons tout d'abord à cause des facilités qu'elle présente pour le transport ; on ne la trouve pas en abondance, mais tous les villages riverains des rivières en ramassent

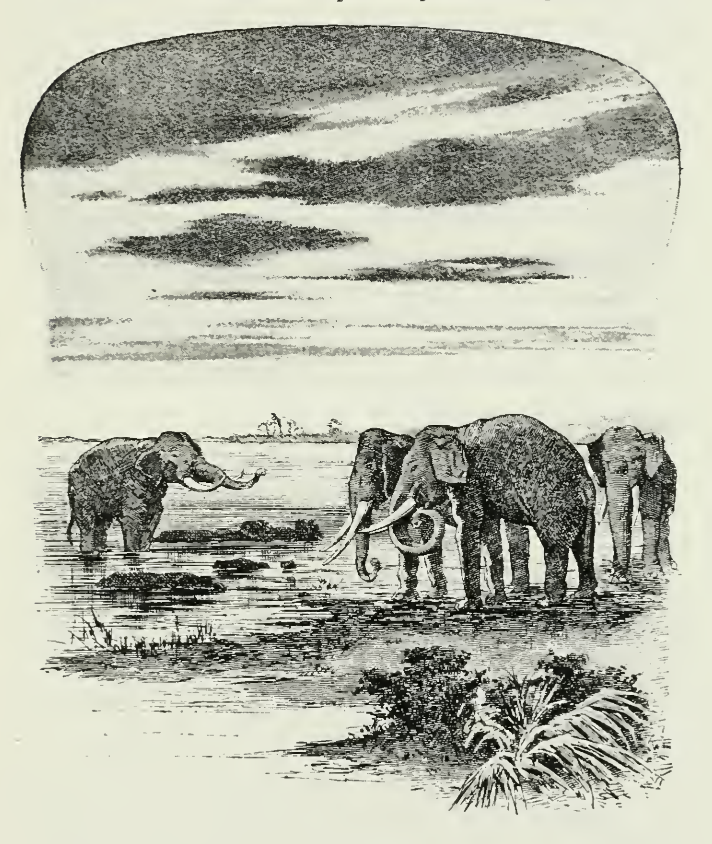
quelques grammes aussitôt après la baisse des eaux. C'est d'ailleurs à cause de sa rareté qu'elle est d'un prix si élevé, exclusif de gros bénéfices. Comme produits naturels du pays, on rencontre la cire d'abeille sauvage, dont une partie est consommée par les indigènes pour leur éclairage ; le cardamome, plante aromatique dont les graines ou les fleurs, vendues assez cher, sont employées en pharmacie ; la gomme-gutte dont l'arbre pousse naturellement en forêt ; et enfin l'ortie de Chine, qui ressemble beaucoup au chanvre. Le maïs et la canne à sucre ne sont récoltés que pour subvenir strictement aux besoins du pays. Les récoltes de riz sont en général à peine suffisantes, en raison de la faible étendue du terrain ensemencé ; il arrive souvent cependant que la récolte est plus abondante qu'on ne l'espérait ; dans ce cas, ou même après une récolte ordinaire, et dans les premiers jours qui la suivent, le Kha se défait assez facilement de cet aliment de première nécessité pour lui, et il le cède alors à un prix avantageux.

Les animaux sauvages des forêts fournissent des peaux de toutes espèces, des cornes, et surtout la corne molle de cerf qui est très employée en pharmacie, particulièrement par les Chinois.

On prétend que les forêts du Laos renferment en grande quantité l'insecte appelé *coccus-lacea*, qui produit la gomme-laque. Nous n'en avons pas rencontré

un seul échantillon; il existe plutôt près du Siam, dans les contrées que nous n'avons pas visitées.

L'ivoire est assez rare, parce que les éléphants do-



mestiques ne sont pas nombreux dans cette région; on n'en trouve en quantité qu'après la découverte d'un cimetière d'éléphants sauvages dans les environs.

Ces animaux existent en grand nombre dans toutes les forêts de ces pays ; nous n'en avons pas vu personnellement, mais une nuit que nous étions en voyage sur le Sé Cong, toute une troupe est venue prendre ses ébats dans la rivière près de l'endroit où était amarrée la pirogue qui nous portait. Par le bruit épouvantable qu'ils faisaient, nous pûmes reconnaître l'existence d'un gros troupeau, que nous n'aurions sans doute pas été bien fiers de rencontrer en pleine forêt.

L'ivoire se vend au poids et le prix augmente proportionnellement avec la grosseur des morceaux :

Pour les petits morceaux : 1 piastre les 600 gr.
Une défense de 24 kil. : 160 piastres
Une défense de 30 kil. : 250 —

Voici, à titre de renseignements, les valeurs d'échange de quelques autres produits :

Nous avions pour une piastre (soit environ 2 fr. 80) argent, monnaie de fer ou marchandise, 16 morceaux doubles de cire dont le poids équivaut à 2 kilogs 1/4 environ. Cette même cire peut être revendue de trente à quarante-cinq piastres le picul, c'est-à-dire les soixante kilogs, en Cochinchine, sur le marché de Cholen.

Les étoffes que nous avions emportées étaient de la toile des Vosges, n° 20 et du Madapolam français, n° 10, A., et je ne crois pas qu'elles aient coûté bien cher en France ; elles trouvaient preneurs moyennant une piastre les dix coudées, qui correspondent à une

longueur de 4 à 6 mètres, suivant la taille de l'avant-bras de l'opérateur ; c'était le plus souvent près de six mètres, car c'est là comme partout, si désintéressés que paraissent les indigènes au premier abord : quand on nous demandait ces articles, nous étions sûrs de voir se présenter l'homme le plus grand du village pour obtenir le meilleur aunage possible.

Nous achetions les peaux de toutes sortes, au prix de six piastres le picul, ou soixante kilogs, et les marchands chinois payaient les cornes molles de cerf jusqu'à vingt piastres la paire.

Un fusil à pierre ou à piston se chargeant naturellement à poudre et à balle s'échange contre la valeur d'une barre d'argent, c'est-à-dire quinze piastres, mais ils ne sont guère achetés que par les Laotiens ; nous ne savons s'ils apprécieraient davantage les fusils à cartouches.

100 kil. de fer français (transformé) vaudraient, en monnaie du pays, 53 piastres. Un bracelet en cuivre importé s'achète, à raison de 0 fr. 40 cent., pour un morceau de fer. Un picul de cardamome vaut de 20 à 60 piastres à Pnom Penh, suivant la qualité. Les gongs se vendent 10 piastres chez les Tiaraïs ; les tam-tams qu'ils fabriquent valent de 2 à 6 piastres.

Le sel, qui coûte assez bon marché au Cambodge, vaut, chez les Khas, quatre fois son poids de riz, et le laiton s'échange contre de la cire à poids égal.

A côté de ces marchés assez simples, il s'en fait d'autres beaucoup plus compliqués et dans lesquels entrent différents objets d'échange : nous citerons comme exemple les couvertures vendues chacune assez facilement une piastre, plus deux kilogs de cire.

Les plumes d'aigrettes et de marabouts pourraient devenir une source de gros revenus. Ces oiseaux abondent dans la contrée : on ne les chasse point, quoique les aigrettes soient assez faciles à approcher et à tuer, et que les belles plumes du cou, de la poitrine et du dos se vendent jusqu'à 1500 piastres les 60 kilogs.

Remarque à faire : les Khas auraient souvent consenti des échanges plus avantageux que ceux qu'on leur demandait, mais à la condition de ne payer qu'après la prochaine récolte. Lorsqu'il en est ainsi, ils travaillent davantage pour faire face à ces échéances, et payer ce qu'ils ont acheté entre deux récoltes. Mais jamais ils ne se donnent plus de peine qu'il n'en faut pour satisfaire aux engagements qu'ils ont pris et qu'ils tiennent toujours. Ceci implique que, pour procéder dans des conditions avantageuses, il faudrait établir un comptoir, où l'on devrait revenir après chaque récolte.

Voici ce que je lis à ce sujet dans les notes de M. Ruel :

« ... Pour faire le commerce sur une grande échelle, il faut, d'après les habitudes du pays, apporter des

marchandises, les distribuer dans les différents villages produisant les marchandises d'échange, riz, cire, cardamome, chanvre (ortie de Chine), peaux, cornes, ivoire, et revenir l'année suivante deux ou trois fois dans l'année, aux différentes époques où la récolte se fait.

« Les Laotiens ne procèdent pas autrement. Ils ont, dans les points centraux, des indigènes qu'ils connaissent et qu'ils chargent de réunir et de conserver, jusqu'à leur arrivée, les 3 ou 4 piculs de la denrée à échanger. Les Laotiens montent avec de grands bateaux chargés de marchandises qu'ils donneront pour l'échange de l'année suivante, et remportent les denrées que les sauvages ont livrées en échange des marchandises de l'année précédente...

Et M. Ruel est amené à conclure dans les termes suivants :

« Pour les transactions commerciales qui se font à dos d'homme, là où l'on ne peut aller ni en bateau, ni par éléphant, le sauvage est loué par le Laotien. Il doit le suivre dans tous les villages où il passe ou réside jusqu'à ce que la marchandise ait été vendue ; après quoi, il doit rapporter soit la monnaie de fer, soit les marchandises reçues en échange, et quelle que soit la durée du voyage, le Laotien, au retour, paie au sauvage une rétribution fixée à 1 piastre 50 en marchandises.

« Les sauvages tiennent si peu à l'argent, qu'ils n'hésitent pas, à une demi-journée de l'étape où ils doivent être payés, à se sauver et à rentrer dans leur village si l'idée leur en prend ou bien s'ils ont rencontré quelque chose qui leur ait déplu le long de la route.



« Heureusement pour le voyageur, il trouvera, mais avec du temps et de la patience, des coolies au prochain village, et cela d'une manière très simple, même si on lui en refuse. Il n'aura qu'à dire : « Je vous laisse tant « de charges valant « tant, et puisque vous ne voulez pas me donner « des coolies, je continue ma route : à partir de ce « moment, vous en êtes responsables. » Craignant d'être accusés s'il manque quelque chose, ils vont vite prendre les bagages qu'ils transporteront jusqu'au plus prochain village, sur lequel ils se déchargeront et de leurs marchandises et de leur responsabilité.

« ... Une affaire sérieuse, sans risques, commencée

avec de très petits capitaux, appuyée sur une concession qui rapportera par la méthode indigène, une distillerie, l'élevage des chevaux, la cire et le cardamome, sans parler même du riz, ne peut être que rémunératrice. Elle ne demande pas une présence continue, et permet, à quelques jours de marche, d'atteindre un riche marché d'ivoire. Deux ou trois indigènes faciles à trouver suffisent absolument en dehors du personnel domestique... »

Je partage absolument cette manière de voir ; mais je dois cependant mettre en garde contre l'insalubrité du pays et les difficultés de communications ; les frais de transport augmentent beaucoup, à cause de ces dernières, surtout si l'on doit faire de nombreux voyages ; de plus, il faut compter avec les pertes dues à des accidents presque inévitables sur ce long et difficile parcours. C'est par dix et vingt que se chiffrèrent nos naufrages de pirogues ; on sauve naturellement le plus d'objets possible, mais les caisses les plus lourdes peuvent tomber au fond, sans pouvoir en être ramenées. — On rattrape à la nage, généralement, celles qui s'en vont à la dérive ; beaucoup d'objets sont détériorés par le contact de l'eau, d'autres complètement détruits, comme le sel. Nous avons perdu, de ce fait, près de la moitié du sel remonté du Cambodge jusque-là.

Malgré cela, nous n'hésiterions pas nous-mêmes à

tenter cette exploitation et à coloniser ces contrées, dans les conditions indiquées, avec un petit capital de 5,000 à 8,000 francs, rendu à Saïgon, si nous n'en étions empêché par des raisons de famille et de situation.

CHAPITRE XVIII

ZOOLOGIE

La zoologie de ces contrées est à peu près la même que celle des pays voisins : Cambodge, Siam, Annam, etc. On y rencontre en moins grande quantité le chien domestique à l'oreille longue, droite et pointue, au poil jaune-roux. Les chats sont de différentes couleurs, mais le plus souvent tout à fait noirs ; ils ont la particularité de présenter un crochet à l'extrémité de leur queue, dont l'ossature est retournée à angle aigu sur les trois ou quatre derniers centimètres. Nous en avons bien peu rencontré dans les villages sauvages proprement dits.

Nous avons signalé l'existence des porcs et des poules, comme animaux domestiques ; il faut y ajouter les bœufs et les buffles : chaque village possède un de ces derniers, destiné à être sacrifié à la mort de l'un quelconque des habitants. En attendant cette solennité, il est attaché à un pieu solide au milieu du village, où du reste on lui donne à manger autant qu'il le désire. Chez les sauvages même, on ne se sert

pas de ces animaux, bœufs et buffles, pour les travaux des champs, bien que quelques villages en possèdent un grand nombre. Les bœufs ont les cornes un peu courtes, légèrement tordues et projetées en avant; ils présentent une bosse entre les deux épaules, et la vache ne donne pas de lait. — Pendant tout notre voyage, nous n'avons pas vu, du reste, une seule goutte de lait naturel. Tous les Européens qui habitent ces contrées se font assez vite au lait concentré provenant de la Suisse ou de la Normandie.

Dans beaucoup de villages, on ne rencontre pas un seul cheval ; il y en a cependant de très jolis, particulièrement chez les Redais, qui les font entrer dans leur équipement de guerre. Ils ne mesurent guère plus de 1m30 au garrot, mais ils m'ont paru en général plus hauts que ceux de la Cochinchine ; ils sont très vigoureux et, non ferrés, ont le pied très sûr ; ils gravissent ou descendent les pentes les plus rapides et passent dans les chemins les plus défoncés, avec une personne lourde sur le dos, sans faire le moindre faux-pas.

Enfin, dans quelques villages, on trouve des éléphants domestiques qui sont de la plus grande utilité dans ces pays où bien souvent aucune charrette ne peut circuler. — Ils ne portent cependant pas un aussi gros poids qu'on pourrait le supposer en raison de leur masse, pas plus de 250 à 300 kilog. en général ;

mais ils sont très sûrs et avec eux on peut passer presque partout, car ils se chargent eux-mêmes de pratiquer leur propre passage.

On retrouve à l'état sauvage presque tous ces animaux : éléphants, bœufs, buffles. Nous avons de plus rencontré une espèce de bœuf sauvage, à poil très noir, analogue au bison de l'Amérique du Nord. Nous en avons tué un individu qui chargeait encore le chasseur après avoir reçu à bonne portée sept balles de mousqueton Gras dans tout le corps, dont une dans la tête. Nous ne croyons pas qu'il ait été parlé de ces animaux dans aucune autre relation de voyage. Aussi avons-nous été très étonnés nous-mêmes de les rencontrer dans de grandes prairies du pays peu habité qui s'étend entre la Sé Sane et Attopeu sur le Sé Cong.

En fait d'autre gibier, on trouve le sanglier qui n'est guère plus gros que le porc domestique de la contrée, et de nombreuses espèces de daims ou cerfs de toutes les tailles, depuis la grosseur du chien, jusqu'à celle de l'âne. Le lièvre, le perdreau et la caille ne sont même pas chassés, bien qu'ils existent en grande quantité, mais beaucoup plus petits qu'en Europe. La bécassine, au moment des hautes eaux, et la tourterelle en tous les temps, fournissent un gibier des plus abondants et des plus agréables. Beaucoup de perruches et de paons très difficiles à aborder. Ne pas oublier les poules sauvages qui constituent un mets

délicieux et qui diffèrent des poules domestiques en ce qu'elles ont le vol plus rapide et peuvent se percher dans les arbres. Enfin les échassiers sur les rivières et force espèces de calaos ; nous en avons tué quelques-uns, mais nous n'en avons jamais mangé.

Le tigre royal, la panthère et le léopard habitent en grand nombre les épaisses forêts du Laos, mais ils fuient tous à l'approche de l'homme. Le tigre, cependant, quand il a eu l'occasion de se nourrir de chair humaine, devient très dangereux et il est la terreur des villages où il cause de grands ravages. Je n'ai pas eu la chance d'en voir un seul individu à l'état sauvage, alors que j'ai peut-être passé souvent auprès



d'eux. Ils ont l'habitude, en effet, de se tenir dans le fourré et de laisser passer tranquillement la colonne ;

si la fantaisie leur prend de se montrer, ce n'est qu'au détriment de la queue de colonne. Nous avons, de cette façon, perdu une très jolie chienne que nous avions apportée de Saïgon. Par paresse, elle se tenait à l'arrière, lorsqu'un tigre bondit sur elle ; M. Lefebvre, que la colonne accompagnait, se retourna aux cris poussés par la chienne, et envoya une balle au tigre qui se rejeta dans la forêt avec un hurlement terrible ; mais par la suite sa victime succomba aux blessures qu'il lui avait faites.

Le rhinocéros habite aussi ces forêts, mais en moins grande quantité, de même que l'ours noir, analogue à l'ours des montagnes du Tonkin.

Les singes des diverses espèces sont fort nombreux, semblables à ceux qu'on rencontre d'habitude. Les plus communs sont les gibbons, noirs et blancs, mais surtout les petites guenons à peau bleue, si gracieuses et si amusantes; elles sont ainsi nommées parce qu'elles ont la peau de la poitrine et du ventre bleue sous des poils blancs, alors que la tête, le dos et les bras sont couverts de poils gris. On les rencontre par troupes nombreuses et prenant leurs ébats sur les grands arbres bordant les rivières ou autour des plantations de riz.

Le pays est très riche en reptiles de toutes sortes ; on trouve des tortues presque partout, et leurs œufs sont un aliment très recherché ; aussi presque tous les

indigènes sont-ils très habiles à trouver les nids dans le sable. Les œufs, un peu plus gros que celui du pigeon, ont une coquille molle, presque toujours incomplètement remplie.

Les caïmans, quoique moins nombreux que dans les Indes, se rencontrent assez fréquemment sur le bord des rivières, ou dans le courant même, par lequel ils se laissent emporter souvent très loin. Il est difficile alors de les reconnaître à leur tête, laquelle émerge seule, semblable à un tronc d'arbre.

Signalons, comme habitant de ces rivières, le poisson souffleur, souvent plus gros que de gros marsouins dont ils ont les allures, mais avec une tête très large et énorme et la peau semblable à celle des requins. On les entend de très loin, quand ils soufflent dans l'eau, qu'ils font alors clapoter sur la berge jusqu'à une distance très éloignée.

Les serpents y pullulent, parmi lesquels de très dangereux, comme le serpent-minute, ou le serpent à lunettes; mais les plus communs sont les boas constrictors qui atteignent jusqu'à six et sept mètres de long. Nous avons tué un de ces serpents dans notre poulailler où il était entré la nuit pour avaler une de nos volailles.

Il y a de nombreuses et belles espèces de lézards, à la peau luisante et multicolore; ils pénètrent dans les habitations et quelques-uns sont assez mauvais. Nous

citerons le gecko, qui aime les ténèbres et qui jette dans le silence des nuits un cri aigu, monotone, triste et insupportable.

L'iguane vit dans les forêts et monte sur les arbres d'où nous en avons fait tomber beaucoup, à coups de fusil, pour le régal de nos indigènes, qui en sont très friands.

Parmi les insectes, avec lesquels aussi il faut compter, nous citerons les scorpions et les centipèdes ; les premiers surtout sont très mauvais, surtout le scorpion rouge dont nous trouvions des quantités dans nos caisses de tabac, et le scorpion noir. Les piqûres du premier font beaucoup souffrir et donnent une fièvre intense, surtout si on tarde à les brûler ; les Annamites, pour les soigner, prennent le scorpion, auteur du mal, déchirent son corps en deux et s'en frottent la partie atteinte.

Sans nous arrêter aux moustiques, dont l'existence est générale dans tous les pays chauds et dont il est si difficile de se défendre, nous avons à signaler les cancrelats et autres bêtes de même espèce, et les lézards d'appartement, appelés margouillats, qui se promènent partout et ne sont pas méchants. Enfin les fourmis noires ou les blanches, appelées poux de bois, et qui sont une variété de termites, exercent dans les habitations les ravages les plus considérables ; leur morsure est très mauvaise et fait surtout beaucoup souffrir

sur le moment. Leur plus grand méfait à notre égard a été de détruire une grande quantité de cordages qui nous eussent été d'un grand secours pour l'emploi des palans.

Les rats, si nombreux et si insupportables dans tous les postes militaires, où ils vont jusqu'à s'attaquer aux pieds des soldats pendant leur sommeil, n'ont pas fait leur apparition dans nos différentes installations provisoires. Je n'en ai vu qu'un, qui s'était embarqué, sans que je puisse m'expliquer de quelle manière, dans ma pirogue, où il me tint compagnie pendant près d'un mois malgré mes efforts pour m'en défaire.

Ajoutons à ces petits êtres si désagréables la sangsue des forêts, qu'on rencontre partout au moment des pluies aussi bien par terre que sur les feuilles; toujours à la recherche d'une proie, elle s'attache à elle sitôt qu'elle en est frôlée, et trouve toujours un point faible où diriger et redoubler son attaque, et faire une plaie souvent venimeuse et longue à guérir. Si on prend la précaution d'enfermer le bas du pantalon dans les souliers, et qu'elles ne puissent passer par dessous, elles montent par dessus et se font facilement un chemin jusqu'à la ceinture. Les indigènes, qui sont toujours pieds nus, les surveillent et dès qu'ils en ont sur eux, ils les font tomber soit en appliquant à l'endroit où elles se trouvent un tampon de tabac mouillé, soit en

crachant directement dessus le jus de la chique qu'ils ont toujours dans la bouche à cet usage, quand ils se promènent en forêt.



TROISIÈME PARTIE

ÉTUDE

SUR LA

GÉOLOGIE ET LA MINÉRALOGIE

DU BAS LAOS


Echelle du Plan
Echelles des Coupes
Coupe suivant A B
Coupe suivant C D
Conglomérats ferrugineux
Topographie
des Sources de la Riviere de BOKHAM
et de la Region des Sables aurifères
Legende
Roches Granitiques
Affleurement de Quartz
Sables aurifères exploités
Limite de pénétrabilité
Des roches de grès sont repandues dans toute la région
R Sentier traversant la montagne

CHAPITRE XIX

PRÉLIMINAIRES

L'étude du sol de ces contrées, complètement neuves pour la science, donne lieu à des difficultés particulièrement graves : d'abord les fatigues physiques inhérentes au climat et à la chaleur, si vite suivies de maladies ; partout ailleurs, le prospecteur actif et courageux aura à compter avec elles, mais il pourra les surmonter. Ici, il sera presque toujours vaincu par elles : de là des ennuis et des pertes de temps avec tous les désagréments qu'elles entraînent. Que de difficultés dans les déplacements et les communications, et comment le prospecteur, arrivé sur le point à étudier, pourra-t-il se promener à travers les forêts vierges les plus impénétrables, à la recherche des affleurements en saillie ou en creux, des minerais ou des gangues ?

M. Pétiton, dans sa *Géologie de l'Indochine*, explique à quelles difficultés, à quelles impossibilités même se buteront tous ceux qui voudront faire une étude consciencieuse dans ce sens :

« C'est, outre la constitution vaseuse du sol, la vé-

17

gétation luxuriante qui le recouvre partout ; quand vous cherchez des échantillons quelconques des terrains constitutifs d'une colline ou d'une montagne déterminée, vous êtes presque toujours sur une couche de terre végétale recouverte de plantes herbacées, de lianes, d'arbres, etc., qui empêchent toute investigation sérieuse.

« Si, par hasard, après une course, ruisselant de sueur et d'eau, vous ramassez quelques minces échantillons, témoins du sol, vous ne parvenez presque jamais à avoir un coup d'œil d'ensemble sur les détails des endroits où vous vous trouvez ; vous êtes constamment entouré d'un rideau d'arbres limitant votre horizon à quelques mètres ; joignez à cela que la terre végétale et la végétation dont j'ai parlé recouvrent presque toutes les *coupes* où vous pourriez juger de la stratification du terrain, et vous comprendrez toutes les difficultés que vous avez à surmonter, même dans les pays de montagnes.

« Dans les pays de plaines, vous avez en beaucoup d'endroits des terrains dont la nature véritable est cachée par des couches de peut-être 20 ou 30 mètres de vase. Il suffit de descendre le Dong-Naï jusqu'à la mer, pour se rendre compte de ce qu'on peut faire quand on veut visiter les bords d'un arroyo ; quand la mer est pleine, vous ne voyez que les branches des palétuviers couvertes d'un feuillage toujours vert, for-

mant par leur entrecroisement un réseau inextricable. Ce réseau se continue sous l'eau, se ramifie et s'enfonce jusque dans les profondeurs de la vase, de sorte que quand la mer est retirée, si vous vouliez vous hasarder, comme un singe, en bondissant de branche en branche, ou plutôt, pour être réaliste, en vous cramponnant péniblement, vous arriveriez peut-être en une heure d'efforts à faire 200 ou 300 mètres, si vous y arriviez.

« A priori et à moins qu'un travail indispensable quelconque de construction ou de sondage n'apporte la lumière sur ce point, je ne crois pas que l'on puisse avoir de données pour établir l'épaisseur de la couche superficielle puissante qui recouvre de sa boue une grande partie du sol des bords des arroyos de Cochinchine. »

Nous ne saurions mieux que par cet extrait de l'introduction du livre de l'ancien ingénieur en chef du service des mines en Cochinchine, attirer l'indulgence du public sur ceux qui ont bien voulu travailler par eux-mêmes à augmenter les connaissances que l'on possède dans des branches de la science aussi intéressantes : nous parlons particulièrement pour nous, qui n'avons disposé que de très peu de temps pour mener à bien un travail qui aurait pu être très considérable.

Aussi avons-nous dû nous contenter d'étudier les

quelques points particuliers qui nous ont été signalés comme contenant des minerais ou des produits intéressants.

Parti un peu précipitamment et sans savoir ce qui avait été fait à ce point de vue sur l'Indochine, nous ne nous sommes pas arrêté à l'étude des rives du Mékong, persuadé que rien de ce grand fleuve n'était inconnu après toutes les missions qui l'ont parcouru. Quels n'ont pas été notre surprise et nos regrets en constatant, à notre retour, qu'il n'a été fait à ce sujet aucun travail sérieux : nous aurions, en effet, rapporté quelques renseignements sur les rives et les roches de fond du fleuve que nous aurions pu étudier en cours de route, pendant les arrêts forcés de notre convoi de pirogues qui a remonté son cours de Kratié à Stung Treng.

C'est de ce point que partent nos études personnelles, pour lesquelles nous réclamons encore toute l'indulgence du lecteur. Nous avons dit aussi, dans la partie précédente, que nous n'avons fait aucun travail géographique avant Stung Treng, où nous avons commencé à relever le cours des rivières remontées, conformément à la carte jointe à cet ouvrage et que nous croyons assez bien rédigée.

CHAPITRE XX

OROGRAPHIE ET HYDROGRAPHIE DU LAOS. — THÉORIE SUR LA FORMATION DU SOL

L'ensemble des peuplades laotiennes constitue la plus étendue des subdivisions de l'Indochine ; le Laos et les contrées qui en dépendent occupent la partie centrale et presque tout l'intérieur de cette presqu'île qui termine l'Asie du côté du sud-est, par les deux pointes de direction sensiblement nord-sud qu'elle envoie dans l'Océan Indien et la mer de Chine.

La presqu'île indo-chinoise est constituée par le Laos et les pays limitrophes qui vont du nord-ouest au nord-est en faisant le tour par le sud : une partie de la Birmanie, dont la presqu'île de Malacca, le Siam, le Cambodge, la Cochinchine, l'Annam et le Tonkin. L'Indochine est rattachée à la Chine par le massif du Yunnam qui sépare le Laos et le Tonkin du Céleste-Empire.

Du Pamir, le *Toit du Monde*, se détachent dans toutes les directions de nombreuses chaînes de montagnes ; les plus intéressantes par leurs masses et leur

configuration sont sans contredit celles qui se dirigent de l'ouest à l'est. Elles sont nombreuses et presque parallèles : d'abord les deux chaînes qui enserrent la grande étendue de pays connue sous le nom de Plateau Central.

Puis, du même nœud du Pamir, se détache le Kara-Koroum, qui constitue avec le Kaouen-lun le plateau du Thibet, unique au monde pour son étendue et son altitude. Au-dessous encore court de l'ouest à l'est la chaîne de l'Himalaya et des monts Yun-ling qui envoie dans l'Indochine et la Chine de multiples contreforts, dont le plus long se termine au détroit de Malacca.

Ces chaînes présentent des dispositions particulières dans leur régime ; elles sont coupées par beaucoup de cols et laissent aussi des passages aux eaux des fleuves nés sur les plateaux.

Il en résulte que la plupart d'entre eux, le Mékong, par exemple, présentent des rapides, des cataractes et des passages difficiles lorsqu'ils franchissent les montagnes, mais comme c'est dans la partie supérieure de leur cours, ils offrent, en général, au commerce et à la civilisation une bonne et longue voie de pénétration.

La plupart de ces chaînes sont très élevées, comme l'Himalaya, par exemple, qui offre les pics les plus hauts du monde : le Gaurisankar et le Dhavalagiri, qui ont près de 9000 mètres d'altitude.

Le plateau du Thibet reçoit du golfe du Bengale et

de la mer d'Oman une somme considérable d'humidité ; aussi ses lacs sont-ils toujours pleins, et les fleuves qui y prennent naissance sont-ils remarquables par leur longueur et par leur débit. Citons les principaux, parmi lesquels nous en trouvons qui nous intéressent : le Gange, l'Indus, le Brahmapoutre, l'Iraouaddy, le Salouen, le Mékong, le Yan-Tsé-Kiang et le Hoang-Ho.

Parmi les montagnes se rattachant à ce système se trouve la grande chaîne qui limite le Laos à l'est et le sépare de l'Annam. A partir du 20e degré de latitude nord, elle descend dans une direction sensiblement perpendiculaire à celles des chaînes du grand massif central, du nord-nord-est vers le sud-est, à une distance presque constante d'environ 50 kilomètres des côtes du golfe du Tonkin et de la mer de Chine, formant la ligne de partage des eaux entre la vallée du Mékong et les petits bassins des rivières de l'Annam. Au nord, elle forme un gros massif et semble envoyer des ramifications dans de nombreuses directions, particulièrement vers l'ouest ; elle se soude vers le Haut-Tonkin à la chaîne qui court à l'ouest de ce territoire et par conséquent, comme nous l'avons dit, aux massifs du Yunnam et du Thibet.

Du côté de la mer, toute cette chaîne présente une pente des plus rapides qui en rend l'accès difficile, de ce côté ; elle détache quelques contreforts qui séparent

les bassins des fleuves de faible longueur nés dans ses flancs. Elle descend, au contraire, par une pente moins accentuée, dans la vallée du Mékong, dont elle limite le bassin dans la partie inférieure de son cours correspondant au Laos. De ce côté encore, elle envoie des chaînons secondaires qui séparent les bassins des affluents et des sous-affluents du grand fleuve ; mais ils ont une allure moins tranchée, s'avancent quelquefois assez loin dans le bassin du fleuve où ils s'épanouissent régulièrement dans la plaine. Ils sont le squelette d'un soulèvement du terrain sur lequel le Mékong a pu créer l'Indochine tout entière.

La région du nord du Laos est très montagneuse, et offre au fleuve des passages assez difficiles. Elle s'étend jusqu'aux montagnes du sud de la Chine et du Yunnam, qui rejoignent celles de la Birmanie et du Thibet ; ce massif énorme est formé, comme nous venons de le voir, par les ramifications de la grande chaîne de l'Annam. Il s'étend également sur tout le Haut-Tonkin et c'est lui qui oppose de grandes difficultés à la pénétration dans le Yunnam par l'est, but de tant d'explorateurs qui croyaient surtout trouver un passage dans la voie offerte par le Song Coï ou Fleuve Rouge.

A l'ouest, on trouve les montagnes irrégulières et peu connues qui parcourent le Siam et les provinces laotiennes, séparant le bassin du Mékong de celui du

Ménam, le grand fleuve sacré des Siamois, et sur lequel est construite leur capitale, Bangkok. Le cours supérieur de ce fleuve est encaissé dans les montagnes.

Une petite chaîne d'allure plus régulière semble suivre le fleuve, puis le côtoie ; elle court suivant une ligne sensiblement parallèle à la direction de la grande chaîne de l'est, et malgré son importance bien moins grande comme volume et comme altitude, elle aurait joué le même rôle que la première de l'autre côté de l'Indochine.

On ne trouve guère ensuite que quelques chaînons ou même des pics isolés d'une très faible hauteur, soit du côté du Siam, soit du côté du Cambodge.

L'intérieur du Laos ne présente pas de grandes irrégularités de terrain ; il est composé de grands plateaux parcourus ou séparés par de petits cours d'eau, et couverts en général de forêts très épaisses.

La partie du bassin du Mékong formant la rive droite de ce fleuve est plus mouvementée que l'autre partie, bien qu'elle soit plus étendue, mais les irrégularités de terrains, assez nombreuses, sont, comme nous l'avons dit, peu importantes.

Les plaines du Laos, qui servent de cuvette de réception aux eaux qui s'écoulent de toutes ces montagnes, trouvent plusieurs débouchés pour les évacuer ; c'est d'abord le Ménam, dont le cours supérieur et un grand nombre d'affluents arrosent les provinces lao-

tiennes, avant d'entrer dans le Siam. Nous avons vu, du reste, qu'il prend naissance dans les montagnes du nord, et il descend presque en ligne droite du nord au sud, jusqu'au golfe de Siam, dont les boues qu'il apporte restreignent de plus en plus l'étendue.

Mais les cours d'eau les plus importants dépendent du Mékong. Ce grand fleuve traverse tout le Laos du nord au sud avant d'entrer dans le Cambodge. Il prend sa source, comme nous l'avons vu, dans les monts Kaouan-Lun, au sud-est du Thibet, sous le nom de Lan-Tsang ; il coule d'abord dans la direction du sud-est, encaissé entre deux chaînes de montagnes et contournant l'extrémité est de l'Himalaya, puis son cours se redresse, et c'est en se dirigeant sensiblement du nord au sud qu'il traverse la province chinoise du Yunnam et la partie supérieure du Laos, toujours au milieu des montagnes entre lesquelles il a dû chercher son passage. Là, il est forcé de changer sa direction et, par deux fois, d'en prendre une perpendiculaire à sa route générale, c'est-à-dire de l'ouest à l'est. Enfin, en quittant la région montagneuse, il coule sensiblement vers le sud-est, puis vers le sud jusqu'à son entrée dans le Cambodge. Dans ce pays, pour la première fois il revient vers l'ouest, puis, en recevant les eaux du grand Lac Salé du Cambodge, il reprend son cours vers le sud, jusqu'à la mer de Chine où il se jette par de nombreuses branches traversant la Cochinchine, et où

son delta s'avance de plus en plus, en raison des nombreux apports de matériaux qu'il fait chaque année, particulièrement à la saison des pluies.

Il ne reçoit d'affluents dignes d'être signalés que dans les points où il est suffisamment éloigné des montagnes pour permettre aux rivières qui en descendent de recueillir une plus grande quantité d'eau et de prendre de l'importance. Dans la région montagneuse, ce ne sont guère que des torrents, presque à sec au commencement de la saison des pluies, mais dont l'apport n'est pas à dédaigner dès que celles-ci tombent en abondance; ce qui peut être une explication des crues subites sur le régime desquelles nous nous sommes étendu dans la seconde partie de notre travail.

Les grosses rivières ne se trouveront donc que dans les plaines du Bas-Laos, où, grossies elles-mêmes de nombreux sous-affluents, elles prennent une grande importance. Nous citerons sur la rive droite : la Nam Moun siamoise, qui devient la Sé Moun au Laos, et qui est grossie de la Nam Si; les vallées de ces deux rivières sont suivies par des routes qui mettent la vallée du Mékong en communication avec les principales villes du Siam.

Les affluents de la rive gauche semblent plus importants : la Sé Bâng et la Sé Dou, dont les cours ne sont pas encore bien connus et qui confluent avec le

Mékong, la première à Kemmarat, l'autre un peu au nord de Bassac.

Enfin le Sé Cong ou rivière d'Attopeu, localité à laquelle l'exploitation, par les indigènes, de ses terrains aurifères a donné une si grande renommée. Il se jette dans le Mékong à Stung Treng ; avant d'y arriver, cette rivière est grossie encore de la Sé Sane et de la Srépok, presque aussi fortes qu'elle-même, si bien qu'elle roule un énorme volume d'eau. La situation de Stung Treng est exceptionnelle, comme nous l'avons déjà dit.

Toutes ces rivières, comme le Mékong lui-même, roulent de l'or en plus ou moins grande quantité.

On peut, sur ces données, établir une théorie touchant la formation géologique du pays :

Il y a d'abord lieu de remarquer le parallélisme des chaînes principales, qui peut faire conclure qu'elles proviennent d'un même soulèvement ; toutefois, qu'elles soient contemporaines, ou qu'elles proviennent d'efforts orogéniques différents, ce que tendrait à prouver la différence de disposition de leur pente la plus abrupte, elles n'ont probablement dû émerger qu'au moment de leur formation. Elles ont donc formé un squelette solide au milieu de l'eau, et leur soulèvement a produit des côtes limitant des golfes par lesquels les océans s'enfonçaient vers le nord. Aux deux extrémités est et ouest, deux presqu'îles rocheuses d'une faible

largeur s'avançaient dans la mer du nord au sud et deux golfes étaient séparés par une troisième presqu'île à peu près parallèle aux deux premières. La plus grande partie de l'Indochine devait être couverte par les eaux, d'où émergeaient, à l'état d'îles ou d'îlots, quelques-unes des chaînes secondaires ou des pics isolés dont nous avons signalé l'existence : c'est le massif du Haut-Tonkin dont le soulèvement arrêtait au nord les eaux de la mer ; en raison de son importance il a dû repousser assez loin l'action du flot marin, de sorte que la plus grande partie du Laos a dû émerger en même temps que lui.

Sans tenir compte des dépôts sous-marins sur lesquels nous n'avons pas de données, nous allons étudier maintenant l'action des eaux douces, celle des rivières, qui suffit pour expliquer le régime d'équilibre de la contrée et la configuration finale qu'elle présente à notre époque. — En raison de l'influence de l'altitude et du relief sur la quantité de pluie tombant dans une région, nous savons combien, sous ce rapport, était privilégié le centre de l'Asie, le Thibet et l'Himalaya : nous supposons en effet que la formation de ces montagnes est d'origine contemporaine, sinon antérieure à celle des montagnes de l'Annam. Les eaux une fois réunies sur les plateaux doivent en partie s'écouler de tous les côtés et produire une action mécanique sérieuse en raison de leur abondance.

De plus le ruissellement lui-même, à cause de la forte pente qu'implique la grande différence de niveaux, doit déterminer l'entraînement de force matériaux et la formation de nombreux dépôts meubles sur les pentes.

Les rivières, plus ou moins torrentueuses et, en tous les cas, d'un débit forcément énorme, sont venues ensuite et ont achevé le travail. Le Mékong, qui a dû se former à cette époque, c'est-à-dire au commencement de la période de calme qui n'a pas été troublée depuis, devait dans le principe avoir son estuaire dans le Bas-Laos ; celui-ci, vite comblé par la quantité d'alluvions apportées par le fleuve, a été remplacé par un delta. En se jetant dans les eaux relativement tranquilles du golfe, le fleuve, en raison de la puissance des crues, qui durent une grande partie de l'année, n'a pas eu de peine à former une barre à une grande distance en avant de l'embouchure ; dès que cette barre a émergé, elle a été consolidée par la végétation si puissante des tropiques, et le fleuve n'a plus eu qu'à combler par derrière. C'est la conquête sur la mer par la création d'un delta en retour, conquête d'autant plus facile et d'autant plus rapide que le fond du terrain formant cuvette entre les chaînes de montagnes présentait une pente excessivement faible, et que de plus les dépôts, au moment de leur formation, étaient protégés contre les courants et les

marées. Cette théorie ferait assez bien comprendre la création des lacs du Cambodge ; le fleuve, à l'intérieur de la barre, aurait trouvé des dépressions qu'il n'aurait pu combler, surtout à cause de leur éloignement de ses rives, l'action des dépôts alluvionnaires étant moins rapide à une certaine distance.

Se trouvant de nouveau dans les conditions d'origine, un nouvel estuaire s'est formé, remplacé par un nouveau delta ; et le fleuve, s'avançant de proche en proche, a conquis sur le golfe les territoires d'une partie du Bas-Laos, du Cambodge et d'une partie de la Cochinchine, uniformément constitués par des terrains d'alluvions, jusqu'au moment de son entrée dans la pleine mer, où la réaction plus grande des flots et des marées, jointe à la diminution de sa vitesse provenant de la traversée de la grande plaine qu'il a créée, a beaucoup atténué ses effets. Il a alors formé un delta direct, dont l'action, beaucoup plus lente, se continue de nos jours.

Le Ménam, au Siam, a agi et agit encore aujourd'hui de la même façon vis-à-vis du golfe de Siam ; la différence des effets provient de la différence des causes, ce dernier fleuve, d'une formation plus récente, ayant une importance qui ne peut être comparée à celle du Mékong.

Voici ce que dit à ce sujet Mgr Pallegoix :

« Lorsque j'étais à Ajuthia, ayant eu occasion de

faire des fouilles, pour chercher les vases sacrés qui furent enfouis lors de l'invasion des Birmans, en 1769, j'observai, partout où je fis creuser, qu'à la profondeur d'environ trois mètres, on rencontrait une couche de tourbe noire d'un pied d'épaisseur, dans laquelle s'étaient formés quantité de beaux cristaux transparents de sulfate de chaux. Dans cette couche de tourbe on trouve, en outre, des troncs et des branches d'un arbre dont le bois est rouge, mais si fragile qu'il se rompt sans effort. D'où je conclus que c'était là le niveau primitif du terrain qui se sera élevé peu à peu par le sédiment qu'y déposent les eaux chaque année, à l'époque de l'inondation, aussi bien que par le détritus des feuilles et des plantes.

« Il est dit, dans les Annales de Siam, que, sous le règne de Phrâ-Ruâng (environ l'an 650 de notre ère), les jonques chinoises pouvaient remonter le Ménam jusqu'à Sangkolok, qui est aujourd'hui à plus de 120 lieues de la mer ; ce qui fait supposer que la plaine de Siam a éprouvé un changement considérable dans ce laps de douze cents ans, puisqu'à présent les jonques ne montent pas au delà d'Ajuthia, distante de trente lieues seulement.

« En creusant des canaux, on a trouvé, dans plusieurs endroits, des jonques ensevelies dans la terre à quatre ou cinq mètres de profondeur. Plusieurs personnes m'ont rapporté que, quand le roi fit creuser les

puits pour les pèlerins, sur la route de Phrâ-Bat, à une profondeur de huit mètres, on trouva un gros câble d'ancre en rotin.

« A l'extrémité nord de Bangkok, à onze lieues de la mer, je vis des Chinois creusant un étang ne rapporter du fond que des coquillages concassés, ce qui me confirma dans mon opinion que cette plaine avait été mer autrefois. Voulant donc résoudre la question de manière à lever tous les doutes, je fis creuser dans le terrain de notre église à Bangkok un puits de vingt-quatre pieds de profondeur ; l'eau qui se rassemblait au fond était plus salée que l'eau de mer; la vase molle qu'on ramenait du fond était mêlée de plusieurs sortes de coquillages marins, dont un bon nombre étaient en bon état de conservation ; mais ce qui finit par lever tous les doutes fut une grosse patte de crabe et des concrétions pierreuses auxquelles adhéraient de jolis coquillages.

« La mer s'est donc retirée et se retire encore tous les jours ; car, dans un voyage au bord de la mer, mon vieux pilote me montra un gros arbre qui était à un kilomètre dans les terres en me disant : « Voyez-« vous cet arbre là-bas? quand j'étais jeune, j'y ai « souvent attaché ma barque ; et aujourd'hui, voyez « comme il est loin. »

« Voici la cause qui fait croître si vite la terre au bord de la mer. Pendant trois mois de l'année, quatre

grands fleuves charrient jusqu'à la mer une quantité incalculable de limon ; or, ce limon ne se mêle pas à l'eau salée, comme je m'en suis convaincu par mes propres yeux, mais il est ballotté par le flux et le reflux sur les rivages où il se dépose peu à peu, et à peine s'est-il élevé au niveau de l'eau qu'il y croît des plantes et des arbres vigoureux qui le consolident par de nombreuses racines.

« J'ai tout lieu de croire que la plaine de Siam s'est accrue de vingt-cinq lieues en largeur, sur soixante en longueur, ce qui ferait une étendue de quinze cents lieues carrées. »

CHAPITRE XXI

ÉTUDE DES TERRAINS

Nature générale du sol. — Si la contrée a été formée conformément à la théorie hypothétique que nous venons de développer, nous devons nous attendre à trouver, sur toute son étendue, de grandes plaines, recouvertes des alluvions déposées par les eaux. Dès le début de cette troisième partie, nous avons pu apprendre, par l'extrait du volume de M. Pétiton, comment le sol de la Cochinchine est marqué de cette particularité. Il en est de même pour toute la partie méridionale de l'Indochine, jusqu'au Bas-Laos, inclusivement. Toute cette contrée est constituée par une plaine unique et immense, recouverte d'une épaisse couche de limon moderne, et d'où émergent à peine quelques petites chaînes de montagnes ou des surhaussements insignifiants qu'il faudra étudier si l'on veut obtenir quelques renseignements sur la nature des terrains ; on ne doit pas songer en effet à bouleverser les dépôts récents, si puissants, et dont la végétation luxuriante des pays tropicaux a, de plus, si bien

su tirer parti. Ainsi, dans le Cambodge même, aussi loin des rives du Mékong que nous aient conduit nos aventures de chasse, nous avons toujours rencontré comme sol une terre végétale recouverte de forêts presque impénétrables, partout où la main de l'homme ou bien quelques marais naturels ne l'ont pas un peu éclaircie. Plus nous avons avancé dans l'intérieur du pays, et plus les difficultés rencontrées ont été considérables, aussi bien sur les rives du Mékong que sur celles de ses affluents. Nous avons donc dû réduire nos études géologiques à celles des quelques montagnes que nous avons eu l'occasion de visiter et que nous allons citer. Auparavant nous signalerons cette remarque, faite bien souvent pendant nos déplacements : partout où, grâce à une faible surélévation, ou pour une autre cause, le sol n'est pas recouvert de limon, il présente presque toujours une coloration rouge caractéristique de la présence d'oxyde de fer ; dans beaucoup de plaines marécageuses, on voit des affleurements de quelques centimètres et même jusqu'à un mètre de hauteur, formant sur le sol des bosses arrondies, d'aspect rouge sombre ; ce sont des conglomérats ferrugineux comme l'on en trouve beaucoup en Cochinchine, où nous avons appris depuis qu'on les désigne sous le nom de pierre de Bien-Hoa ; il n'est pas rare d'en trouver des débris en forêt et dans les rizières situées à une certaine altitude, et c'est là, nous le répétons,

l'aspect presque général de toutes les parties de la contrée non recouvertes d'humus.

MONTAGNE DE BOKHAM

Nous avons eu l'occasion de dire déjà que Bokham est composé de deux villages, l'un habité par des Laotiens, l'autre par des Khas Tiaraïs, tous les deux bâtis sur la rive gauche de la Sé Sane, affluent du Sé Cong et sous-affluent du Mékong. La Sé Sane y présente une largeur de 500 à 800 mètres ; au milieu se trouvent des îles rocheuses complètement immergées au moment des hautes eaux. Ces villages sont situés par 13° 38 de latitude nord et 105° 01′ de longitude est.

Nous en parlerons d'ailleurs avec plus de détails quand nous traiterons la question de la richesse aurifère du Laos. On peut déjà consulter avec intérêt la carte de la localité et le levé topographique de la montagne que nous avons faits et joints à ce livre (Pl. IV).

La petite montagne se trouve à quatre kilomètres du village environ, dans l'ouest ; on s'y rend par un sentier très bien tracé, pour piétons et cavaliers, formant de nombreux détours ; d'abord, il se dirige au nord-ouest, vers les rizières et champs de maïs du village ; il en traverse un et coupe l'extrémité d'un autre.

Le premier de ces terrains présente une petite

inclinaison vers le rivage et il est en grande partie recouvert d'humus ; l'autre offre la coloration rouge dont nous avons parlé, et qui est produite par un affleurement de minerai de fer (pierre de Bien-Hoa). La direction du gîte est 0°-105°, et il couvre une étendue de 25 mètres de large sur environ 80 mètres de long ; nous n'avons pas cherché à nous rendre compte de son inclinaison. En cet endroit, le sentier descend assez rapidement et traverse le lit du ruisseau qui a son origine dans la montagne étudiée et dont le confluent avec la Sé Sane se fait à Bokham même.

De l'autre côté du ruisseau, on trouve, après un rideau de forêt, une petite étendue dépouillée d'arbres mais couverte d'herbages, peut-être une ancienne rizière abandonnée. On remonte un peu vers le nord tout en gardant la direction sud-ouest ; sur les bords du sentier s'élèvent de légères constructions édifiées en l'honneur du ou des Êtres suprêmes : on rentre ensuite en forêt et on rencontre un peu plus loin une grande plaine de hautes herbes à travers lesquelles le sentier serpente en reprenant sa première direction vers l'ouest-nord-ouest. Le sol commence à se modifier un peu : le sentier est couvert de graviers et on rencontre quelques échantillons de grès, assez faciles à briser. Les herbes sont si hautes qu'on disparaît au milieu d'elles. Au-dessus d'elles se dressent quelques arbres isolés, et le passage est barré deux ou trois fois

par des arbres tombés et à moitié brûlés, effet sans doute de la foudre.

Presque au sortir de cette plaine, on descend à pic dans le lit d'un petit affluent de la rivière susmentionnée, et c'est là qu'on commence à pouvoir recueillir quelques renseignements sur le sol travaillé par les eaux, la forêt un peu plus claire permettant de s'écarter à une petite distance du thalweg.

Cette colline présente un relief assez accidenté, comme on peut s'en rendre compte par l'inspection du levé topographique (Pl. IV). Sa direction générale va du sud-est-sud au nord-ouest; c'est sans doute une ramification de la grande chaîne de l'Annam qu'elle doit aller rejoindre vers le nord. Nous sommes là à la limite du soulèvement proprement dit.

Le lit et les rives des torrents et rivières qui la parcourent présentent des traces d'une ancienne exploitation assez active : c'est ce dont on est frappé à l'arrivée.

Le sentier emprunte le thalweg d'un premier affluent de la petite rivière : le terrain est, presque sans discontinuité, composé d'un dépôt arénacé de sable gris mélangé d'argile avec gravier formé en grande partie par des grains de quartz.

Si on suit le sentier, on trouve à gauche un petit torrent presque continuellement à sec, dont le fond présente des roches d'hématite et un peu de sable

rouge. On avance sur des débris de quartz, les berges étant toujours formées de sable gris. Le sentier monte brusquement et passe sur des affleurements de roches granitiques d'aspect légèrement noirâtre. On a quitté alors le lit du premier ruisseau ; on suit le cours de la rivière de Bokham à une petite distance de son lit ; couche de terre végétale recouverte de végétation, jusqu'à un nouvel affleurement de granit de même composition que le premier : il nous a semblé reconnaître du quartz hyalin, du quartz commun, du mica noir et de l'orthose jaunâtre. Enfin le sentier, tournant brusquement à angle droit, traverse le ruisseau et reprend sa direction première pour monter très rapidement sur le sommet de la colline. Si nous longeons à gauche le cours du ruisseau, nous pouvons remonter jusqu'à son origine. C'est un torrent qui descend à pic par des cascades d'une quarantaine de mètres de hauteur.

La pente s'adoucit et il reçoit quelques affluents, tous à sec à la fin de la saison sèche. Le lit est constitué par un fond de sable et va en s'élargissant ; il reçoit sur la gauche un affluent double qui a toujours un peu d'eau. A partir de là, c'est un marais, dont l'eau trouble court sur un fond formé par une matière jaunâtre visqueuse ; le cours de l'eau est souvent arrêté par des trous naturels ou artificiels, et sous un manteau d'herbes épaisses la boue argileuse, jaunâtre

du fond devient quelquefois d'un noir sale, tachant les vêtements et le cuir, et elle est aussi remplacée par des bancs de sable. Les berges, d'abord escarpées, deviennent très basses à l'endroit où l'eau est stagnante.

A signaler sur la rive gauche un affleurement de quartz brisés.

Dès que la rivière a quitté le voisinage du sentier, elle devient très tortueuse au début, et à un certain point présente une chute de près de deux mètres, sur des roches de granit analogues à celles que nous avons signalées, mais qui n'apparaissent que dans le lit de la rivière. Elle rencontre ensuite de nouvelles masses granitiques, plus rosées que les précédentes, et des blocs d'hématite rouge et d'hématite brune ; les berges, composées jusqu'alors de sable gris, sont formées d'alluvions modernes qui deviennent rouges. A un certain endroit le sable du fond est rouge, ce qui provient sans doute de la roche d'hématite et les blocs de rochers granitiques sont recouverts d'un enduit qui leur donne une surface polie et rouge. Le fond est ensuite formé de sable fin dans lequel nous avons trouvé de beaux échantillons d'ocre rouge. Le lit est large de 2 à 3 mètres et les berges hautes de 0 m. 50 à 1 mètre. Près de l'endroit où elle est coupée pour la première fois par le sentier, un peu avant d'arriver à Bokham, la rivière reçoit l'eau d'une source, captée

par les indigènes et coulant dans un gros bambou ; c'est la seule que nous ayons vue de ce genre dans tout le pays.

Nous avons trouvé également sur les berges, au milieu de la terre végétale, de petits dépôts de très belle argile blanche, mais en très faible quantité.

Si nous reprenons le sentier au point où nous l'avons quitté et que nous le suivions de nouveau, nous voyons qu'il revient presque immédiatement à sa direction première du sud au nord. Il passe près d'une dépression dans laquelle on voit de nombreux trous et quelques morceaux de quartz, puis il monte presque continuellement au milieu de bambous géants, passe sur le sommet de la colline et redescend assez doucement jusqu'à une gorge dans laquelle il saute brusquement. Là on perd ses traces; mais, de l'autre côté de la gorge, la forêt est assez claire et on peut encore y passer aisément. Toute la partie supérieure de la gorge est formée par un affleurement de quartz disloqué, laiteux, massif, compact et quelquefois carié, brisé en morceaux de 4 à 5 kilogrammes environ. Il est mélangé de grès et surtout de grès lustré passant au quartzite qu'on rencontre avec le vrai quartz. L'affleurement contient de grandes quantités de pyrites et aussi de l'or généralement imperceptible ; nous avons pu cependant en voir quelques paillettes très petites, et les indigènes prétendent que

c'est en déplaçant ces masses de quartz qu'on a trouvé les plus grosses paillettes dans la région.

Tout en bas du torrent, le sol devient assez uni, et on retrouve encore des traces d'exploitation dans le cours de cet autre ruisseau. Sur la rive droite on retrouve la forêt et de gros blocs de roches granitiques sur le bord même de l'eau dont elles barrent le cours en certains points.

L'eau paraît stagnante dans de nombreux trous d'exploitation, puis un peu plus loin elle se met à couler, le lit se resserrant et présentant des roches toujours granitiques. Elles sont légèrement polies à la surface et d'une couleur moins foncée que les autres granits ; elles semblent composées d'orthose, de quartz commun, de mica noir et de mica blanc.

Sur la rive droite, on rencontre également le lit d'une amorce de rivière avec des trous d'exploitation dans lesquels il y a un peu d'eau, et séparés du ruisseau par une langue de terrain peu élevée ; l'ensemble doit former un assez gros marécage sous bois, au moment des hautes eaux.

Sur la rive gauche, le ruisseau reçoit beaucoup d'arroyos, complètement à sec à la fin de la saison sèche : quelques-uns viennent de la montagne même ; deux autres traversent des plaines séparées par un rideau de forêts et couvertes de hautes herbes sauvages : leur sol est formé de graviers et de fer oolithique.

Nous avons trouvé dans toute la contrée des débris de grès ferrugineux, du grès quartzifère plus ou moins friable et fin, une roche analogue à l'orthophyre quartzifère ou porphyre noir, un échantillon d'une roche brune de silicate d'alumine qui a donné une légère réaction de fer et qui pourrait donc être de la sillimanite ; enfin nos notes nous signalent l'existence d'échantillons de fer titané.

La roche primitive servant de base à la formation doit donc être la roche granitique dont nous avons signalé quelques rares affleurements ; pendant les travaux que nous avons faits dans la couche des dépôts arénacés supérieurs, nous n'avons pu atteindre le bed-rock et contrôler sa nature. Le trou le plus grand que nous avons creusé dépassait trois mètres de profondeur. Les pluies commençaient à tomber, et l'eau, contre laquelle nous n'avions que de faibles moyens d'action, envahissait nos travaux ; à chaque reprise, il fallait vider péniblement, et quelquefois en vain, l'eau accumulée dans la fosse, si bien que, faute d'une main-d'œuvre suffisante, nous n'avons pu achever l'opération conformément à nos projets.

Dans le lit des cours d'eau, sous quelques centimètres d'humus, on trouve un sable blanc exclusivement quartzifère d'assez gros grain, sans être du gravier ; ce sable contient de petits cailloux et des morceaux plus gros de quartz usés par frottement. A moins de

50 centimètres de profondeur, on rencontre une boue argileuse, noire-grisâtre, se couvrant immédiatement d'eau après la fausse saison des pluies. Au delà, ce sont de faibles couches alternatives, ou plus ou moins mélangées de sable et d'argile grise, jusqu'à une couche unique d'argile et de sable intimement liés qui descend probablement jusqu'au bedrock.

La section verticale des anciens trous d'exploitation un peu profonds, creusés sur les rives à une certaine distance du thalweg, présente sur toute la hauteur un sable mélangé d'argile, le tout d'aspect grisâtre, avec des débris de quartz plus ou moins fin.

BAN KATIOK — COLLINES DE BAN CHAY ET DE BAN HAY

Ban Katiok est un village kha situé sur la rive gauche de la Sé Sane, à environ seize à dix-huit kilomètres en aval de Bokham en suivant le cours de la rivière ; un peu au-dessus est Ban Katiouk et les deux villages très rapprochés sont séparés par une forêt impénétrable. Le sol est couvert d'humus, remplacé en certains points par du sable fin, gris cendré, quelquefois ferrugineux. Nous ne trouvons pas de pierres ni de cailloux, sauf quelques échantillons de grès, analogues à ceux de Bokham. Le pays, du reste, est en grande partie inondé, à une très petite distance du

village ; on enfonce dans l'eau jusqu'au genou, et tout autour les rizières, anciennes et nouvelles, sont de véritables marécages.

Pour aller à Ban Hay et à Ban Chay, on traverse la Sé Sane à Ban Katiok en faisant un angle de 45° avec la direction de son courant ; au point même où l'on aborde, on découvre un sentier qui conduit à ces villages sensiblement dans la direction nord-est ; il est assez sinueux, s'égare en forêt et il est bon d'avoir un guide pour faire ce trajet. Le sol est d'abord formé de terre végétale, puis on suit les lits de plusieurs petits cours d'eau qui se réunissent et se séparent plusieurs fois ; leurs fonds présentent des roches granitiques faisant place quelquefois à des conglomérats ferrugineux. On gravit en cours de route une petite colline sur laquelle nous ne voyons aucun échantillon de roches ; mais le sol en pente douce est formé de terre végétale d'aspect plus ou moins rouge, caractéristique de la présence d'oxyde de fer ; on grimpe et on redescend plusieurs petites collines. dans les mêmes conditions, et enfin on arrive à un torrent et à un affleurement de grosses roches de granit grisâtres, analogues à celles de la rivière de Bokham.

Au delà, commencent les rizières du village de Ban Hay, très en pente, et au bas desquelles circule un petit ruisseau qu'on suit assez longtemps et dont le fond est de sable siliceux. On traverse Ban Hay, village très

bien construit, bien fortifié et d'apparence riche, habité par des Khas Lamanes. De l'autre côté, on retrouve un ruisseau très gros, qui donne naissance à un nouvel affleurement des mêmes roches granitiques ; il coule au pied de la colline de Ban Hay.

Nous n'avons pas pu la parcourir entièrement ; nous avons trouvé seulement des échantillons de grès à pâtes siliceuses et des roches d'apparence granitique ou syénitique.

Le sentier, très bien tracé, suit le flanc de la colline, puis il monte et redescend un certain nombre de fois. A la hauteur de la colline de Ban-Hay, on passe sur de l'argile jaune, on en trouve aussi de la grise, ainsi que du gravier de forme oolithique, et du sable fin amené là par les eaux de la colline auxquelles le sentier sert de déversoir. Un peu avant Ban Chay, le sol redevient ferrugineux, puis on arrive au village en descendant rapidement à travers la forêt. Le village est environ à huit kilomètres du précédent et à seize kilomètres du point de départ sur la rivière.

Il est construit sur le bord d'un gros ruisseau qu'on remonte pendant vingt minutes dans la direction est-sud-est pour arriver à la petite colline sur la rive droite. Cette colline, ou plutôt ce coteau, ne présente rien de remarquable ; il est très peu élevé (une dizaine de mètres au plus) et couvert de hautes herbes poussant sur de la terre végétale. Mais au pied de la col-

line, il y a un affleurement de quartz occupant le fond et les deux rives du ruisseau, qui offre en cet endroit une plus grande largeur. C'est un quartz massif, laiteux, en morceaux isolés ou faisant corps avec une roche trachytique recouverte souvent d'un limon ferrugineux. Ce quartz sert de gangue à de très beaux échantillons de galène, de chalcosine et de chalcopyrite ; et partout où apparaissent ces minerais, le quartz devient hyalin et se présente sous forme de beaux cristaux transparents rattachés au quartz massif. Nous avons découvert de ces cristaux de quartz colorés en rouge par le dépôt qu'ont fait les eaux de la rivière. L'affleurement s'étend sur une surface d'environ cinquante mètres carrés, et tout autour on ne trouve plus un seul minéral.

MONTAGNE PNOM SÉ PIEN

La montagne Pnom Sé Pien est appelée Pou Dunong par les indigènes ; elle est près du village dont le nom laotien est Ban Campo, situé lui-même sur la rivière Sé Campo, affluent de la rivière Sé Pien, laquelle se jette dans le Sé Cong ou rivière d'Attopeu. Pour s'y rendre, le plus court est donc de remonter le Sé Cong, que l'on quitte un peu au-dessus de Siempang, quand on rencontre le premier gros affluent

sur la rive droite. Le village est à trente kilomètres environ du confluent.

La rivière, dont le cours est très capricieux et dessine de nombreuses boucles, offre des largeurs d'une différence assez considérable, variant de trente à cent mètres. Les berges en sont assez élevées, et présentent quelquefois, mais rarement, des strates d'une roche noire ressemblant à de l'ardoise ; ordinairement, ce sont des roches rouges, dont la couleur rappelle celle de l'ocre, mais surtout de la terre végétale. Les rives sont formées, comme toujours, d'humus, d'argile et de sable fin en abondance, surtout dans le cours des nombreux petits ruisseaux.

Le village est construit sur la rive gauche de la rivière, dont la berge, très glissante, est formée d'argile. La montagne, au contraire, est sur la rive droite, à une petite demi-heure dans la direction est-sud-est. Le sol est toujours formé d'humus et d'argile grise.

La colline est constituée par des bancs de roches granitiques et gneissiques, d'apparence plus ou moins grisâtre, violette ou noirâtre. L'affleurement se présente à flanc de coteau suivant des lignes parallèles ; il est recouvert de fragments de roches et, par endroits, de terre végétale pour que la végétation ne perde aucun de ses droits. Les fragments de roches proviennent des bancs eux-mêmes : granit le plus commun, gris noirâtre, gneiss d'une stratification régu-

lière composé de feldspath blanc-jaunâtre et rosé, mica noir, quartz commun. On rencontre fréquemment des rognons de quartz séparés ou formant des inclusions dans les roches précédentes. Enfin nous avons trouvé des échantillons de roche analogue à la leptynite.

Le gisement est très étendu sur toute la pente très rapide de la colline, haute d'une cinquantaine de mètres ; c'est le plus bel affleurement que nous ayons vu sous la couche de limon continue ; mais nous n'y avons découvert aucun des minerais dont on nous avait signalé l'existence et qui nous avaient décidés à entreprendre ce long voyage.

PNOM COLAPOUK

Le village de Colapouk et la montagne du même nom sont situés à l'intérieur des terres, dans la presqu'île comprise entre la Sé Sane et le Sé Cong. La voie la plus rapide consiste en un sentier partant de Ban Quincoï, sur la rive droite de la Sé Sane, et se dirigeant sensiblement vers le nord, en passant par Ban Olong. Le village est environ à 30 kilomètres de la rivière. Si l'on veut prendre le Sé Cong, un sentier permet de se rendre d'un village abandonné, situé sur la rive gauche de cette rivière, presque en face de Ban Tabeng, jusqu'à Ban Olong où l'on reprend le sentier précédent.

Le terrain est presque exclusivement composé de

terre végétale et de boues ; aussi, à la saison des pluies, les gros ruisseaux et surtout l'eau qui séjourne en plusieurs points sous forme de boue très liquide, opposent-ils de grandes difficultés au passage ; on rencontre encore quelques grandes plaines sur toute la surface desquelles affleurent des conglomérats ferrugineux. Nous avons trouvé aussi dans les sentiers de grandes quantités d'hématite brune oolithique.

Le village est situé entre un marécage et un gros ruisseau, qu'il faut traverser pour aller visiter le Pnom (montagne), situé à douze kilomètres du village dans la direction ouest-nord-ouest ; il se compose de deux collines, dont la deuxième présente une différence d'altitude de cent cinquante mètres au moins entre sa base et son sommet ; elles sont séparées par un petit ruisseau coulant sur fond de sable et sur quelques roches granitiques.

Ces deux pitons ont une allure analogue : d'abord de gros graviers, puis une couche d'argile, coupée par de rares affleurements de roches schisteuses noires, fragmentées, cassure grise happant à la langue. Plus haut, l'argile devient grise d'un côté de la colline, jaune de l'autre.

On trouve quelques morceaux de roches qui sont de beaux porphyres rouges, et, tout en haut, de gros blocs de roches dures d'aspect gneissique, analogues à celles de la colline de Ban Campo.

Le versant sud-sud-est de la colline à pic est couvert d'argile grise dans laquelle viennent de petites plantes.

Dans cette montagne encore nous n'avons trouvé aucun minerai métallique, mais elle présente ce phénomène curieux d'un gros amas de matériaux de forme presque conique et d'assez grande hauteur ne montrant qu'une toute petite partie de son squelette rocheux qui émerge à son sommet.

RENSEIGNEMENTS SUR LA MONTAGNE DE TIOMHAHEN

Ces renseignements sont dus à M. Lefebvre, qui accompagna la mission, et remonta avec elle jusqu'à Bokham.

La région montagneuse de Tiomhahen se trouve sur la rive siamoise du Mékong, c'est-à-dire sur la rive droite, presque en face du poste de Stung Treng.

Parti de Wolcantile, appelé Toulé-Repau sur la carte Pavie, M. Lefebvre se dirige sur Melouprey d'abord vers le nord-ouest, puis vers l'ouest, traversant successivement les villages Siamois et Cuis de Sreyrosaï, Thiemhock, Mòn et Tiomhahen. La route, d'abord assez belle, devient de plus en plus mauvaise et difficile, presque impossible ; elle est tracée en pleine forêt vierge impénétrable. Le sol est composé d'humus

et de terre végétale d'aspect noirâtre. Le village de Tiomhaben est construit dans une région montagneuse, à laquelle on accède en traversant de belles forêts de lataniers. Il est environ à quarante-cinq kilomètres du fleuve.

Un peu après Thiemhock, les indigènes font quitter la route et montrent sur la droite de petits rochers d'aspect grisâtre, rendant au choc un son métallique ; ces rochers forment sur une assez grande étendue des groupes plus ou moins rapprochés et ne dépassant pas le sol de plus d'un mètre. La roche qui les constitue est un calcaire compact, présentant des inclusions très faibles rosées qui en feraient un calschiste. Nous devons faire remarquer que ce sont là les seuls calcaires que nous avons rencontrés dans cette région de l'Indochine, à part certaines coquilles d'eau douce que nous avons trouvées entre les mains des indigènes et à demi pilées. Ils s'en servent pour faire de la chaux très pure à l'usage des chiqueurs de bétel.

Avant d'arriver à Môn sur la droite, il y a en pleine forêt des affleurements de minerais d'aspect métallique, que les indigènes de la localité prennent pour de l'argent. C'est un minerai très lourd, ressemblant un peu à la magnétite, avec inclusion de quartz et d'hématite rouge ; beaucoup de ces minerais sont recouverts de limonite terreuse rougeâtre. Sa poussière laisse une trace rouge, analogue à celle du fer oligiste et elle

est partiellement attirable à l'aimant. C'est donc un minerai complexe de fer, contenant des traces de magnétite. On nous avait apporté à Bokham des échantillons d'un minerai analogue à celui-là, avec un aspect plus métallique. Ils sont d'ailleurs absolument du même genre.

Dans les environs de Tiomhahen, on avait encore signalé un gisement intéressant ; il se trouve à deux heures de marche du village dans la direction du nord-est. On suit, pour y arriver, le lit desséché d'un cours d'eau. Sur la rive gauche de celui-ci est une sorte de tertre découvert, en pleine forêt, où l'on rencontre beaucoup de petites pierres contenant des paillettes d'un minerai jaune d'or, présentant de beaux reflets. En faisant creuser en plusieurs endroits, sur une surface de cinquante mètres carrés, on découvre presque partout de grosses pierres, également à paillettes. Les indigènes détachent ces paillettes avec un grand soin, au moyen d'instruments tranchants, mais on ne sait dans quel but.

Les paillettes jaune d'or sont analogues à celles dont nous avons signalé l'existence à Ban Chaï ; c'est de la chalcopyrite, dont la gangue est constituée par du quartz massif. Dans ce quartz en trouve aussi quelques mouches de galène et de pyrite de fer ; la chalcopyrite est souvent accompagnée de malachite et quelquefois même de traces d'azurite. Les tons de ces deux

derniers minerais produisent un très bel effet sur le blanc du quartz ; avec les marbres précédents, ce sont les seuls minéraux que nous ayons rencontrés faisant effervescence sous l'action des acides.

CHAPITRE XXII

ROCHES ET MINERAIS

Les documents relatifs à la géologie générale de la contrée qu'on peut tirer de ces études, sont trop peu nombreux et proviennent de points trop disséminés et trop éloignés les uns des autres pour qu'on puisse même en déduire une esquisse de la constitution géologique des terrains. — De plus, nous n'avons trouvé presque aucune trace de stratification, si ce n'est aux environs de Ban Campo ; encore n'avons-nous pas cherché à approfondir l'examen géologique de la colline de Pou Dunong, car son étude sortait du cadre imposé aux travaux de notre mission : elle nous aurait entraîné à passer plusieurs jours dans la localité et à faire de grosses dépenses à cause de l'éloignement de notre centre d'action, sans résultat pour la recherche des minerais que nous y allions faire, puisque nous avons pu nous rendre compte qu'il n'en existait pas dans la contrée.

Nous n'avons trouvé, non plus, aucun fossile ni au-

cun indice des terrains paléozoïques, rien pour nous guider dans des études géologiques précises. Nous n'avons rencontré que des rochers isolés, presque tous granitiques, émergeant de la couche d'alluvions qui recouvre sans discontinuité toute la contrée, et quelques roches brisées et ramassées sur le sol.

Nous avons pu nous rendre compte cependant que la colline de Bokham se rattache, par la composition granitique de son squelette de roches éruptives, à la formation de la grande chaîne des montagnes de l'Annam ; toute la contrée, du reste, à partir de là, dans la direction de l'est, est montagneuse, et on est conduit, en s'élevant toujours par une pente plus ou moins irrégulière et continue, jusqu'à la ligne de faîte de ce grand soulèvement.

De l'autre côté des sommets, une ligne plus abrupte et plus rapide descend dans le royaume d'Annam.

En résumé, avant de passer à l'étude des minerais, nous allons indiquer, sans pouvoir en tirer une autre conclusion, quelques-unes des roches que nous avons le plus souvent rencontrées.

ROCHES ÉRUPTIVES

Roches acides. — Citons tout d'abord le quartz hyalin, très répandu, mais dont les plus beaux échantillons se trouvent à Ban Chay, de même que le silex.

Nous avons déjà signalé des beaux cristaux entremêlés de quartz hyalins colorés en rose et même en rouge par les eaux de la rivière de Ban Chay, dans le lit de laquelle on les trouve.

On m'a montré des saphirs dont un vraiment superbe qui pouvait avoir été découvert dans la montagne de Bokham; nous le signalons, mais, pour notre part, nous n'avons pas même trouvé aucun autre échantillon de corindon.

Parmi les minéraux de métamorphisme, le quartz commun se rencontre également en grande quantité, particulièrement à Bokham, où nous avons indiqué plusieurs affleurements. Le plus intéressant est celui de Ban Chay, où il sert de gangue à de beaux échantillons de galène. Signalons aussi la sillimanite, rencontrée également à Bokham.

Roches basiques. — La serpentine forme un élément de la roche de fond du lit de la Sé Sane ; on la trouve surtout à son confluent avec la Srépok ; elle y forme des rapides rendant la navigation dangereuse. Quelques échantillons isolés ont été trouvés dans le lit de la petite rivière de Bokham.

Ce sont là les seules roches éruptives que nous ayons rencontrées à l'état isolé.

ROCHES CRISTALLINES

Granit. — C'est la roche la plus répandue dans toute

la contrée que nous avons parcourue. Nous avons particulièrement signalé son existence à Bokham, puis à Ban Haï, au mont Pnom Sé Pien, et même à Colapouk. On la rencontre surtout en masses imposantes et en bancs dans le lit de certains ruisseaux dont les eaux, par endroits, coulent sur un fond exclusivement granitique.

Il n'est pas toujours, en ces différents points, formé des mêmes éléments, ce que prouvent ses différences d'aspect et de coloration ; il est, cependant, le plus généralement gris noirâtre.

A Bokham nous avons cru reconnaître les deux compositions suivantes :

1° Quartz commun et quartz hyalin, mica noir et orthose jaunâtre.

2° Orthose rose rouge, quartz commun et les deux micas.

Syénite. — A Bokham même, le granit passe à la composition syénitique suivante, par la presque disparition du mica :

Orthose, quartz hyalin et quartz commun.

D'autres roches syénitiques ont encore été rencontrées au mont Pnom Sé Pien et dans la colline dominant le village de Ban Haï.

Gneiss. — Nous avons parlé de la franche stratification des gneiss de Pnom Sé Pien ; ils semblent constitués par une roche siliceuse de composition :

Feldspath blanchâtre, passant au rosé, avide d'eau et happant à la langue.

Mica noir.

Quartz commun et parcelles de quartz hyalin.

C'est une roche de même aspect, sinon de même composition, qui constitue le squelette solide de la colline de Colapouk.

Leptynite. — A signaler, parmi les gneiss et granits du mont Pnom Sé Pien, une roche colorée en rose par des inclusions de grenat et paraissant d'un mélange de feldspath orthose et de quartz ou mica.

Porphyre. — Il a été trouvé à Bokham quelques échantillons, sous forme de petites roches isolées, de porphyre quartzifère, et aussi d'orthophyre. Comme nous l'avons vu, c'est dans le lit des ruisseaux que presque toutes ces roches isolées ont été rencontrées, pour la seule raison qu'il est très difficile d'explorer les autres points de la localité.

Nous avons trouvé à Colapouk un très bel échantillon de porphyre rouge également quartzifère. Signalons encore à Bokham l'existence d'une roche microgranulitique contenant de la serpentine, analogue à quelques roches de fond de la Sé Sane.

Schistes argileux. — Nous avons signalé l'existence, sur la colline de Colapouk, de schistes argileux, noirs sous forme de roches fragmentées. Nous ne savons si nous devons classer parmi les schistes argileux, ou par-

mi les micaschistes, les roches qui affleurent en grande quantité le long des berges de la rivière Sé Pien et qui ressemblent de loin à de l'ardoise.

Calcaire. — Les seules roches calcaires rencontrées sont les marbres compacts de Tiomhahen dans le Siam. Ils présentent des feuillets roses alternant avec la masse gris clair.

FORMATIONS SÉDIMENTAIRES

Dépôts détritiques arénacés. — Nous pouvons signaler en premier lieu les *dépôts meubles* de Bokham couvrant la région aurifère sous forme de sable blanc et gris, de graviers et aussi de galets de quartz. Presque partout on rencontre des grains de minerais de fer. Enfin il y a du sable fin gris cendré à Ban Katiok, de même qu'à Ban Haï et à Colapouk, aussi bien le long des sentiers que dans le lit des cours d'eau et même quelquefois dans les rizières.

Sur les bords des fleuves et des rivières, la ligne de rencontre de l'eau et des berges est accentuée en bien des points par des paillettes de mica formant de petits dépôts dans les anses, et là où le courant se fait moins sentir.

Conglomérats. — Nous nous bornerons à rappeler les conglomérats ferrugineux si nombreux, tenant des brèches et des poudingues, qu'on rencontre pres-

que partout, même en forêt, et dont la substance agglutinante est composée de silice et d'oxyde de fer. C'est ce que nous avons appelé la pierre de Bien-Hoa qui joue un si grand rôle en Indochine.

Grès. — Dans la région de Bokham, nous avons trouvé des grès quartzeux, des échantillons de grès ferrugineux, enfin des quartzites, particulièrement sur les bords des affleurements de quartz. Nous avons encore trouvé des grès quartzifères près de là, à Ban Katiok.

Dépôts détritiques argileux. — La rivière de Bokham présente sur ses berges des traces d'argile réfractaire, particulièrement une pâte très blanche analogue au kaolin. On y a observé aussi de l'argile ferrugineuse ou ocre rouge.

Des argiles grises et jaunes sont assez répandues dans la contrée ; nous avons particulièrement signalé leur existence à Colapouk. Là encore, nous avons trouvé une roche dure à silice gélatineuse, analogue à de la glaise, pouvant appartenir à ces dépôts, de même que la roche schisteuse que nous avons signalée.

Enfin nous ne reviendrons pas sur le limon récent qui couvre la plus grande partie de l'Indochine et particulièrement le Bas-Laos.

Dépôts chimiques. — Nous n'en avons pas reconnu l'existence, à part ceux de limonite ou d'hématite brune

en grains assez répandus, et que nous avons rencontrés surtout près de Colapouk et aux environs de la route assez bien tracée qui conduit de Siempang à Moulapoumok.

Dépôts organiques. — Nous n'en avons aucun à signaler, à moins qu'on ne classe parmi eux le marbre saccharoïde de la rive siamoise du Mékong.

CHAPITRE XXIII

TRAVAUX MINÉRALOGIQUES

Minerais principaux. — Dans l'étude minéralogique et la recherche des minerais, nous n'avions donc aucune des indications fournies généralement par la connaissance de la constitution géologique des contrées à prospecter; il en est du reste presque toujours ainsi dans les pays neufs non soumis encore aux investigations de la science. Comme nous l'avons fait, on mène généralement de front les deux séries de travaux géologiques et minéralogiques; nous avons été obligés, pour notre part, de beaucoup restreindre les premiers, et même de les négliger presque complètement, chaque fois que nous avons pu nous passer de leurs indications, en raison même de l'esprit de la mission, et de l'objectif des membres de la Société qui nous l'avait confiée.

Dans ces conditions, on opère généralement par renseignements, et on se contente de contrôler ceux qu'on peut obtenir au risque d'être les victimes d'erreurs et d'accomplir de grands et pénibles déplacements tout à fait inutiles, comme nos voyages au mont

Pnom Sé Pien et à Colapouk, dont nous avons parlé.

Voici donc comment il convient d'opérer, comment nous avons opéré nous-même jusqu'à l'événement si pénible pour nous que j'ai signalé : la mort de notre digne et courageux chef, M. Pelletier.

Nos premières études devant porter sur la richesse aurifère du pays, nous avons commencé par nous rendre dans la contrée même sur laquelle M. Pelletier avait recueilli les renseignements qui avaient motivé la formation de la Société d'études des mines de T'Boc, et l'envoi de notre mission. Nous avons eu la chance de rencontrer des Cambodgiens avec lesquels notre chef avait été en relations précédemment et de qui il tenait de précieuses indications, ayant eu l'occasion de voir entre leurs mains des pépites et de la poudre d'or ; ils ont bien voulu nous servir de guides, et dès lors, sûrs d'atteindre la contrée, but de notre voyage, nous n'avons plus eu, provisoirement, qu'à lutter contre les difficultés de celui-ci.

Pendant les fréquents arrêts et les haltes forcées, nous nous mettions toujours en rapport avec les indigènes des pays traversés ; nous nous efforcions d'en obtenir des renseignements plus ou moins précis, point de départ de nos futures opérations : très heureux de notre diplomatie quand nous parvenions à nous faire remettre par eux des minerais, à l'appui de leurs dires.

Dans ce cas, on déterminait le plus tôt possible, sinon immédiatement, la nature et la valeur du minerai, et on se faisait donner toutes les indications nécessaires sur la situation exacte et la manière d'être de son gisement, sur sa disposition et sa richesse : on envoyait au besoin, si on le jugeait convenable, un détachement qui allait prendre sur les lieux mêmes tous ces renseignements et rejoignait ensuite le gros du convoi.

Nous ne nous bornions pas aux seules indications fournies par les indigènes, mais nous cherchions nous-mêmes à la surface du sol, chaque fois que c'était possible, les minerais ou leurs gangues. Les escarpements et les ravins accessibles étaient nos rendez-vous de chasse favoris, mais ce sont les cours d'eau qui nous ont toujours rendu les plus grands services.

Les hommes de l'escorte eux-mêmes, envoyés dans différentes directions, à la chasse, par exemple, avaient l'ordre de rapporter toujours des échantillons des roches qu'ils trouvaient.

Les minerais étaient ainsi classés en cours de route, au moment de leur découverte ; on déterminait plus tard ceux dont le gisement méritait d'être l'objet d'un voyage particulier et, d'après les résultats, d'une étude spéciale nécessitant la visite de l'ingénieur; on réglait en même temps l'ordre dans lequel ces visites devaient

être faites, en tenant compte de la facilité de la marche et de l'éloignement plus ou moins considérable du centre d'action, objet lui-même des premières études. A la fin de celles-ci, ou même pendant leur durée, si la présence de l'ingénieur n'était pas nécessaire, il visitait les contrées voisines et les gisements signalés dans les environs, s'éloignant de plus en plus à mesure qu'il augmentait le champ de ses investigations. Pendant ce temps, une partie de la mission, toujours en déplacement, allait recueillir de nouveaux renseignements en contrôlant ceux déjà obtenus.

Nous allons passer en revue les différents métaux dont les minerais ont ainsi fait l'objet d'études spéciales.

L'or. — A tout seigneur, tout honneur; ce métal précieux a été le principal but de notre voyage et celui de nos premières études, c'est de lui que nous parlerons tout d'abord.

Commençons par dire qu'après les minerais de fer, c'est peut-être l'or qui est à l'état le plus disséminé de tous les minerais dans toute la contrée si pauvre du Bas-Laos. C'est sans doute parce qu'on le rencontre partout, qu'il n'est malheureusement exploitable presque nulle part d'une façon rémunératrice.

Citons à ce propos une jolie légende indigène qui

nous a été contée à Bokham et que M. Ruel rapporte ainsi dans ses notes de voyage :

« Il existait dans les temps les plus reculés une statue en or d'un tel poids que 200 hommes ne pouvaient la mouvoir. Un jour les habitants, non contents de l'or qui se trouvait cependant en assez gros morceaux dans la terre, voulurent s'attaquer à la statue, qui s'enfuit. Ils la poursuivirent en forêt ; mais au moment où ils allaient porter sur elle une main sacrilège, elle s'évanouit, et, depuis ce temps, on ne trouve plus qu'à grand peine de la poudre d'or répandue partout, mais en petite quantité. »

Cette petite légende à laquelle beaucoup d'indigènes ajoutent foi, a du moins l'avantage de mettre en évidence, en ayant la prétention de l'expliquer, l'extrême dissémination de la richesse aurifère dans toute la contrée. L'Indochine toute entière, et particulièrement le Laos, est réputée depuis longtemps pour l'or qu'elle renferme ; un grand nombre de villages laotiens ou sauvages se livrent à la recherche des paillettes, soit dans les sables des collines et des montagnes mêmes, ou dans le lit des petits torrents qui en descendent, soit dans les alluvions entraînées par les grosses rivières et le grand fleuve Mékong.

C'est surtout à la fin de la saison des pluies que ce travail est relativement fructueux lorsque le niveau des eaux commençant à baisser, les rivières laissent émer-

ger sur leurs berges, ou même au milieu du courant, de nombreux bancs de sable, formant parfois des îles d'une assez grande étendue.

Il est facile d'expliquer l'existence de l'or dans le fond de la plupart de ces cours d'eau; il est probable que les grosses rivières ou le fleuve traversent, dans leurs parcours, des gisements aurifères où ils s'approvisionnent eux-mêmes, l'action continue de leurs eaux ayant pour effet de séparer le précieux métal de sa gangue et de les transporter l'un et l'autre très loin de leur lieu d'origine. L'action mécanique des eaux de pluies, dans les montagnes aurifères, atteint le même but, avec cette différence que le travail produit par l'impétuosité torrentielle est beaucoup plus énergique dans la deuxième phase de la formation du torrent ou canal d'écoulement, c'est-à-dire au milieu même des gisements traversés; le cours d'eau, se calmant au contraire en arrivant au pied de l'élévation, y dépose la plupart des matériaux entraînés, parmi lesquels les paillettes d'or et les débris de gangue.

Beaucoup de ces matériaux néanmoins sont emportés par le courant, quel que soit l'affaiblissement de sa vitesse qui est toujours assez considérable; ils sont quelquefois déposés dans le parcours, mais toutefois, au confluent du petit cours d'eau avec la rivière plus importante dans laquelle il se jette, les eaux subissent un grand ralentissement, d'autant plus marqué

que leur direction fait un angle plus considérable avec celle de la rivière. Là encore il se produit un dépôt continu et abondant qu'une crise subite déplace quelquefois jusqu'au milieu du gros cours d'eau par lequel il est de nouveau emporté; mais ce sont généralement ces dépôts qui sont les plus riches, après ceux de la montagne même, et c'est toujours par là que les indigènes qui sont à proximité commencent leurs recherches, dès que le niveau, en baissant, leur en laisse la liberté. Presque tous se servent, pour cela avec une certaine adresse, de la battée, sorte de plat en bois, en forme de cône renversé très aplati, avec une petite poche légèrement plus creuse au sommet; il faut que la surface intérieure en soit assez régulière et surtout bien polie; son emploi exige une certaine quantité d'eau qui ne fait pas défaut dans le cas qui nous occupe.

La plupart du temps ce travail n'est pas rémunérateur. Les habitants qui font, à temps perdu, le métier d'orpailleurs, gagnent à peine à cette besogne, disent-ils, le riz qu'ils mangent. C'est ce que l'on constate aisément, lorsque, à la fin d'une saison, on apprend avec étonnement que le résultat des longues heures de travail d'un individu, pendant quelquefois trois et quatre mois, est contenu tout entier dans un tuyau de plume d'oiseau, quelle que soit la grosseur du volatile qui l'a fourni.

Une autre preuve réside dans la valeur sur place de l'or ainsi obtenu, pour lequel les possesseurs émettent de grandes prétentions; ils ne veulent guère le céder à moins de trois francs le gramme, prix exorbitant si on le compare surtout à celui des autres produits du pays, et si on tient compte de leur valeur sur place et sur les marchés européens ou même dans les grands centres les plus proches.

Il nous en a été offert au plus bas prix, moyennant une piastre le gramme, la piastre valant 2 fr. 80 à cette époque-là. On n'a donc intérêt à en faire le commerce que lorsqu'on l'obtient, par voie d'échange, contre des marchandises sur lesquelles on réalise un certain bénéfice.

Il y a pourtant lieu de remarquer que toute la contrée ne fournit pas un aussi faible rendement, certains points étant plus riches que les autres ; beaucoup de villages, en effet, payaient, sous la domination siamoise, leur tribut en poudre d'or, ce qui implique une plus grande richesse aurifère, si faible que soit ce tribut ; n'était-ce pas, du reste, l'exigence du fisc siamois, très intransigeant, paraît-il, qui, dans certaines circonstances, forçait à ce travail pénible les indigènes, trop portés à la paresse pour le poursuivre d'eux-mêmes? A moins que ce ne fût l'espoir d'une heureuse trouvaille susceptible de mettre pour longtemps son auteur à l'abri du besoin, ou de lui permettre

de se livrer au repos si ardemment désiré, ou quelquefois à la passion du jeu. Là, comme dans tous les pays à placers, où l'on se livre à la recherche de l'or, il s'est produit de ces coups heureux dont le souvenir se perpétue longtemps sur place, créant toujours une certaine émulation faite d'espoir.

CHAPITRE XXIV

ÉTUDE COMPARATIVE DE QUELQUES EXPLOITATIONS PRINCIPALES

Comme nous l'avons dit, les points d'attaque les plus importants sont les confluents des ruisseaux et des gros cours d'eau dont ils sont tributaires, et beaucoup des villages riverains que nous avons visités possèdent au moins l'instrument leur servant à laver les sables. A Bokham, on préfère cependant travailler sur les placers de la colline voisine partout où l'on trouve l'eau nécessaire.

Attopeu, qui jouit d'une très grande renommée à cause de ses richesses aurifères, la mérite peut-être ; mais c'est encore en forêt qu'elles sont exploitées.

Les deux rivières de la Sé Sane et du Sé Cong, traversant des pays très riches sous ce rapport, roulent naturellement beaucoup d'or, et on doit surtout en trouver avec abondance à leur confluent ; nous avons appris, en effet, qu'il y est l'objet de nombreuses recherches, un peu au-dessus de Stung Treng, et dans la saison favorable, on en découvre autant qu'à Bokham en temps ordinaire, ce qui n'assure, du reste, qu'une

très faible rémunération. Nous étudierons, en effet, plus loin le rendement exact du travail dans cette localité, et nous verrons combien il est peu fructueux : il a pu l'être cependant davantage autrefois, car la forêt a conservé les traces d'une sérieuse exploitation, mais il est probable que la renommée de cette contrée, connue jusqu'au Cambodge, est due à quelques-unes de ces heureuses mais trop rares aubaines dont nous avons parlé précédemment.

Attopeu, sur laquelle nous n'avons recueilli que de vagues renseignements, est, nous le croyons, beaucoup plus favorisée sous ce rapport ; à notre grand regret, nous n'avons pu nous y rendre nous-mêmes, ainsi que nous l'avons expliqué plus haut. Cette localité jouit, en tous les cas, d'une bien plus grande renommée que T'Boc et Bokham, puisque nous en avions entendu parler même en Europe, avant de partir pour ces lointains pays; on nous disait alors qu'une grande partie de l'or qu'on rencontre au Siam, soit comme monnaie, soit comme ornement des monuments publics, provient de la région d'Attopeu. Il est probable, en effet, que toutes les richesses entassées à Bangkok et qui font l'admiration et l'étonnement de tous les étrangers assez heureux pour aller les contempler, ne sont pas dues aux seules ressources du pays dont elle est la capitale, car si l'or y est, comme au Laos, très répandu, les mines régulièrement exploi-

tées sont assez peu nombreuses et d'invention toute récente. Nous avons dit, plus haut, que beaucoup de villages laotiens payaient à la cour de Bangkok une redevance en poudre d'or; le Siam avait donc recours aux pays tributaires pour s'approvisionner, partiellement au moins, de ce métal précieux dont il est si prodigue dans toutes les circonstances de la vie, et qu'il répand particulièrement avec une telle profusion quand il s'agit d'assurer le faste de son culte : c'est par milliers, en effet, que se comptent, à Bangkok et dans le royaume, les pagodes toutes plus brillantes et plus riches les unes que les autres, habitées par de nombreux Bouddhas non moins précieux que leurs demeures, et parmi lesquels tout le monde a au moins entendu parler du dieu aux proportions gigantesques, long de plus de cinquante mètres, couché sur le côté dans la pagode qu'il occupe à lui seul et dont le revêtement, constitué par des plaques de l'or le plus pur, vaut à lui seul plusieurs milliards.

Donc nul doute, en effet, qu'Attopeu, centre de commerce de l'or qu'on trouve dans les environs, ne soit venu apporter son contingent dans toutes ces richesses.

Attopeu n'est pas une ville unique, un groupement homogène d'habitations; la localité se compose d'une série de petits villages très rapprochés les uns des autres et dont l'ensemble s'étend sur une longueur de

trois à quatre kilomètres sur la rive droite du Sé Cong, un peu en aval du point où cette rivière en reçoit une autre d'importance à peu près égale.

L'or, avons-nous dit, se trouve en forêt, dans les environs; il y est recueilli comme toujours au moyen de la battée, mais il se rencontre sous forme de pépites ayant chacune des poids très appréciables, dont beaucoup, sans sortir de l'ordinaire, pèsent un, deux et même plusieurs grammes. Nous avons eu occasion d'en voir dans ces conditions, rapportées de chez un mandarin indigène. Quelques-uns de ces riches indigènes en possèdent plusieurs kilogrammes sur la provenance desquels il est impossible de leur faire donner le moindre renseignement. Tous les habitants de la contrée, en effet, sont très jaloux de leur or, dont ils cachent avec le plus grand soin le lieu d'extraction, sans crainte même d'user de sanglantes représailles à l'égard de ceux qui trahissent; — et même ils ne s'en dessaisissent pas facilement, une fois récolté, au profit des étrangers. Les plus pauvres comme les plus fortunés s'en servent pour se faire à eux-mêmes des ornements, et il n'est pas rare de voir des femmes du peuple portant au cou un collier formé simplement d'un plus ou moins grand nombre de pépites traversées et retenues par un fil.

Les Chinois ont essayé de s'y établir, comme dans toute l'Indochine. Quelques-uns, partis isolément pour

chercher à découvrir les cachettes aurifères, ne sont plus jamais revenus, tués par les indigènes ; enfin on prétendait qu'une mission composée de six Chinois qui était montée à Attopeu dans le même but, un peu avant notre arrivée, y avait péri toute entière, empoisonnée, non fortuitement, par les eaux du pays.

Malgré cet esprit des indigènes, il est bien probable que maintenant l'administrateur ou les Français habitant Attopeu doivent savoir à quoi s'en tenir sur les gisements aurifères des environs ; il n'est pas admissible que même, sans s'en occuper directement, ils n'aient pas obtenu tous les renseignements désirables, sinon par les indigènes eux-mêmes, au moins par les tirailleurs annamites constituant la force armée du poste, toujours si débrouillards dans des circonstances de ce genre.

Ce n'est pas la crainte de subir le triste sort de la mission chinoise dont nous avons parlé, qui nous a empêchés d'aller chercher nous-mêmes les renseignements, car déjà l'administrateur français et la compagnie de tirailleurs étaient installés à Attopeu quand nous sommes revenus à Saïgon et en France. Plus haut, nous avons expliqué pourquoi nous avons dû nous diriger d'abord vers T'Boc et Bokham ; c'était de plus le désir de M. Pelletier. Bien que, pour notre part, nous fussions d'avis de nous rendre d'abord à Attopeu, des pépites provenant de T'Boc, que nous

avons eues nous-mêmes entre les mains, nous faisaient mieux augurer de la richesse de cette contrée, et nous donnaient l'espoir d'une chance que nous n'avons pas eue.

L'étude de la contrée de Bokham terminée, la mort de notre chef nous a empêchés de continuer nos travaux et de mettre à exécution nos divers projets, parmi lesquels notre voyage à Attopeu tenait la première place. Il nous a fallu désormais nous séparer tous, et après un assez long séjour qu'il ne nous était pas permis de prolonger encore, l'ingénieur était obligé de rentrer en France, après avoir contrôlé les derniers renseignements rapportés par M. Pelletier. Il en résultait, d'ailleurs, qu'une grande partie de la contrée située entre la Sé Sane et le Sé Cong, que notre malheureux chef avait parcourue, se rapprochant même d'Attopeu, en y arrivant par le sud-ouest, ne devait pas donner de meilleurs résultats que Bokham.

Pour ce qui est d'Attopeu même, outre les difficultés du voyage que l'ingénieur ne pouvait entreprendre seul, avec un personnel réduit au minimum, le temps et les moyens manquaient pour en faire une étude aussi complète que celle de Bokham et rapporter des résultats absolument certains.

En résumé, notre conviction est que, si cette contrée n'est pas aussi riche en or que l'indiquerait sa renommée, ce que tendraient à faire croire certaines

déductions, parmi lesquelles le peu d'empressement qu'on a mis à s'en convaincre, il est certain que c'est elle qui donne le meilleur rendement de toutes les exploitations connues dans le Bas-Laos ; elle est en particulier beaucoup plus riche que la contrée de Bokham que nous allons maintenant étudier en détail.

SABLES ET QUARTZ AURIFÈRES DE LA MONTAGNE DE BOKHAM

Nous ne reviendrons pas sur l'étude de la constitution géologique de la montagne Pnom Ngûc, nous renverrons le lecteur à ce que nous en avons déjà dit, de même que nous le prierons de se reporter à la carte de la contrée et au levé topographique que nous avons reproduit (Pl. IV).

La roche primitive qui sert de base est une roche granitique et syénitique, mais presque toute la partie accessible est recouverte d'un dépôt arénacé de sable gris, mélangé d'argile avec gravier de quartz : c'est ce sable qui contient de l'or et de la pyrite.

Nous avons signalé aussi l'existence de deux filons de quartz, situés justement tous les deux presqu'à l'origine des torrents les plus importants qui alimentent les deux petites rivières s'échappant de la colline.

Bokham est un nom laotien dont la traduction française est : *aucun or, pas d'or*. Nous nous sommes

souvent demandé ce que peut signifier cette appellation. A-t-elle été naïvement donnée à la localité pour tromper le voyageur et le détourner de s'y arrêter, retenu par l'appât des richesses du sol? Ou bien cette désignation bizarre lui a-t-elle été attribuée par des orpailleurs malheureux, déçus dans leur espoir de fortune?

Nous ne croyons pas, en tous les cas, qu'elle implique l'absence totale du métal précieux, en raison même des traces qu'on y trouve d'une ancienne exploitation assez active : nous ne parlons pas des lits mêmes des ruisseaux que l'action des eaux, pendant la saison des pluies, bouleverse et change complètement d'aspect; mais sur les berges nous avons trouvé des trous ou puits assez profonds, creusés évidemment dans le but de laver les sables extraits, et cela depuis un certain nombre d'années, à en juger par le fond rempli d'une couche épaisse de feuilles et de matériaux entraînés. Les indigènes nous ont expliqué que les Siamois, dont une troupe, ou plutôt une bande, est venue à proximité en 1887, avaient interdit à cette époque, sous peine de mort, la recherche de l'or dans la contrée, sans doute parce qu'elle se trouvait trop éloignée de leur pays et de leur surveillance.

Depuis ce temps, nous a-t-on dit, les travaux avaient été interrompus, ce qui avait obligé à s'éloigner une colonie birmane qui s'était établie à Bokham et qui, en retournant dans son pays, laissa un des siens que

nous avons retrouvé dans le village même, dont, avec son fusil à pierre, il était le grand chasseur et pourvoyeur de gibier. Il s'était du reste absolument assimilé aux indigènes khas, dont il avait adopté les mœurs et la manière de vivre; il maniait très bien la battée et semblait connaître les meilleurs endroits pour son emploi. Comme il s'était mis à notre entière disposition, il nous a été très utile autant comme chasseur que comme orpailleur.

Le passage de ces Birmans dans la contrée, et les traces qu'ils en ont laissées, prouvent suffisamment que la montagne contenait de l'or ; se sont-ils retirés spontanément parce qu'ils ne se trouvaient plus satisfaits du résultat de leurs travaux, ou ont-ils été réellement obligés de partir par suite de l'interdiction siamoise ? — C'est un point important et intéressant que nous n'avons pu élucider.

L'or se trouve donc dans les sables, les alluvions des cours d'eau et les quartz qui présentent des affleurements en deux points différents. Nous allons passer successivement en revue sa teneur, selon ces diverses origines.

CHAPITRE XXV

SABLES, ALLUVIONS ET QUARTZ AURIFÈRES

Nos travaux nous ont conduit à distinguer deux formations bien différentes, et à étudier à part les alluvions plus récentes reposant sur les fonds où circulent les cours d'eau.

Sous quelques centimètres d'humus très fin, on y trouve un sable blanc-gris exclusivement siliceux et d'assez gros grain ; ce sable contient de petits cailloux et des morceaux plus gros de quartz usé par frottement. A cinquante centimètres environ de profondeur, on rencontre une boue argileuse noire grisâtre, presque toujours couverte d'eau qu'elle retient facilement. Au delà, ce sont de faibles couches alternatives ou plus ou moins intimement mélangées de sable et d'argile grise de couleur un peu plus claire.

C'est exclusivement dans ces sables des thalwegs que les indigènes poursuivent leurs recherches présentement, par l'emploi de la battée ; nous avons remarqué qu'ils travaillent de préférence les sables du lit même des deux cours d'eau principaux descendant de la mon-

tagne, et traversant les affleurements de quartz ; la composition du sol est la même, à cette seule différence près que la couche supérieure d'humus est plus épaisse ou que l'aspect du sable se rapproche davantage de la terre végétale. Nous avons remarqué encore qu'ils dépassent rarement la couche de boue argileuse dont nous avons signalé l'existence.

Presque toutes les battées sont fructueuses dans ces conditions-là et donnent une certaine proportion de poudre d'or, avec une grande quantité de beaux échantillons de pyrite qu'on recueille à part. Voici comment s'opère le maniement de la battée qui nous est devenu très vite familier, fort heureusement pour le besoin de nos études.

L'instrument est rempli d'une certaine quantité de sable aurifère, dont nous pouvons évaluer le volume à dix litres environ, et plongé dans un trou plein d'eau ou dans le cours d'eau lui-même ; on commence par trier à la main les débris de roches les plus gros qu'on a soin de bien laver sur la battée elle-même, avant de les rejeter, et on écrase en même temps les morceaux compacts de terre ou d'argile.

La battée prise à deux mains est ramenée à la surface de l'eau et animée d'un mouvement autour d'une verticale qui servirait d'axe fictif à la surface conique renversée décrite par l'axe même du cône qui la constitue ; de cette façon, le contenu décrit un mouvement gira-

toire régulier et constant en s'appuyant sur la surface conique. Le travail se continue de la sorte, l'opérateur ayant soin d'incliner de temps à autre son plat en bois, pour y faire pénétrer une certaine quantité d'eau qui vient remplacer celle qui s'échappe avec les matières les plus fines, par dessus les bords.

L'opération se poursuit par reprises successives faites de la même façon, jusqu'à ce qu'il ne reste plus qu'une très faible quantité de sable fin mélangé de morceaux de pyrite qu'on trie facilement et qu'on enlève à la main. C'est pour séparer l'or des *stériles* restant qu'intervient le coup de main du maître, que seule peut donner une certaine pratique ; on ajoute un peu d'eau dans le fond de la battée et on donne un mouvement circulaire rapide, par lequel cette eau entraîne et classe la poussière par ordre de densité ; dès qu'on voit nettement formée la *queue* noire à l'extrémité de laquelle apparaissent les paillettes d'or, on arrête brusquement en inclinant l'appareil dans le sens de la génératrice suivant laquelle l'eau s'écoule entraînant les matières terreuses ; la poussière d'or elle-même s'étend généralement jusqu'au tiers ou même à la moitié de la longueur de la génératrice. On la sépare en nettoyant à la main le plateau à cette limite, et en faisant tomber, suivant la génératrice, quelques gouttes d'eau, qui emportent le reste des *stériles*. On fait tomber l'or de la même façon dans un gros bambou plein d'eau dont une ex-

trémité est fermée par un nœud naturel, et l'autre coupée en bec de flûte. A la fin de la journée on relave de la même façon le produit ainsi réuni de toutes les battées successives, et on enlève la poudre d'or au moyen de feuilles d'arbres ou en appuyant le doigt dessus.

Nous avons fait des essais en de nombreux points de la partie accessible, particulièrement dans les endroits où les ruisseaux présentaient un changement un peu brusque dans la direction ou la vitesse du courant; très souvent, nous n'avons obtenu que des résultats indécis, tellement la quantité d'or recueillie était faible. C'est du reste ce qui nous est arrivé chaque fois que nous avons choisi nos points d'attaque en dehors du lit des deux cours d'eau principaux. Les résultats les plus précis ont été obtenus le 6 juin et le 11 juin 1894. Le premier jour 38 battées, représentant environ 380 litres, ont donné un peu plus de $0^{gr}05$ de paillettes d'or, soit environ un peu moins de $0^{gr}2$ décigrammes au mètre cube.

Le deuxième jour, le résultat a été encore plus heureux, 9 battées ayant produit $0^{gr}03$ d'or, ce qui représente près de $0^{gr}3$ décigrammes au mètre cube.

Nous sommes absolument certain de ces résultats, les opérations ayant été effectuées par nous-même ou sous nos yeux; la plus grosse paillette que nous ayons nous-même rencontrée pesait plus de 1 centigramme.

En résumé, nous croyons qu'on peut compter sur un rendement moyen de $0^{gr}25$ centigrammes au mètre cube dans les conditions que nous avons indiquées.

Pensant devoir donner suite à ces travaux, nous avions établi et commencé à faire exécuter un projet d'auge sibérienne, l'instrument que nous estimons le mieux convenir au traitement de ces sables ; en nous en tenant aux sables des lits des petites rivières indiquées, nous aurions pu laver par jour et par instrument (chacun d'eux exigeant le concours de six hommes) environ 24 tonnes de sable, soit 10 mètres cubes, dont le rendement, dans ces conditions, eût été de 2 gr. 1/2, représentant, à 3 fr. le gramme, une valeur de 7 fr. 50.

Espérant rencontrer au contact du bedrock, comme cela arrive souvent, une couche plus riche en métal précieux, nous avons essayé de creuser des puits en différents points, sans pouvoir l'atteindre, à cause de l'abondante survenue des eaux, comme nous l'avons expliqué plus haut. Du reste, au delà de la couche de boue argileuse noire, le rendement est devenu immédiatement presque nul ; les battées successives ne donnant même plus de trace d'or.

Quant aux puits creusés au moment de l'ancienne exploitation, ils se trouvaient sur les berges, qui semblent formées, sous une couche de terre végétale, par un sable siliceux mélangé d'un peu d'argile et plus ou moins fin ; le rendement en or du lavage de ces sables

était presque constant sur toute la hauteur du puits, jusqu'à deux mètres et plus de profondeur, mais il était encore notablement inférieur à celui que nous venons d'indiquer précédemment.

QUARTZ AURIFÈRES

Si on se reporte au levé topographique (Pl. IV) on voit que les deux affleurements principaux de quartz sont encaissés, suivant une pente très forte, chacun entre deux épanouissements de la colline. Ils sont formés de roches brisées, plus ou moins grosses, composées presque exclusivement de quartz, quelquefois cariés; on y trouve, mélangés à ces roches des grès quartzifères en très petite quantité, et les quartz passent eux-mêmes aux quartzites sur les bords de l'affleurement. Ce quartz, qui a toutes les apparences des roches de son espèce réputées riches dans les exploitations aurifères (feuilleté, peu résistant, d'un éclat gras et résineux, et montrant des mouches de pyrite) contient de l'or, mais non perceptible, les paillettes pouvant être facilement confondues avec la pyrite, que la roche contient aussi bien en poudre qu'en morceaux assez gros. Nous n'avons guère rencontré qu'un échantillon renfermant une paillette parfaitement discernable. C'est pourtant en fouillant ces affleurements et en déplaçant les roches qu'ont été trouvées, nous ont assuré les indi-

gènes, les plus grosses pépites, les seules dignes d'être signalées. Nous avons fait nous-même remuer ces roches par nos hommes, mais nous n'avons pas eu la chance de découvrir une de ces riches aubaines, pas plus que nous n'avons rencontré la roche continue. Nous avons pu du moins prendre des échantillons un peu dans toute la masse, ce qui nous a d'abord permis de reconnaître l'existence de l'or en en faisant une dissolution dans l'eau régale ; nous avons obtenu régulièrement presque toutes les réactions caractéristiques, que nous avons pu produire avec les seuls réactifs dont nous disposions ; car nous avions perdu la caisse contenant les produits chimiques autres que ceux de la boîte à réactifs, et dans le même naufrage la moitié du fourneau de coupellation, presque arrivé à destination.

Nous n'avons donc pu faire de dosage par voie sèche ; nous avons essayé d'y suppléer par le mercure : en traitant une certaine quantité de poussière, nous avons eu en effet des traces d'amalgamation et après distillation du mercure nous avons obtenu, dans la cornue, une mince feuille d'apparence foncée, paraissant excessivement fragile, étalée sur le verre auquel elle semblait adhérer. Il nous a été impossible, dans ces conditions, de déterminer la teneur en or.

Pour opérer en grand, nous avons construit, à Bokham même, un bocard des plus primitifs avec les seuls moyens dont nous disposions, c'est-à-dire avec pres-

que les seuls bois de la forêt. Les pilons, pesant chacun environ 90 kilogrammes, étaient en bois très dur et portaient à leur extrémité inférieure un simple sabot en fer. La course produite par des cames en bois venant buter contre un anneau en bois formé par une surépaisseur de la partie supérieure, était de trente à quarante centimètres et les pilons, soumis en même temps, par l'action de ces cames, à un mouvement de rotation autour de leur axe, retombaient sur des roches de quartz tassées dans une caisse parallélipipédique. Une autre caisse en bois étanche servait de réservoir à l'eau qu'on laissait tomber en petite quantité sur les quartz à traiter, dont elle entraînait la poussière sur la table de sortie et une couverture de laine. Environ 1000 kilogs de quartz apportés de la montagne par les indigènes n'ont pas donné de résultat satisfaisant avec cet appareil, et nous n'avons pu en déterminer la teneur. Il y a pourtant toute vraisemblance dans l'hypothèse que l'or des sables vient pour la plus grande part des filons de quartz. A leur venue au jour, ces roches ont subi de grandes dislocations, peut-être parce qu'elles étaient à la limite du mouvement qui a fourni la longue chaîne de montagnes de l'Annam. En effet, les quartz et les grès ne se rencontrent qu'en roches facilement maniables, le granit seul se présentant en grosses roches et en bancs. Cette dislocation a dû permettre aux eaux de pluies, tombant en quan-

tité considérable lors de la saison, et aux torrents qu'elles forment, de triturer, broyer toutes les roches, et de les faire passer en partie à l'état de graviers et de sables. Cette action s'est d'abord exercée sur les plus fragiles, c'est-à-dire sur les grès qui ont fourni la couche inférieure de boue argileuse qui joue le rôle que nous savons, avec le sable argileux du dépôt arénacé ; les quartz n'ont pas non plus résisté à cette grande attaque qui a fourni le sable auro-quartzifère et mis l'or en liberté.

Une sanction à cette hypothèse se trouve dans la finesse de l'or extrait du sable à l'état pulvérulent, forme sous laquelle, avons-nous dit, il se présente dans les quartz. De plus, on rencontre fréquemment, aussi bien dans les quartz brisés que dans les sables, de très beaux échantillons de pyrite jaune et de pyrite blanche accompagnant l'or presque toujours ; enfin, si on trouve ce métal précieux dans toute l'épaisseur de la couche de sable, il se montre surtout à la partie inférieure de cette couche, où sa grande densité l'aurait fait se déposer de préférence pendant son entraînement par l'eau, et c'est précisément dans le lit des ruisseaux formés par les torrents qui traversent les affleurements de quartz, qu'on le découvre en plus grande abondance.

L'humus supérieur, loin de constituer une couche uniforme, se rencontre assez rarement, et doit s'être

formé par l'attaque postérieure du sable provenant de la destruction du granit et des grès, mélangé de terre rendue végétale par la végétation si active et par la double influence de la chaleur et de l'humidité.

Les puits anciens les plus profonds, avons-nous dit, ont été creusés sur les berges ou en forêts, au bas des collines, c'est-à-dire là où l'eau exerçait une action bien moindre, mais suffisante cependant, en raison de son abondance, pour former cette couche sédimentaire, ce qui explique pourquoi celle-ci, en fournissant une bien plus petite quantité de métal précieux, le donnait en même temps d'une façon plus homogène, permettant ainsi au travailleur peu ambitieux de continuer le travail, abandonné dans les autres endroits au niveau de la couche argileuse.

CHAPITRE XXVI

MINERAIS DE FER. — AUTRES MINERAIS

Le plus répandu des minerais de fer est sans contredit le conglomérat ferrugineux, qu'on rencontre en abondance dans toute l'Indochine ; il se présente sous forme de masses arrondies et plus ou moins polies ; un affleurement près de Bokham, situé à un kilomètre du village, dans une forêt dont le sol est en pente, paraîtrait assez important pour servir de minerai si les autres conditions de travail le permettaient. Il offre une superficie de cent mètres carrés environ, avec une direction 0.105°. Composé de grains plus ou moins arrondis, dont la plupart sont de l'hématite brune, reliés par une substance agglutinante formée de silice et d'oxyde de fer, c'est lui, sans doute, qui donne sa coloration rouge à toute portion de sol qui se montre à découvert.

On trouve aussi beaucoup de fer oxydé hydraté granulaire, constituant le minerai oolithique ; le sentier qui conduit de Moulapoumok à Siempang en est recouvert en certains endroits, et nous en avons encore

rencontré beaucoup sur la rive droite de la Sé Sane.

A propos de l'étude de l'or nous avons signalé les beaux échantillons de pyrite blanche et de pyrite jaune qui forment des inclusions dans les quartz aurifères de Bokham ; les quartz de Ban Chaï, contenant également de gros morceaux de galène, renfermant aussi de la pyrite jaune, de même que presque tous les autres quartz, entre autres ceux de la frontière siamoise, riches en chalcopyrite.

Nous n'avons point trouvé de fer carbonaté, mais, à l'état isolé, de l'oxyde de fer magnétique, dont on nous a remis des échantillons.

Les composés du fer les plus riches sont ceux analogues aux minerais que nous avons signalés comme minerais complexes de fer, contenant des traces de magnétite et dont les gisements les plus importants sont au Siam.

On trouve dans les montagnes des environs de Bokham des composés ferrugineux, sans doute analogues à ceux-là et contenant du fer presque natif. Ce sont eux que les indigènes traitent pour obtenir le fer dont ils ont besoin pour leurs monnaies, leurs armes ou leurs outils ; car leurs moyens métallurgiques et leurs connaissances minéralogiques sont trop rudimentaires pour qu'ils puissent tirer parti de la série des autres minerais. Nous allons indiquer de quelle façon ils opèrent.

MÉTALLURGIE INDIGÈNE DU FER

La première opération se fait à proximité de la montagne où existe le gisement : le haut fourneau, très primitif, se compose d'un trou creusé dans le sol, présentant une section presque uniforme de un mètre et demi à deux mètres carrés et de 1/2 mètre de profondeur ; on y entasse le charbon et le minerai en disposant des couches alternatives de l'un et de l'autre. Le combustible est du charbon de bois qu'on pourrait désigner par le qualificatif de *naturel ;* il provient d'arbres qui ont été renversés et en partie calcinés par la foudre ; il s'en trouve toujours en forêt, et au besoin les indigènes suppléent au feu du ciel, en attaquant eux-mêmes par le pied certains arbres de leur choix, et qu'ils reconnaissent susceptibles de donner une certaine quantité de charbon.

Le minerai est ainsi fondu, la combustion étant au besoin activée par un système de soufflerie analogue à celui de la forge que nous verrons plus loin. Le produit liquéfié se dépose dans le fond de la cavité d'où il est retiré après refroidissement.

Généralement, on soumet ce fer plus ou moins pur à une opération de forge sur les lieux mêmes.

A cet effet, la forge se compose d'un foyer et d'une

soufflerie reliés ensemble, l'enclume située à proximité étant constituée par un bloc d'une roche très dure spéciale qu'on rencontre justement dans ces montagnes ; celles que nous avons vues étaient simplement du granit ordinaire, analogue à celui de Bokham; mais on nous a expliqué qu'elles n'étaient employées qu'à défaut de l'enclume ordinaire, laquelle est encore plus dure.

Le foyer est tout bonnement constitué par une légère cavité creusée dans le sol en forme de calotte sphérique, la plus grande profondeur ne dépassant pas dix centimètres. Sur le bord en dresse un petit cordon circulaire se terminant par une partie droite du côté de la soufflerie. Celle-ci se compose de deux gros bambous complètement creux et maintenus très solidement dans la position verticale. Dans chacun de ces gros tuyaux se déplace verticalement, un piston formé par un tampon entouré de longues plumes d'oiseaux, de coton ou de morceaux d'étoffes. Ces tampons sont fixés à l'extrémité de longs bâtons dépassant les cylindres de bambous et qui permettent de les déplacer alternativement. Pendant le soulèvement du piston, l'air pénètre tout autour, et pendant le mouvement inverse, il est comprimé et s'échappe par deux bambous beaucoup plus petits qui se réunissent eux-mêmes en une seule canalisation, en terre battue, débouchant au centre du foyer. Le charbon garnis-

sant le foyer fournit ainsi une grande chaleur, vite communiquée au fer à forger, situé au milieu de la masse. L'ouvrier accroupi sur ses talons retire la pièce au moyen de pinces très primitives et la porte sur l'enclume où elle est soumise au martelage.

Le fer ainsi travaillé est généralement produit et écoulé sous forme de barrettes constituant la monnaie du pays : de 12 à 15 centimètres de long, et de 2 à 3 de large, elles sont aplaties aux extrémités et renflées au milieu et pèsent un peu moins de 1/2 kilog. chacune. Bien que ce système de monnaie ne soit pas très ancien, il est très bien accepté par les sauvages surtout, qui peuvent transformer la monnaie qu'ils reçoivent en armes ou en outils ; le fonctionnement des mêmes forges primitives au moyen desquelles on peut obtenir cette transformation est en effet très répandu, bien que quelques tribus se soient fait une spécialité de la fabrication des armes ; elles sont en général très solides et très tranchantes.

Inutile d'ajouter que ce système de monnaie, de plus en plus déprécié, l'est d'autant plus qu'on s'approche davantage des centres moins incivilisés, alors que la petite barre de fer garde cependant une grande valeur dans l'intérieur. Son cours, qui était de 20 ou même 25 à la piastre à Stung-Treng, s'élevait seulement à 12 dans les environs de Bokham, représentant une valeur d'environ vingt-cinq centimes.

Le cuivre. — Nous avons reconnu que le cuivre est également assez répandu dans le Bas-Laos, quoique nous n'ayons pu visiter tous les gisements qui nous ont été signalés. Nous avons indiqué l'affleurement de quartz de la rivière de Ban Haï contenant, avec de la galène, de la chalcosine et de la chalcopyrite.

De même dans le gisement du Siam, la chalcopyrite est accompagnée de malachite et de traces d'azurite.

On nous a donné à Moulapoumok un échantillon de chalcopyrite paraissant contenir du cuivre à l'état natif, mais nous n'avons pu obtenir de renseignements sur la situation du gîte.

Celui de T'Boc également, visité par M. Pelletier, semblait très riche en cuivre natif.

Nous n'avons pas eu connaissance de la manière dont les indigènes dirigent leur métallurgie du cuivre. Il est probable qu'ils se contentent de travailler les minerais très simples, c'est-à-dire ne contenant ni soufre, ni antimoine, ni phosphore, ni arsenic, ni plomb, tels que le cuivre oxydulé, les carbonates et les hydrosilicates de cuivre ou même seulement le cuivre natif, qui leur donnent le métal pur par une simple fusion. La plupart de leurs vases et les nombreux ornements de cuivre dont ils décorent leurs armes et leurs pipes, ont été obtenus au moyen de leurs seules ressources ; il est probable que cette industrie aussi est localisée près des lieux de production eux-mêmes.

Tous les essais que nous avons faits sur les minerais de cuivre étudiés ont été négatifs au point de vue de la teneur en argent.

Autres minerais. — Comme minerais de plomb nous devons signaler la galène de Ban Haï et de Tiomhahen ; des indigènes la prennent assez facilement pour de l'argent ; ils ne savent pas en tirer parti.

On ne rencontre point de plomb chez ceux que nous avons visités. Les rares possesseurs de fusil s'en servent seuls comme projectiles ; ils se le procurent directement à l'état de balles qu'ils coupent généralement en deux pour l'introduire dans leurs armes ; c'est dire qu'ils lui attribuent volontiers une certaine valeur.

L'antimoine, le cuivre argentifère et l'étain se trouvent aussi dans le pays : pour notre part, nous n'avons pu en découvrir dans le cours de nos recherches. C'est dire qu'il n'en existe point dans la contrée que nous avons parcourue, la région peu habitée du Bas-Laos, sur la rive droite du Mékong.

PETIT VOCABULAIRE

DE CAMBODGIEN, DE LAOTIEN ET DE TIARAÏ (1)

(1) Le dialecte parlé par les Tiaraïs sauvages est une langue phonétique, monosyllabique. Elle offre beaucoup de sons de mots annamites et semble n'avoir aucune attache avec le cambodgien.

Trois tons quand on parle, comme trois notes se suivant dans une portée de musique : le ton normal, que l'on écrit sans accent, le ton bas, que l'on prononce d'une voix grave et que l'on surmonte de l'accent grave (\`), et le ton haut, que l'on prononce avec la voix la plus élevée et que l'on surmonte de l'accent aigu (´).

L'accent circonflexe (^) est destiné à allonger la prononciation de la voyelle au-dessus de laquelle il est placé.

L'accent bref (˘) placé au-dessus d'une voyelle indique qu'on doit la prononcer vite.

Dans le vocabulaire ci-après, les mots sont orthographiés d'après la prononciation.

L'accent interrogatif (?) placé au-dessus d'une syllabe indique qu'on doit la prononcer avec l'intonation de « hein ? » en français, par exemple.

NOMBRES

Français	Cambodgien	Laotien	Tiaraï
1	muoi	núng	sà
2	pì	sỏng	touà
3	bey	sâm	krao
4	bồn	sĩ	pả
5	pram	ha	lamà
6	pram muoi	hôk	nam
7	pram pil	chết	tioutiou
8	pram bey	pêt	pan
9	pram bồn	kaou	tapan
10	dàp	sip	ploŭ
20	ma pey	sáo	touà ploŭ
50	hả vop	sĩ sip	lamà ploŭ
100	muoi rôi	hỏe	á tù
1000	mỏ pon	phan	al pỏ

SUBSTANTIFS

Français	Cambodgien	Laotien	Tiaraï
Argent	prac	ngón	prac
Arbre	dom tchú	măy	phun keyao
Arc	sna	nă ning	ngấ
Allumettes	tchú eu	lĕk phải khit	krê tiể
Ananas	manó	mac nat	tich
Age ou année	snam (sch)	pì	toûne

Français	Cambodgien	Laotien	Tiaraï
Amorce	làt	lòt (p'h) eun	bảng
Années (combien d'?)	schnam	a niou day tiac pi	
Barre (d'argent)	prac nêu	ngou făk	prak
Banane	chec	konéy	p'thổi
Bateau	tuc	hỏa	tức
Bouclier	khel	khẽn	yól
Bouteille	dàp	kéò	cái chấy
Buffle	crebey	khouay	r'pào
Briquet	dú phlúng	lèk fâï	k'nễ
Bœuf	cũ	ngoría	ló mô
Bois	tchú	may	kă yáo
Canard	tè (a)	pét	k' tầ
Chasse	banh (gne)	khồng paï gùing	nă puấ
Chevreuil	sluce	pháne	yŏă
Chat	sma	mẻò	mèo
Chien	sehké	mả	chỏ
Cheval	cẻ	mâ	a tcẻ
Chemin	plaou	hỏn thẳng	k'làne
Cire	kro muon	phièng	linh
Cochon	tcherou	mũ	pa pûy (puồi)
Corne	snègne	khaò	sa kễ
Couteau	combĕt	mît	bol bỏk
Couverture	phuoi	pả hỏm	khan
Cuivre	spon	thỏng	pan
Dent (éléphant)	phlúc	nga sàng	blả

Français	Cambodgien	Laotien	Tiaraï
Eau	thúc	nâm	yâ
Enfant	khnègne	dek nói	mohåï
Eléphant	tomrey	sàng	lamâne
Etoffe	săm pŏt	pha phẻ	khón
Fer	dếc	lếk	dón
Feu	phlúng	fảy	phuy
Femme	srey	me gníng	dak mổy
Fils	côn pró	loûk say	dak oï
Fille	còn srey	phu sâo	thrẩ
Flèche	prougne	pủn na	buŏm
Fer	dèc	lek	dóng
Fil de cuivre	loù spon	thổng săou	coûgne
Forêt	prey	dong pa	gla ẻ
Fusil	complúng	pune	phao
Gourde	kluc túc	nâm tao	kế t
Guide	náenòmephlaou	mỉ con hủ chac thàng	moho menuoi taho glẩne
Hache	pu thao	khuon mu	tiôngne
Homme	neăc	phỏu say	dó kŭói
Hotte	ca thó ânh	ka pa	geó
Ivoire	phluc	ngâ	pelà
Jarre	peang túc	mo éng nâm	chế
Jour	tugay	ta ven	yan ngŭồi

Français	Cambodgien	Laotien	Tiaraï
Lance	lam peng	hoc	ta pac
Livre (poids)	nêel	nân méng	nân
Lune	khễ	dœuon	pálâne
Maire	mi sroc	po ban	poune plóye
Maïs	pôte	khao pôte	k' tŏle
Maison	ptá	hœuon	sàgne
Main	dáy	mú	t'gnâne
Médicament	tnam sú	ya may	khá khyầo
Mère	meday (*e muet*)	mè	mí
Miel	túc kmum	nàm phúng	ya nỉ
Morceau de fer	dế́c muoi	lék duong núng	dăng ă bế̆
Morceau de cire	kre muon muoi	púng	liúh
Montagne	pnom	pù	tỷ
Mois	khẻ	dœuon	pàlâne tô
Mèche (fumeurs)	sói dế́c plúng	phuoï lèk phuay	shôm
Nuit	prèc	khúne	ca ma lâm
Nom (quel est vôtre)?	smỏ hỏi?	mỉ sulignáng?	ha mo my thỏ?
OEil	pnềc	ta	p'tâ
OEuf	pône mâne	khaï káy	po mố̆nou
Opium	a phiên	ya phin	(n'existe pas)
Or	mêă	khăm	mây
Peau	sabec	năng	k'lỉ
Poule	mâne	káy	mố̆nou
Paillottes	sbaou	ka chac	là gùe

Français	Cambodgien	Laotien	Tiaraï
Panier	là éy	ka thỏ	kà hĩ
Pierre	thmâ	hinh	pok'tao
Plomb	sâmnă	kỷ koúa	lêk
Paon	ca ngoc	nót gnoung	ma gnẳ
Piastre	prac riél	ngón lièn	prac lien
Père	a puc	phỏ'	a mả
Perche	tnòle	may tho	tnôle
Pèche	chàp trey	hễ	mả khâne
Pluie	shlieng	fou toc	t'yâne lể
Poisson	trey	pà	khâne
Poudre	m'seou	khỹ chiả	ka sôme
Pierre à fusil	tmà dếc phlúng	hìn lek fay	k'tao kenẻ
Pied	chúng	tiù	lể
Pipe	khsire	kok ya dùt	tângue
Perles	En kham (*en français*)	mák păt	niŏu
Rivière	troly	nâm sê	ya khŏông
Riz	ăng cỏ	khao	pa ray
Rotin	p'daou	waï	away (*anglais*)
Soleil	sngay	phà	a tay
Sabre	dau	ngào	dâo
Sac	paou tẻ	klong pane	glong pa ngang
Sel	ambel	khana	gẩ
Sucre	scor	nam tane	yakĕpô
Tabac	tnăm	yà	hót
Tète	ka bàle	hoủa	có

Français	Cambodgien	Laotien	Tiaraï
Tigre	khla	seua	lemoùng
Tuyau	âmpong	cam lao	ding kapay
Village	sroc, phum	bân	plœuye
Voiture	a thế cu	kien ngoa	
Ventre	pỗ	thông	nung

ADJECTIFS

Agė	ky ta cha	phổ thâou	oy ta hà
Beau	lăâ pro tẻ	mó di ngầm	mă nòi hiam
Bien portant	chéa tẻ	di bỏ	hiam bô
Bleu	khiéu	kiaou	m'not *ou* m'lot
Bon	lăâ	ngam	yahm
Blanc	sà	khao	pă tí
Chaud	edâu	hồu	pă yà
Content	srabou na	nam chay	hiam nhò
Ce, cette	nôa	ene	hết noun
Droite	sdăm	kam khona mu	noủa
Epais	tiẻou	tieou	pŏ tou
Facile	ngey na	lây tétẻ	lỗ chat
Froid	rỏ gnia	nảo	ót
Gauche	chveng	kham saï	yao
Grand	thom	gnáï	pong

Français	Cambodgien	Laotien	Tiaraï
Haut	kpỏ	souong	k'long
Jaune	lŭng	khỏn	treng
Jeune	khmièng	dék nôi	ma muay
Large	thom	mê ngáy	kẻ yao pong
Long	wègne	gnâoŭ	krong
Lourd	tngon	năk	trăh
Léger	sral	bao	yone
Malade	tchú	chếp	houac
Mauvais	a crăc	bỏ ngam	bi hiam
Noir	khman	dàm	tắm
Pauvre	na khsăt	khón tùc	ma nuôi hin
Petit	tôў	noi	nết nết
Rouge	crò hom	deng	mì yăh
Riche	nĕac miene	khón nû	pa tong
Sec	sngnôt	héng	thổ
Salé	pray	khém	bắt
Soleil levant — Couchant — Midi	tngayra — lich — trang	ta vèn oc — tŏc — thềang	yang ha goi (capia), (lể) (tógne)
Tombé	tâm leăc	tim lòng	com p'lẻ
Vert	bay tang	bảy thong, bảy maï	hà lá ké yao

PRONOMS

Français	Cambodgien	Laotien	Tiaraï
Je	khnhom	khỏi	câo
Tu	eng	tỏ	a teuil
Il	vea	tỏ yu ban day	a yong
Nous	yŭng	haou	khaou
Mon	phang khnhom	con khỏi	anỏ cào
Son	phang vea	con púon, *ou* coṅ khao	anỏ a yong
Ton	phang eng	con tỏ	anỏ a teuil
Ceci	nice	nan	noun
Tous	tẽ pốnuŏng	an nỉ *ou* an nan	an noun
Quoi ?	sát oi ?	hì sang ?	a yét có ?
Lequel ?	nă nâ ?	thao day ?	thóm có ?

VERBES

Acheter	tinh	sű	plóye tram
Aimer	salănh	măk	kieng man
Aller	tŏu	paï	náo pĕt
Appeler	hău	œune	yao
Apporter	yó mó	áo ma	cho gay pa nay
Arrêter	chóp	sao	tỏ'
Attendre	chăm	thắ	tố chang khón
Avoir	ban	mì, day	mao ỳó
Ne pas avoir	k'mien	bỏ mì	bĭ mao
Boire	phŏc	kin năm	gnoum

Français	Cambodgien	Laotien	Tiaraï
Changer	dô	pi ène (*français*)	p'lì
Chercher	rô	hả	nao sem
Comprendre	yol	hu chac leỏ	thao ỳó
Conduire	chun tíuc	song paï	pa nao
Connaître	dăng	hổu chắc	thaou ỳó
Couper	căp	fắn	cỏ
Cuire	dăm	houng	k'na
Demander	sûŏ	thẩm	cả nhà leng
Descendre	chŏ'	long	toune
Dire	prap	bôk	lay thaou
Donner	oi	hai	mă prói
Dormir	dèc	nỏn	di pít
Echanger	dò	lèk kan	plóye anó khóp
Entendre	lú (*en français*)	fang	mí
Etre	nổu	pen	tháò
Faire	thủ	hết	gnẳ
Finir	ban hỏi	day léo	mao pói
Fumer	choc	dùt	nhum
Gagner	chŏmnĕnh	kam laï	kà nông
Laisser	lèng	lèn	luỏi
Lever	híc	gnok	yong
Manger	si	chĩn	bong
Monter	lŏng	khún	dỉ

Français	Cambodgien	Laotien	Tiaraï
Prendre	yó	ăo	mà thó
Porter	lĩ	bĕt	k'lăm
Regarder	múl	bóng	làng
Répondre	chlói	khân	cúc (*ton très élevé*)
Scier	â (ĭ)	lenaé may	houá
Semer	pro crop	vàn	chay
Suivre	tâm	paï nàm kán	nao tuoi cŏp
Teindre	chreloc	gnòm	gnouc
Travailler	thú ca	hết khẩn	gnac khẩn
Traverser	chlâng	khăm	khào nao p'ti
Venir	mô	mả	gaï
Voir	múl	búng	làng
Vouloir	chang ban	yak daï	khaou tieng
Vendre	lòc	khẩï	plóye

ADVERBES, PRÉPOSITIONS, CONJONCTIONS

Où?	pi na?	saï?	pả cổ?
Combien	pône man?	tò day chak?	tóm noun?
Pourquoi?	phù ói	hết í săng?	yét ngả?
Comment?	thó mĕch?	hết săng?	ngả yét
Doucement	muoi muoi	núng núng	sả sả
Vite	sap sap	Ouay ouay	man man

Français	Cambodgien	Laotien	Tiaraï
Loin	sngay	khẩy	thay thĭ
Près	chĕt	kẻ kăy	chẻ̆
Peu	téch	nổi	sết
Beaucoup	chran	lay	lôu
Oui	bât	dôi	*(n'existe pas)*
Non	tê	bo mĩ	bỉ
Ici	mo nĕ	ma nî	gay nay
Là-bas	**e neye**	pûne	thỉ́
Longtemps	yû	**hœūng**	oùi
Avec	nung	kắp	**klay**
Dans	k'nong	nây	lă thỳ
Demain	saec	mo'hœuon	klả

TABLE DES MATIÈRES

IIIe PARTIE. — Etude sur la géologie et la minéralogie du Bas-Laos

---

DIJON, IMPRIMERIE DARANTIERE, RUE CHABOT-CHARNY, 65.

